Le COURRIER du Cinéma

OCTOBRE 1939

ANNIE DUCAUX
CORINNE LUCHAIRE
dans "CONFLIT"

5 f

40 PAGES

PROGRAMMES DES CINEMAS DE PROVINCE

THEATRE "CAPITOL" — Chicoutimi

2- 3	OCTOBRE	—UNE JAVA
6- 7	"	—UN DE LA CANEBIERE
9-10	"	—UN GOSSE EN OR
13-14	"	—LA MARRAINE DU REGIMENT
16-17	"	—ALEXIS GENTLEMAN CHAUFFEUR
20-21	"	—CHAMPIONS DE FRANCE
23-24	"	—PAIX SUR LE RHIN
27-28	"	—MADEMOISELLE DOCTEUR
30-31	"	—MOLLENARD

Théâtre "EMPIRE" — Jonquière

2- 3	OCTOBRE	—PASSEURS D'HOMMES
6- 7	"	—LES ROIS DU SPORT
9-10	"	—PRINCESSE TARAKANOVA
13-14	"	—COEUR EBLOUI
16-17	"	—LE JARDIN D'ALLAH
20-21	"	—DISPARUS DE ST-AGIL
23-24	"	—SOEUR BLANCHE
27-28	"	—GANSTERS DE L'EXPOSITION
30-31	"	—LE SCHPOUNTZ

CINEMA & ACADEMIE de MUSIQUE—Lévis

4- 5- 6- 7- 8 9-10	OCT.	—LA MORT DU CYGNE
11-12-13-14-15 16-17	"	—L'ESCADRILLE DE LA CHANCE
18-19-20-21-22 23-24	"	—LES PIRATES DU RAIL
25-26-27-28-29 30-31	"	—FORFAITURE

THEATRE "MALARTIC" — Malartic

3-	OCTOBRE	—SI TU REVIENS
17-	"	—LA MORT DU CYGNE

THEATRE "CARTIER" — Granby

1- 2- 3- 4-	OCT.	—WERTHER —UN GOSSE EN OR
8- 9-10-11	"	—RETOUR A L'AUBE —CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS
15-16-17-18	"	—MADEMOISELLE DOCTEUR —L'ANGE QUE J'AI VENDU
22-23-24-25	"	—LA FEMME DU BOULANGER —LE SOLDAT INCONNU VOUS PARLE

THEATRE "ALMA" — Riverbend

7- 8- 9-	OCTOBRE	—THERESE MARTIN
14-15-16	"	—MA SOEUR DE LAIT
21-22-23	"	—L'ESCADRILLE DE LA CHANCE
28-29-30	"	—LA GOUALEUSE

Théâtre "CARTIER" — Timmins, Ont.

4	OCTOBRE	—MONSIEUR BRELOQUE A DISPARU
11	"	—GARGOUSSE
18	"	—LA MARSEILLAISE
25	"	—MA SOEUR DE LAIT

Théâtre "EDEN" — Sorel

1- 2	OCTOBRE	—PAIX SUR LE RHIN —LES NOUVEAUX RICHES
8- 9	"	—KATIA —LE FRAUDEUR
15-16	"	—BARNABE —FEMMES
22-23	"	—PRINCE DE MON COEUR —JENNY
29-30	"	—CARREFOUR —CLODOCHE

THEATRE "LAURIER" — Hull

1- 2- 3	OCTOBRE	—RETOUR A L'AUBE —LE BILLET DE MILLE
8- 9-10	"	—LA VIERGE FOLLE —LE TRAIN POUR VENISE
15-16-17	"	—REMONTONS LES CHAMPS ELYSEES —A LOUER MEUBLE
22-23-24	"	—LA RUE SANS JOIE —UN FICHU METIER
29-30-31	"	—TRICOCHE ET CACOLET —LA CITE DES LUMIERES

Théâtre "GEORGES" — St-Georges-de-Beauce

5- 6- 7	OCTOBRE	—ALERTE EN MEDITERRANEE
12-13-14	"	—KATIA
19-20-21	"	—L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON
26-27-28	"	—LA DAME DE MALACCA

THEATRE "CAPITOL" — Saint-Jean

1- 2	OCTOBRE	—L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON —DEUX DE LA RESERVE
8- 9	"	—LA VENUS DE L'OR —GOSSE DE RICHES
15-16	"	—MARTHE RICHARD —VACANCES PAYEES
22-23	"	—S. O. S. SAHARA —CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS

THEATRE "ROYAL" — Amos

4- 5	OCTOBRE	—L'ALIBI
11-12	"	—LE TIGRE DU BENGALE
18-19	"	—LE TOMBEAU HINDOU
25-26	"	—SI TU REVIENS

"BEY'S CINEMA" — Thetford Mines

1-	OCTOBRE	—UNE DE LA CAVALERIE
4- 5	"	—MOLLENARD
8-	"	—LA ROUTE ENCHANTEE
11-12	"	—LES ROIS DU SPORT
15-	"	—MYSTERIEUSE LADY
18-19	"	—PEPE LE MOKO
22-	"	—TITIN DES MARTIGUES
25-26	"	—LA MARSEILLAISE
29-	"	—GARGOUSSE

THEATRE "CHATEAU" — Port-Alfred

2- 3	OCTOBRE	—BARNABE
4- 5	"	—RADIO VEDETTES
9-10	"	—FEU
11-12	"	—LES PIRATES DU RAIL
16-17	"	—TARASS BOULBA
18-19	"	—LA MARRAINE DU REGIMENT
23-24	"	—VACANCES PAYEES
25-26	"	—L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON
30-31	"	—LE PETIT CHOSE

THEATRE "LAURIER" — Mont-Laurier

4- 5	OCTOBRE	—SARATI LE TERRIBLE
7- 8	"	—NUITS DE FEU
11-12	"	—LES ANGES NOIRS
14-15	"	—L'ILE DES VEUVES
18-19	"	—LE PORTE VEINE
25-26	"	—LE MENSONGE DE NINA PETROVNA
28-29	"	—MIRAGES

THEATRE "ROXY" — Shawinigan Falls

1- 2- 3- 4	OCT.	—TARASS BOULBA
8- 9-10-11	"	—MADEMOISELLE DOCTEUR
15-16-17-18	"	—ALERTE EN MEDITERRANEE
22-23-24-25	"	—CARREFOUR

Théâtre "AUDITORIUM" — Shawinigan Falls

5- 6- 7	OCTOBRE	—LES GAITES DE L'EXPOSITION
12-13-14	"	—VIDOCQ
19-20-21	"	—UN DE LA CANEBIERE
26-27-28	"	—LE JOUEUR D'ECHECS

THEATRE "PRINCESSE" — Rivière-du-Loup

4- 5- 6	OCTOBRE	—FEU
7- 8- 9	"	—WERTHER
11-12-13	"	—LE PETIT CHOSE
14-16-17	"	—RETOUR A L'AUBE
18-19-20	"	—ERNEST LE REBELLE
25-26-27	"	—S. O. S. SAHARA
28-29-30	"	—TARASS BOULBA

THEATRE "VICTORIA" — Victoriaville

5-..	OCTOBRE	—LE SECRET DE L'EMERAUDE
7- 9	"	—PEPE LE MOKO
12-	"	—LES MARIAGES DE MLLE LEVY
14-16	"	—UN GOSSE EN OR
19-	"	—LA FESSEE
21-23	"	—GOSSE DE RICHES
26-	"	—CLODOCHE
28-30	"	—L'AFFAIRE LAFARGE

THEATRE "PRINCESS" — Val d'Or

1- 2- 3	OCTOBRE	—MA SOEUR DE LAIT —POLICHE
8- 9-10	"	—PORT-ARTHUR —PLEIN AUX AS
15-16-17	"	—LA TRAGEDIE IMPERIALE —LE ROI DES CHAMPS ELYSEES
22-23-24	"	—LEGIONS D'HONNEUR —UNE FOIS DANS LA VIE
29-30-31	"	—LA DAME DE PIQUE —LE CHERI DE SA CONCIERGE

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 4 — No 10 | Membre de l'A. B. C. | OCTOBRE 1939

Prochain voyage d'Henri Garat et de Danielle Darrieux dans notre province

Le plus charmant des acteurs annonce son intention de visiter le Canada durant la période des fêtes.- **Danielle Darrieux** viendrait à Québec et à Montréal pratiquer les sports d'hiver et serait invitée à paraître sur nos grandes scènes.

Deux projets qui semblent définitivement arrêtés-

Danielle Darrieux viendrait à Montréal.

Henri Garat viendrait à Montréal.

La première nous visiterait en février. Le second, un peu plus tôt, dans la saison.

Coup sur coup voilà deux excellentes nouvelles ... naturellement, exclusives au *Courrier du Cinéma* ... que nous recevons de notre correspondant de Paris. Dans une lettre reçue ces jours derniers, M. Emile Renney informait notre rédacteur en chef de l'intention formulée récemment par Henri Garat à une réunion où se trouvaient Jean-Pierre Aumont et Jean Gabin (qui nous ont déjà visités) de son intention de voir le Canada, surtout la province de Québec et d'y donner un tour de chant. Aussitôt que l'excellent artiste eut formulé ce désir on s'empressa auprès de lui, nous écrit M. Renney, pour obtenir plus de précisions. Or, il semble tout à fait certain que M. Garat, le plus charmant des acteurs, bouclera ses malles après les fêtes de la Noël pour venir célébrer le premier de l'An à Montréal.

D'ailleurs à ce sujet il y a un précédent puisque l'an dernier Madame Gaby Morlay passa les fêtes dans le Québec lors des tournées de théâtre français dont elle était la grande et remarquable vedette.

D'autre part, les choses s'arrangeraient au mieux pour M. Garat car ayant terminé le premier film, "Le Chemin de l'Honneur" à sortir de sa compagnie de production, l'excellent artiste se trouverait libre précisément à la période indiquée.

Il faut dire ici que M. Garat avant d'être acteur de cinéma est surtout un chanteur et qu'il est remarquable dans le tour de chant. Autant de Chevalier et au même titre que les Trenet, les Rossi, les Guy Berry, M. Henri Garat chante fort bien le couplet en scène et sait agrémenter la présentation d'un boniment spirituel. Il y a quelques mois à peine, au Maroc, M. Garat a été reçu en triomphe. Nous pouvons, sans crainte, employer la même expression au sujet de ce prochain voyage au Canada. Les cinéphiles de cette province vont faire à Henri Garat, le héros de tant de succès, une réception triomphale et à nulle autre pareille.

Garat a créé maintes chansons populaires qui sont sur toutes les lèvres et chacun, chacune surtout, voudra les entendre par leur créateur. Et en personne.

Notre correspondant de Paris nous confirme que le projet est extrêmement sérieux, que toutes les démarches requises sont déjà en cours et que la nouvelle n'est nullement prématurée.

La visite des artistes parisiens est toujours bienvenue au Canada. Certes il y a la mer, il y a les distances mais aujourd'hui ce sont là des problèmes vite résolus. Nous apprenons d'autre part que l'un des plus importants impresarios de Montréal va s'aboucher sous peu avec qui de droit pour mener à bonne fin le présent projet.

La venue d'Henri Garat à Montréal sera certainement le gros événement de la saison 1939-40 et comptera comme une date capitale dans la marche victorieuse du *cinéma français* dans sa conquête des marchés étrangers.

DANIELLE VIENDRAIT AUSSI

Ça aussi, c'est une énorme surprise!

La jolie Danielle Darrieux, devenue par son talent et sa grâce une vedette internationale, partage désormais sa vie entre Hollywood et Paris. Dans les deux capitales du cinéma mondial elle doit remplir des engagements importants. Or, un impresario parisien a affirmé à notre correspondant M. Renney que Mlle Darrieux et son mari Henri Decoin pourraient fort bien, une fois à New York, prendre le rapide pour Montréal et venir pratiquer les sports d'hiver tant à Montréal qu'à Québec.

Va sans dire que Mlle Darrieux ne pourra pas se refuser à son public canadien-français qui l'aime tant, qui ne peut oublier "Mayerling". La vedette accepterait de paraître sur la scène de quelques cinémas importants de la capitale et de la métropole. Or, on sait que Danielle Darrieux chante joliment. Personne n'a oublié *"Un Mauvais Garçon"*? Il lui sera donc facile d'agencer un petit programme de chant qui, sans jeu de mot, enchantera le public.

D'ailleurs notre public, nous le croyons, n'en demandera pas tant. Que Danielle vienne sur la scène, qu'elle apporte le clair tintement de son rire, le rayonnement de sa beauté... et nous serons satisfaits.

Depuis longtemps les cinéphiles caressent le désir de voir "in person" comme l'on dit chez nos confrères américains, leurs vedettes préférées.

Il semble que la venue de Lys Gauty, de Tino Rossi, de Reda Caire et de Gaby Morlay ait créé un courant. Les frontières européennes se faisant de plus en plus rigides les artistes français qui pratiquent encore la tournée se voient de plus en plus obligés de demeurer à Paris. Or, le Canada est un pays idéal pour ce genre de présentations depuis surtout que le *film français* a fait bien connaître les grandes étoiles de la scène et de l'écran parisiens.

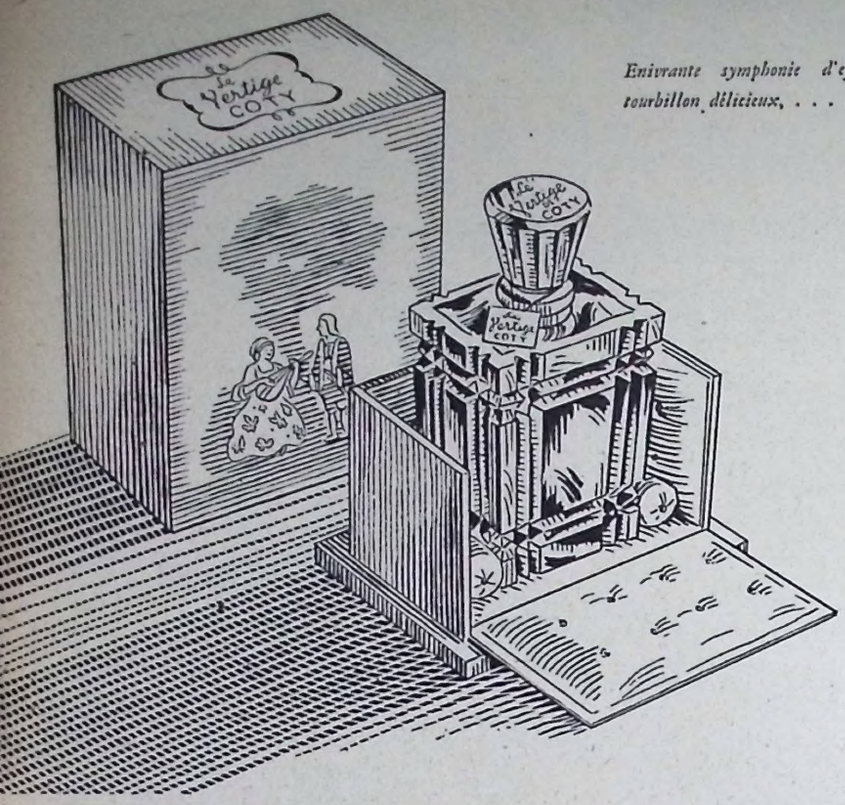
Ce qu'il faudrait souhaiter surtout c'est que tous les artistes français qui passent par New York en voyage de plaisir ou en voyage d'affaires, incluent un séjour de quelques heures ou journées chez-nous sur leur itinéraire. Nous leur en serions extrêmement reconnaissants et ce ne sont certainement pas les artistes qui y perdraient. Pour ma part, je me souviens très bien que Réda Caire et Lys Gauty m'ont promis qu'ils diraient à leurs confrères combien notre accueil était chaleureux, combien il faisait bon d'être en terre française par delà les mers.

La venue de Danielle Darrieux et d'Henri Garat semble donc d'ores et déjà assurée. L'idéal serait d'applaudir ces deux artistes ensemble. Mais n'en demandons pas trop. A la réception de la lettre de M. Renney nous lui avons immédiatement câblé de nous informer rigoureusement de tous les détails de ces deux projets car nous entendons tenir nos lecteurs et abonnés au fait des moindres démarches.

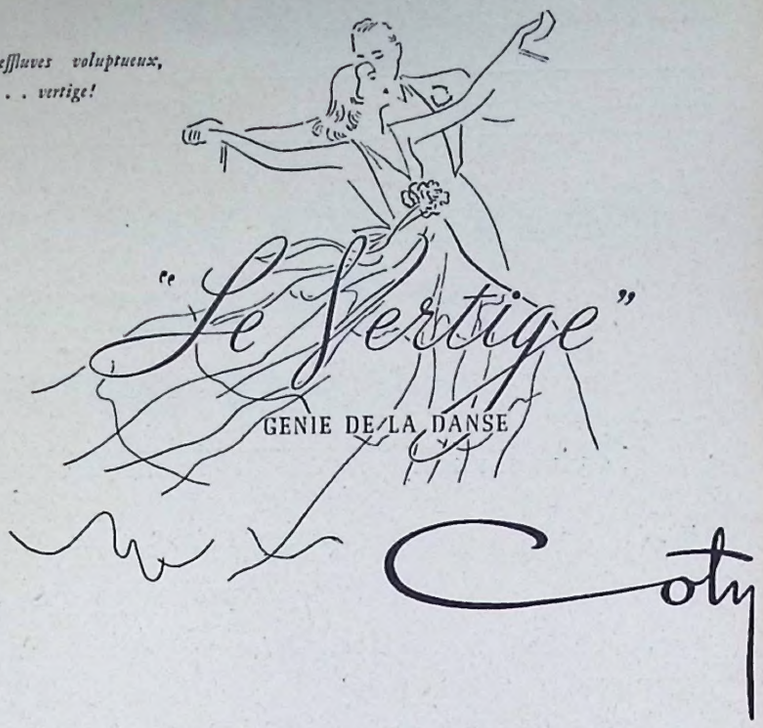
Notre correspondant parisien n'y manquera pas. Certainement.

Le "COURRIER DU CINEMA LIMITEE" est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants: Québec, M. Ls-E. Verret. Cinéma de Paris; Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Morin Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron et Fils: à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.: à Chicoutimi, Agence de Journaux Inc.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame, aux Trois-Rivières, Robert et Robert; Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05 Adressez toute correspondance au bureau principal, 637, ouest, rue Craig, suite 1110, téléphone LAncaster 5141. Edouard Garand, Directeur-commercial ..

UN NOUVEAU PARFUM...



Enivrante symphonie d'effluves voluptueux, tourbillon délicieux, ... vertige!



"Le Vertige"

GENIE DE LA DANSE

Coty

Ecrivez immédiatement pour recevoir un flacon d'essai du parfum LE VERTIGE, dernière création de COTY.
COTY, Parfum de Luxe,
2027, ave McGill Collège,
Montréal.

Veuillez m'envoyer un flacon d'essai du parfum LE VERTIGE.

Nom .....

Adresse .....

Ci-inclus $0.10 *pour frais de poste.*

Un surnom

Michel Simon: *Le laid qui tourne.*

■ ■ ■

Fernandel sait se montrer généreux

Fernandel n'a pas que de grandes dents; il a aussi un grand et bon coeur, et vient de le prouver à Genève.

Au théâtre Kursaal, où il faisait un tour de chant, il reçut une lettre d'un pauvre vieillard qui lui exprimait son regret de ne pouvoir l'entendre.

Fernandel, aussitôt, s'en fut trouver le directeur de l'établissement et lui proposa de chanter gratuitement en matinée pour l'asile de vieillards. Ce qui fut fait, et l'amusant artiste n'eut jamais un auditoire plus réjoui!

■ ■ ■

Bon mot au sujet de Cécile Sorel

Depuis qu'elle a inauguré la ligne aérienne Paris-La Baule, Cécile Sorel est devenue une fanatique de l'aviation...

Elle a déclaré à un journaliste:

—Quelle magnifique philosophie on acquiert en volant! Le plus grand repos, voyez-vous, ce serait de vivre en avion...

Ce qui faisait dire à un pilote célèbre:

—S'il m'est donné un jour d'avoir Cécile comme passagère, je pourrai me demander au moment de l'atterrissage: "L'ai-je bien descendue??"...

■ ■ ■

Quand le soleil boude le cinéma

Il n'est pas rare d'entendre le public déplorer que, dans un film, telle scène d'extérieur ait été tournée au studio.

Les caprices du ciel sont, plus que jamais l'argument-massue invoqué par les producteurs pour justifier des prises de vues à l'abri de toutes les intempéries.

Au temps du "muet", il était fréquent de voir une troupe de cinéma attendre durant de longues heures que la lumière fut favorable pour tourner quelques mètres de pellicule...

C'est ainsi que Léon Poirier resta naguère, avec armes et bagages, bloqué en pleine campagne pendant près de trois semaines... O ironie! il s'agissait de réaliser un film portant ce titre: *Un Nuage.*

■ ■ ■

Deux histoires de Sacha Guitry

Où l'on voit que la popularité est très souvent relative au cinéma.

C'est Sacha Guitry qui parle:

Une journaliste m'a demandé dernièrement si je n'avais pas l'impression, depuis que je faisais du cinéma, que le public me connaissait davantage.

C'est exact. J'en ai eu la preuve encore l'autre jour, à Biarritz.

Je vois un couple inconnu se précipiter vers moi, me dire son admiration:

Oui, me confie le mari, ce soir-là, nous avions éprouvé un tel plaisir à voir ce film qu'en sortant j'ai dit à ma femme: "Quand on verra Le Bargy (de la Comédie française) on le félicitera!"

Je dinais dans un petit restaurant.

Le patron nous entourait, ma femme et moi, d'une foule de prévenances charmantes, et j'avoue que nous n'étions pas mécontents de penser qu'il nous avait reconnus.

Vers la fin du repas, il arriva vers nous, portant avec précaution un registre dans lequel je devinai le Livre d'Or de la maison.

J'essayai d'éluder avec modestie cette cérémonie. Mais le patron tint à me faire voir lui-même que toutes les personnalités du monde y avaient apposé leur signature.

Quand il arriva à la première page blanche, je sortis mon stylo. Mais le patron m'enleva précipitamment le registre d'un air scandalisé:

—Vous n'y pensez pas!

■ ■ ■

J.-P. Paulin tournerait au Maroc, *La Rançon*, avec Charles Vanel. Abel Jacquin, Jules Berry et Renée Saint-Cyr.

■ ■ ■

—Sous le titre «L'Ame de la Corse» sera achevé bientôt un documentaire d'une actualité brûlante réalisé par Henry Caurier qui vient de rentrer de Corse où il a passé plusieurs semaines pour les prises de vues de ce film.

■ ■ ■

Pierre Larquey se destinait à entrer dans les Ordres, il envisageait d'entrer chez les Trappistes mais la guerre éclata et l'obligea à s'engager dans l'infanterie. Sa vocation, dès lors, devait bifurquer car l'armée développa assez paradoxalement son goût pour l'art dramatique.

■ ■ ■

Daniel Norman vient de donner le premier tour de manivelle de "Marseille mes amours", l'opérette célèbre.

Mireille Ponsard, Gorlett, Léon Bélières, Suzanne Dehelly et Janine Roger sont les principaux interprètes de ce film musical et optimiste, aux côtés de Reda-Caire, qui est obligé, pour enregistrer les principaux succès de l'opérette, tout comme les musiciens, de tomber la veste dans le studio...

Le prince Youka Troubetskoy et Odette Joyeux

Scène somptueuse qui donne une belle idée de ce que sera le film "SERGE FANINE", de Georges Ohnet. Un triomphe plus grand que "Le Maître de Forges".

Notre éditorial

Pas le moindre danger pour le cinéma français

La guerre peut ralentir la production mais les cinéphiles sont déjà assurés de bons films pour deux ans à venir . . . et plus!

Nous avons reçu plusieurs lettres de nos lecteurs qui s'alarment de l'avenir du film français en raison du conflit européen.

A tous, de façon catégorique, officielle nous disons: il n'y a aucun danger. Le spectacle se poursuit comme à l'habitude. Les films français seront aussi nombreux que par le passé. La production, après quelques retards bien compréhensibles, va en quelques mois reprendre son rythme normal. *Rien n'est changé.*

Nous ne faisons pas ces déclarations à la légère. Notre correspondant de Paris, M. Emile Renney a câblé par trois fois pour nous préciser ces déclarations. A Montréal nous avons vu qui de droit. Donc, une fois encore il n'y a pas lieu de s'alarmer. Nous ne manquerons pas de films et pas un seul cinéma ne subira le moindre retard dans sa programmation.

Va sans dire qu'on avait pris ses précautions tant à Montréal qu'à Paris. Il y a si longtemps que la menace de guerre est dans l'air . . . on eut été imprévoyant de ne pas songer à accumuler des réserves.

C'est ce qu'on a fait à Montréal. Dans les voûtes de France-Film se trouvent présentement des films *pour plus de deux années à venir.* Ces derniers jours quinze nouveaux films sont arrivés.

A Paris, identiques précautions. Les grandes firmes de production ont transporté tout leur matériel technique aux nombreux studios de la Côte d'Azur à Nice notamment où l'on pourra travailler en sécurité. Le personnel des studios n'est pas complètement mobilisé au contraire de ce qu'on peut penser. En grande partie féminin ce personnel demeure à son poste. Chez le personnel masculin il y a bon nombre de réservistes qui ne sont pas mobilisés. C'est dire que le travail technique . . . qui compte énormément . . . est assuré.

Restent les artistes. Eh! bien du côté femme . . . pas de difficultés. Du côté homme . . . il y a aussi des réservistes, Harry Baur, Pierre Renoir, Charles Vanel pour ne nommer que ceux-là. Chez les jeunes, la plupart étant officiers, ils pourront obtenir des permissions durant lesquelles les scènes seront tournées.

A preuve le cas de Jean-Pierre Aumont. Ce jeune premier, vedette de tant de beaux films, a été attaché au Service de la censure de la correspondance. Il a son bureau à l'hôtel Continental. Il avait demandé d'être envoyé sur la Ligne Maginot. Ses chefs en ont décidé autrement. A la guerre tous les rôles ont leur valeur; chacun est utile dans sa sphère. Il n'est donc pas impossible que Jean-Pierre Aumont tourne des films tout en accomplissant, aux heures de service, sa fonction militaire.

Et il en est, il en sera ainsi pour plusieurs autres qui seront sans doute sous les armes mais qui trouveront moyen de ne pas abandonner complètement leur travail au studio. A la guerre comme à la guerre et tant qu'elle ne prendra pas une tournure plus dramatique que ces jours derniers la production des films sera maintenue très efficacement.

Il y a mieux encore. La population civile a besoin d'oublier les affres de la guerre.

S'il importe qu'elle ait du pain . . . il importe tout autant qu'elle ait des jeux, des distractions. Dans ce domaine le cinéma occupe la première place. Or, le gouvernement français, nous assure-t-on, a pris les dispositions requises pour que la production des films ne soit pas contrecarrée inutilement.

En même temps que l'on préparera les documentaires de guerre l'on tournera des films de fiction.

Non! le films français ne peut mourir. La guerre est un désastre c'est entendu mais c'est devant le danger qu'il faut faire un faisceau de toutes les énergies. Les jeunes seront appelés à contribuer à cet effort et les studios français assureront la continuité de leur travail. Dans l'édition de septembre dans les pages du centre, nous avons publié la liste des 104 films de la saison 1939-40. Dans le présent numéro nous avons multiplié les photos d'autres films déjà à Montréal mais dont la sortie est pour plus tard. Nous l'avons indiquée dans chaque cas.

Le lecteur se rendra compte ainsi qu'il n'existe aucune crainte à l'endroit du film français. Les productions sont nombreuses et terminées Les négatifs sont en sureté.

En aucun temps, il sera possible d'obtenir des copies. Le spectacle continue donc et les cinéphiles peuvent ignorer les inquiétudes du premier moment. Il y aura toujours du cinéma français au Canada.

Il va de soi que le rédacteur du "Courrier du Cinéma" donne ces précisions *sous toutes réserves.* Les événements du conflit peuvent modifier les dispositions actuelles et les assurances que nous possédons aujourd'hui peuvent perdre de leur force. Néanmoins, nous faisons toute confiance aux renseignements qui nous sont parvenus de sources habituellement aussi bien informées qu'autorisées.

Eh! quoi nous avons confiance. Que voulez-vous, c'est ainsi et nous le disons avec joie.

LA REDACTION.

Dernière heure

Notre lettre de Paris

Un mot à la hâte pour vous donner quelques nouvelles qui, je crois, intéresseront vos nombreux lecteurs.

"L'HOMME DU NIGER"

J'ai eu le privilège d'assister à la projection de quelques scènes de "L'HOMME DU NIGER": je n'ai visionné que les scènes réalisées en studio, scènes dans lesquelles Harry BAUR et VICTOR FRANCEN sont sincères et humains Annie DUCAUX émouvante et Jacques DUMESNIL très sobre.

Les autres séquences du film qui ont été réalisées au SOUDAN montrent d'une part l'action des médecins luttant victorieusement contre les maladies; d'autre part, celles des militaires et des savants qui ont entrepris de mener à bien les grands travaux du barrage du Niger; les bâtisseurs à l'ouvrage préparant l'irrigation d'une immense contrée inculte ajoutent l'élément vivant et réel qui fera de cette oeuvre dialoguée par Joseph KESSEL qui nous a donné "L'EQUIPAGE", et réalisée par Jacques de BARONCELLI, un film d'un intérêt exceptionnel.

"LE CHASSEUR DE CHEZ MAXIM'S"

Hier, j'ai eu l'illusion complète d'être dans le restaurant célèbre de la Rue Royale, le fameux restaurant "MAXIM'S", en pénétrant sur le plateau où Maurice Cammage, un grand ami du Canada, tourne "Le CHASSEUR DE CHEZ MAXIM'S".

J'ai eu l'occasion de bavarder avec BACH qui m'a dit que le film en cours de réalisation suivait très fidèlement le sujet de la pièce et que les dialogues de l'oeuvre cynique sont reproduits à peu près intégralement dans la production cinématographique.

J'ai rencontré M. Marcel PAGNOL qui m'a assuré qu'il viendrait en CANADA au printemps prochain; depuis plusieurs mois vous savez que MARCEL PAGNOL prépare son nouveau film dont l'action se déroule cette fois, dans un monde élégant. C'est cette oeuvre qui s'intitulera: "LA PRIERE AUX ETOILES" qui aura pour vedettes féminines Josette DAY que MARCEL PAGNOL veut lancer en grande primeur mondiale au CANADA.

J'ai bavardé deux instants entre deux prises de vues avec la jolie Viviane ROMANCE, qui tourne en ce moment "ANGELICA", tirée du célèbre roman de M. Pierre Benoît de l'Académie Française et qui s'intitulait en librairie: "Les Compagnons d'Ulysse".

"J'ai accepté de jouer ce rôle avec beaucoup de joie", — m'a déclaré la belle vedette. J'adore les livres de Pierre Benoît et je suis ravie d'être l'une des belles et dangereuses dames que son magnifique talent a créées.

"Mon mari, Georges Flamant, me donne la réplique. Il est, lui le général Ruiz, cet homme âpre et rude que l'amour d'Angélica transforme.

"Tout en tournant, je lis et relis "Les Compagnons d'Ulysse" afin de me bien pénétrer de leur atmosphère trouble et violente.

"Je crois que ce film sera très beau, grâce au célèbre metteur en scène, de "PAIX SUR LE RHIN", Jean CHOUX qui ne quitte pour ainsi dire pas le studio où il travaille jour et nuit."

Sur ce, à mon prochain courrier,

FERNANDEL NOUS DIT:

"Je me suis tellement transformé que je ne me reconnais plus moi-même! Vrai de vrai..."

A la manière d'Henri IV

A la manière de Don Quichotte

"Je me suis tellement transformé ... pour les besoins de mes rôles ... que je ne me reconnais plus moi-même, disait récemment Fernandel à notre correspondant de Paris, M. Emile Renney.

Et pour confirmer ses dires le grand comédien remettait à M. Renney les quatres photographies qui illustrent cette page. Ces photos montrent à quel point Fernandel possède l'art du maquillage en plus d'être le premier comique de l'écran français.

"On pense, et toujours à tort, de dire Fernandel", qu'il suffit de porter une barbe postiche, un costume ancien pour se transformer. La chose est loin d'être aussi simple, aussi facile. L'erreur provient de ce que les comédiens demeurent modernes en des costumes d'autrefois. Il y a là un anachronisme beaucoup plus grave que les petites bêtes que les critiques découvrent au décor par exemple.

"Je pardonne plus aisément une erreur d'ameublement dans un film d'époque que l'allure très 1939 d'un monsieur vêtu à la Henri IV".

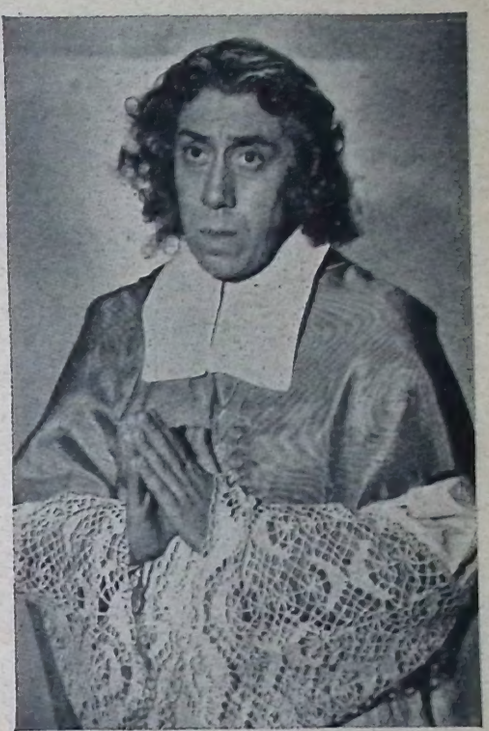
Les quatre photos que nous publions ci-contre sont tirées du film "L'héritier des Mondésir", un énorme succès de rire qui paraîtra bientôt sur nos écrans.

Fernandel a pour partenaires Elvire Popesco et Jules Berry sans compter une distribution de plus de 25 artistes. Comme on le voit Fernandel fait une longue incursion dans le passé revêtant pour cela l'armure d'un chevalier, le rochet d'un évêque, la fraise à la manière d'Henri IV et l'habit de Maréchal de l'empire.

Remarquons de plus que Fernandel, mettant lui-même en principe la loi qu'il énonçait plus haut, a su s'imprégner parfaitement du personnage représenté par le costume et qu'il en a toutes les attitudes, les maniérismes, voire même les tics. Il ne suffit pas d'être un comédien populaire, d'être aimé des foules et de connaître le succès à chaque film. Il faut, chaque jour étudier son art, s'en rendre maître et découvrir le moyen de se renouveler. Voilà la pierre d'achoppement de tous les comiques: se renouveler. Le public se lasse vite! Il importe donc que le comique, surtout le comique, soit différent et qu'il invente de nouveaux tours.

Ce n'est pas à Fernandel, en tout cas, que l'on fera le reproche de ne pas se renouveler. Pensez que cet artiste a vingt ans de métier; qu'il a tout fait au théâtre avant de connaître la grande célébrité du cinéma.

Est-ce dire aussi qu'il a plus d'un tour dans son sac. Nous l'avons applaudi récemment dans "Tricoche et Cacolet" où là il se transformait en pas moins de sept personnages différents. Un record. Dans l'Héritier des Mondésir, il reprendra cette form le qu'il amplifera encore.



A la manière de Monseigneur

A manière d'un Maréchal

Georges Rigaud et Kate de Nagy

A en juger par le sourire de ces deux vedettes il semble que l'accord parfait existe entre eux. C'est pourquoi leur prochain film s'intitule "Accord Final"

Un mystère dans la vie amoureuse de Victor Francen.

Etrange destin de cet artiste aimé de toutes les femmes et incapable de garder L'AMOUR

L'actrice Mary Marquet, récemment décorée de la Légion d'honneur, la femme dont Francen vient de se séparer.

▼

Il y a quelques semaines les passagers du "Normandie" ... s'ils ont été quelque peu attentifs ... ont remarqué un nomme vêtu d'un complet sombre, d'un chapeau à large bord rabattu sur le front. Une barbe très blanche finement taillée donnait à cet homme une allure particulière. Un être étonnant qui attirait le regard mais fuyait celui des curieux.

Un sentiment étrange, indéfinissable émanait de ce personnage triste, désenchanté quelque peu et qui attendait patiemment que le navire fut à quai pour aller se perdre rapidement dans la foule grouillante et anonyme de Manhattan.

Cet homme, nos lecteurs l'ont reconnu tout de suite, c'est Victor Francen.

Mais pourquoi ce voyage à New York?

Pourquoi cette mine abattue?

Pourquoi ce mystère? Nous allons tenter de le percer bien que Francen soit l'être le plus discret qui soit, l'homme qui ne se confie à quiconque et qui garde ses douleurs secrètes.

Francen n'est pas heureux! Pourtant! La gloire l'a comblé. Une gloire immense.

Une gloire qui en a fait la coqueluche de tout Paris... qu'il quitte aujourd'hui, mais pour quelles raisons?

Un divorce. Eh! oui le mariage Francen-Mary Marquet qui fut un événement aussi considérable, dans son temps, que celui de Guitry-Serreville ces derniers mois, ce beau mariage disons-nous a échoué. Personne ne connaît et personne ne connaîtra jamais les motifs de Francen.

Son secret, il le garde jalousement!

Le bel artiste qui tant de fois nous a émus est à son tour ému et inquiet devant son destin. L'Amour et la Vie l'ont tour à tour comblé et voilà maintenant que l'Amour l'abandonne.

Francen a voulu venir à New York se cacher et au contact d'un monde nouveau reprendre le goût à la vie. Arrivé au faîte de la gloire, après avoir tenu la dragée haute à la Comédie Française, après avoir vu son nom triompher sur toutes les affiches des Boulevards, après avoir conquis le cinéma, Francen s'avère impuissant à retenir dans ses doigts d'homme puissant *le frêle* oiseau de l'amour. Etrange destinée!

Regardez les deux photographies de Victor Francen publiées dans cete page. L'une remonte à quelques années; l'autre est toute récente. Quel démon malin a creusé ces rides sur ce visage d'homme auquel la Vie promettait tout et tant encore. Pourquoi ce rictus amer?

Pourquoi aussi cette crispation lourde de mystère?

Qui le saura jamais!

Il y a eu deux femmes dans la vie de Francen. Mary Marquet et Gaby Morlay. Toutes deux l'ont aimé et l'aiment encore. Gaby Morlay surtout fut inconsolable du mariage de celui qu'elle convoitait et qu'elle avait entouré de tant d'affection et avec lequel elle avait partagé les plus grands succès de sa brillante carrière. Mais le destin qui mène les hommes a voulu que Francen délaissât Gaby pour Mary. Et maintenant que reste-t-il de tout ceci. Trois êtres séparés, amers, et qui doivent toujours pour le public sauver la face, rire, jouer la comédie du bonheur et de la joie.

Victor Francen est certainement l'acteur le plus aimé tant en France qu'ici par les femmes. Quelque chose d'incompréhensible et de mystérieux attire les femmes vers cet homme.

Il n'est plus jeune. Mais c'est sans doute pour cela. On aime un homme fort, averti des choses de la vie. Il a les cheveux blancs. Mais c'est sans doute pour cela. Le gris argenté des cheveux fascine l'âme féminine. Autant d'impressions difficiles à définir mais que les femmes elles-mêmes connaissent bien et qu'elles ne cherchent pas à approfondir.

Aimé par les femmes, toutes les femmes qui l'adorent à l'écran, Francen n'a pu dans l'intimité posséder et garder pour lui seul l'Amour. Or, on se demande... c'est pourquoi nous avons juxtapposé deux aspects de Francen... quelle a été depuis trois mois l'effet de cette désespérance chez Francen. Il ne fait aucun doute que la douleur l'a marqué.

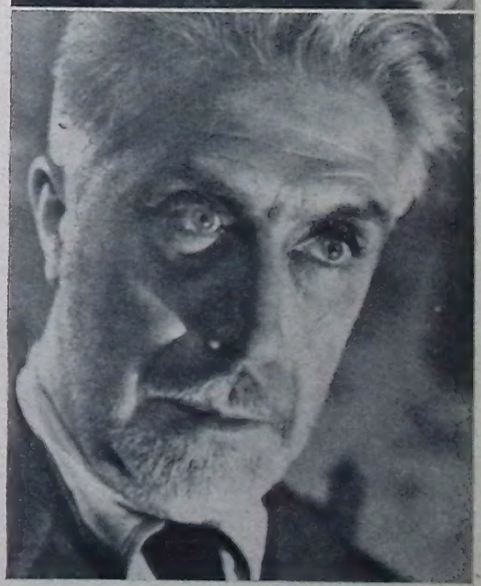
Qui dira le martyre d'un homme adulé des femmes et incapable lui-même de raviver la flamme de l'amour chez une femme pour laquelle, un moment, dit-on, il songea à quitter la scène et s'effacer pour quelques années. Martyre atroce!

Nous comprenons que Francen ait refusé toutes les offres de certains imprésarios lors de son séjour à New York.

A tous il a dit: "De grâce laissez-moi seul, à mes rêves. Je suis venu chercher la solitude dans la grande ville car on est jamais aussi seul que dans la foule!"

Mais il y a le retour. Il faudra rentrer à Paris car la gloire est exigeante et demande qu'on lui sacrifie constamment.

(*S. V. P. tournez à la page*)



Le même homme à quelques années de *distance*.

Trois fameuses vedettes... trois grands films

Mireille Balin que nous verrons sous peu dans "Capitaine Benoit" avec Jean Murat; "Rappel Immédiat", avec von Strohein et "Coups de Feu", avec Raymond Rouleau offre ici son beau visage pensif et si intelligent.

Sessue Hayakawa, énigmatiquce et impénétrable masque du film "Macao enfer du jeu" et la délicieuse et pure Louise Carletti qui fera un début foudroyant dans "L'Esclave Blanche" auprès de la très grande vedette du cinéma français Viviane Romance.

Les impressions de TINO ROSSI sur l'amour

Tout en velours: la voix, le teint, la prunelle. Il chante les romances d'amour mieux que personne. Sans mettre la main sur son coeur, mais on le sent candide et pur, et croyant plus que personne à ce qu'il chante: au clair de lune, à la beauté de sa brune, et à l'amour qui rime avec toujours. Sincère, romanesque et passionné comme un adolescent, comme les jeunes garçons de son pays, qui ont le coeur si chaud. Et faible comme un homme, comme les hommes de son pays qui ont le sang si vif. Il est jaloux, mais pas toujours fidèle. Mais il est toujours de bonne foi. On le sent doux et bon et timide. Il pense beaucoup aux femmes, et ne semble pas se douter qu'il leur plaît autant. C'est pour cela qu'elles le font beaucoup souffrir. Il est mélancolique et sensible, et cela va bien avec son beau profil, ses romances tendres et sa guitare.

Ce personnage sentimental jusqu'à la naïveté, c'était peut-être le Tino Rossi d'autrefois. Il avait alors une timidité réelle, en même temps qu'une certaine foi en lui-même. Et il plaisait aux foules — et sans doute aux femmes — précisément à cause de cette douceur charmante. Ses chansons, il les chuchotait, et cependant ceux qui étaient au dernier rang de la dernière galerie les entendaient comme s'il les leur avait chantées à l'oreille, rien que pour eux

C'est là certainement le secret de son emprise sur le plus vaste des publics. Il effleure... Sa voix caresse. On croit que ce n'est pas grave, une émotion à fleur de peau.

Comme l'émotion poignante mais facile d'un clair de lune sur l'eau, d'une promenade dans un jardin nocturne, d'une chanson dans le lointain. Mais cette douceur insiste, s'infiltre, s'impose.

— Oui, en tout cela, je ressemble à mes personnages. Mais l'expérience — qui parfois, pour moi a été dure, car j'ai jadis été très pauvre, et je suis encore très critiqué, — m'a donné dans tous les domaines, un sang-froid et une réserve que n'ont pas mes jeunes Corses sentimentaux de l'écran. Il leur manque toutefois, sauf — à peine — dans "Naples au baiser de feu", la violence de ma race. Une violence capable de tous les emportements. Je suis colléreux et susceptible, comme tous ceux de mon pays. Mais je suis arrivé à un équilibre, à un juste milieu entre ces extrêmes de douceur et de violence, de tendresse et de rancune qui sont les caractéristiques du peuple corse, et à travers moi, celles de mes personnages

"Mais, à la vérité, il m'est difficile de me séparer de ces personnages. Car, à l'écran, presque toujours je me joue moi-même. Je ne compose pas. Je suis chanteur, pas comédien. On me le reproche, on me cite à tout propos le nom de certains acteurs particulièrement puissants et doués de talent et de métier. Mais s'ils jouent, moi je chante. Et ils chanteraient sans doute plus mal que je ne joue. Du fait même que je suis chanteur, les personnages que j'interprete sont difficilement variés. Alors, je m'efforce simplement d'être moi-même, avec toute la sincérité possible.

"Moi, je suis un Corse qui chante, et qui a tous les défauts et toutes les qualités de sa race. On aime parfois les gens plus pour leurs défauts que pour leurs qualités."

(Suite de la page 9)

C'est l'éternelle grimace du "Ris donc Paillasse!" Les contrats sont tout aussi sévères. Francen reprendra donc le harnais. Une fois de plus en des rôles magnifiques, comme seul il peut les jouer, il exprimera la douleur (et avec *quelle conviction*) et la joie et le bonheur. Il se peut aussi que le scénario l'oblige à jouer, pour le public, le personnage qu'il est. O ironie cruelle de la gloire.

Il ne nous appartient pas d'étudier plus à fond le coeur tourmenté d'un homme. Les artistes appartiennent au public, c'est entendu. Mais il y a une limite. Fermons ces lignes sur une note d'espoir. Francen retrouvera sur le chemin de la Vie peut-être un jour prochain la femme idéale, tant cherchée, tant désirée et ce jour-là le rictus de la lèvre se changera en une douce expression de bonheur pleinement goûté et pleinement mérité.

Le creuset de la Vie ne fond que des âmes d'or.

Celle de Francen est de cette trempe.

■ ■ ■

La modestie de Sacha Guitry

Sacha Guity arpente les planches en compagnie de M. André, directeur du Casino de Cannes, et, en devisant, s'étonne de la rivalité qui met aux prises Cannes et Monte-Carlo.

—Mais, riposta M. André, il n'y a pas de rivalité, mon cher Guitry. Ces Messieurs m'appellent "mon grand ami, mon bon ami" lorsqu'ils m'écrivent...

La jeune Mme Guitry observe:

—Il ne devrait pas y avoir de disputes dans les affaires!

—En effet, Madame, mais qui sait! répartit avec philosophie M. André: du temps de Molière, mon cher Guitry, peut-être vous seriez-vous disputé avec lui?

—Oh! non, dit Sacha. Peut-être Lui avec Moi. Mais pas Moi avec Lui. C'est un trop bon maître.

Le grand artiste Harry Baur dressé contre son propre fils!

Par un de ces hasards étranges Harry Baur et Cecil Grane, fils du grand acteur, sont les vedettes d'un film où, précisément, ils sont père et fils comme dans la vie.-- Verra-t-on surgir une rivalité de prestige?

▼

CECIL GRANE, le fils

HARRY BAUR, le père

Il se produit des choses bien étranges, parfois, au cinéma! Non dans les films qui sont le résultat de l'imagination d'auteurs ... mais derrière les décors, au sein même de la grande famille des artistes.

Ces jours derniers s'est déroulé à Paris ce que nous pouvons, sans exagérer, appeler un drame moral. Le fils d'un grand acteur va débuter, avec son père dans un film. La distribution veut que le père et le fils gardent les mêmes rôles dans la fiction.

Le père, c'est M. Harry Baur.

Le fils, c'est "Cecil Grane" pseudo de théâtre du fils d'Harry Baur.

Or, allons-nous assister au drame qui, il y a des années, dressa contre Lucien Guitry, son propre fils Sacha.

C'est au cours du film "Le Président Haudecoeur" que le père et le fils s'affronteront et seront, tout en respectant le scénario, ce qu'ils sont dans la vie, deux êtres unis par les liens du sang. C'est là un fait extraordinaire qui méritait d'être mentionné et sur lequel il est permis d'épiloguer.

La situation offre deux aspects. Ou le fils veut profiter de la renommée de son père. Ou ce dernier veut lancer son fils.

Or, ni l'un ni l'autre de ces aspects du problème n'est exact. C'est par simple hasard que le père a son fils pour partenaire.

Simple hasard si l'on veut mais qui ne change rien au drame de la situation.

Certains se souviennent avoir lu que Lucien et Sacha Guitry devinrent ennemis le jour où tous deux, père et fils, se virent face à face sur les planches. Assaut de prestige sans doute qui, petit à petit s'envenima au point de dégénerer en lutte hostile, sourde et méchante. Il fallut attendre dix ans pour la réconciliation qui fut, il faut le dire, éclatante et quelque peu entourée d'une mise en scène théâtrale tellement il est vrai qu'un Guitry ne peut pas faire les choses comme le commun des mortels.

Au sujet de son fils Harry Baur a dit:

"Je ne l'ai ni encouragé ni découragé quand il a voulu faire du théâtre et du cinéma. Et il a fait ce que j'ai fait; il s'est débrouillé. Je ne suis intervenu que par la suite, pour lui donner des conseils d'aîné, ainsi que je le fais avec tous les jeunes camarades qui m'en demandent."

Ce qui est fort juste et digne d'Harry Baur. Mais pourquoi grand dieux placer le père et le fils en opposition dans le même film? N'allons pas plus loin car la décision des producteurs est finale.

Nos lecteurs ne connaissent pas Cecil Grane. Il a fait du théâtre et il a débuté dans "Nord-Atlantique" un film que nous verrons sous peu. Le fils d'Harry Baur y tient le rôle d'un mousse.

LE NOM DE SA MERE

Cecil Grane, c'est une nature.

Il a vingt ans, et il avait commencé ses études de droit: puis... comment aurait-il pu échapper à l'influence du milieu familial qui a été le sien? On n'est pas impunément le fils de l'un des plus grands acteurs de ce temps. Aussi Cecil Grane a-t-il déserté la faculté de droit.

—Mon pseudonyme, raconte-t-il? J'ai pris le nom de ma mère; il ne me paraissait pas juste de porter celui qui a été illustré par mon père et non par moi. Comprenez-vous, je débutais, j'avais à apprendre; l'anonymat, ou presque, me convenait mieux...

Harry Baur, lui, laisse parler son fils, et se tait; mais il le suit du regard, nonchalamment et attentivement, de l'oeil nonchalant et attentif qu'a le fauve quand il regarde ses petits jouer.

La sortie du film "Président Haudecoeur" est à surveiller.

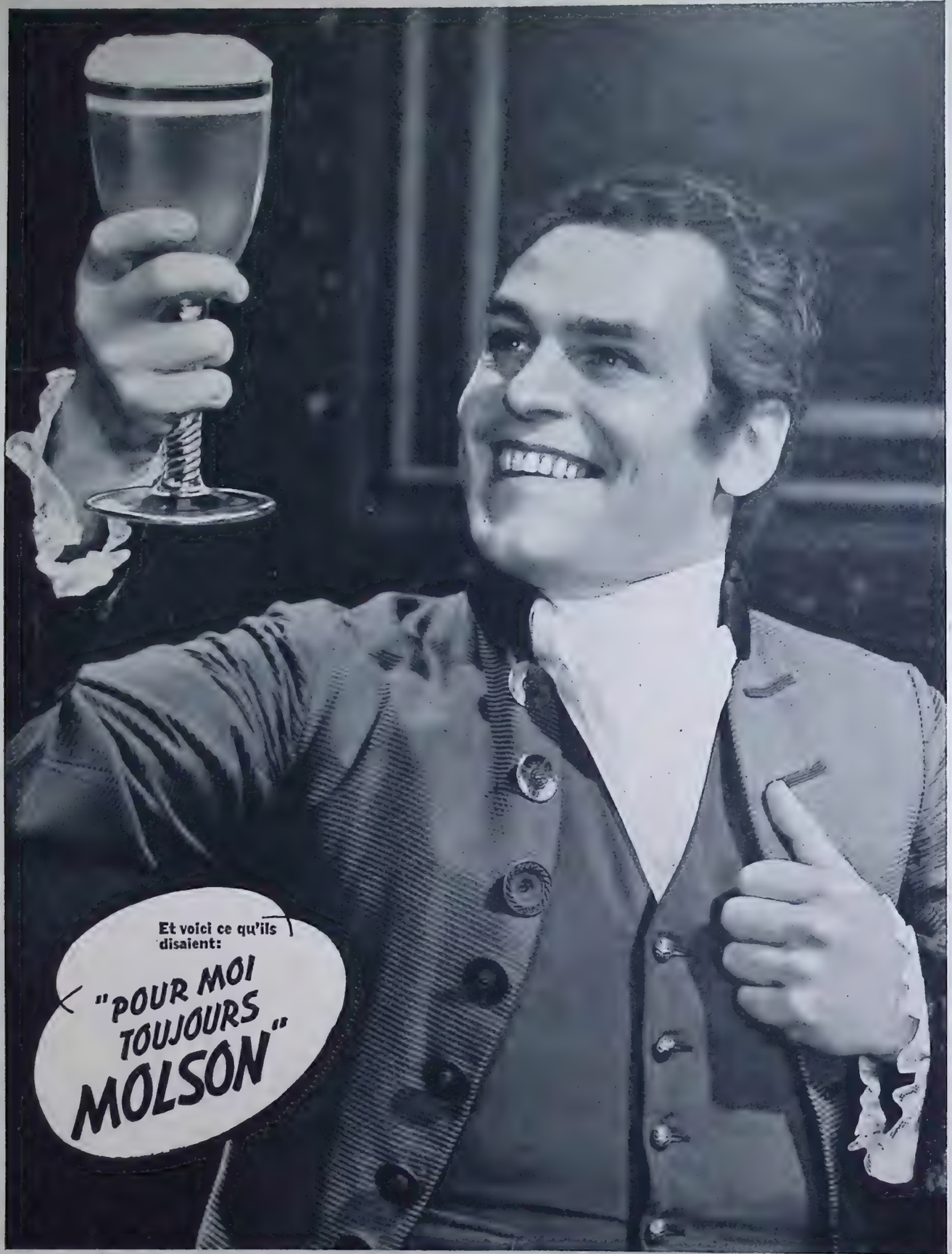
Car M. Haudecoeur, président du tribunal est un homme austère, respecté et redouté. Veuf, il vit avec sa soeur. C'est dire l'autorité qu'il exerce chez lui. Son fils unique Pierre poursuit son droit à Paris et son père a décidé qu'il épouserait la fille du plus riche avoué de la ville. Mais tel n'est pas l'avis de Pierre qui aime une jolie sténo parisienne. Le père et le fils se rencontrent, s'affrontent. De part et d'autre, résistance absolue! Le verdict du procureur ne se fait pas attendre. Pierre quittera la maison paternelle. Mais le père n'a pas tout prévu. Il n'a point prévu la visite d'une jolie voisine, élégante, racée, aimable et sympathique. Elle va accomplir une oeuvre de magicienne. M. Haudecoeur comprendra ce qu'est l'amour, il comprendra surtout l'amour de son fils pour la sténo.

Plus encore il voudra comprendre l'amour pour lui. Mais Mme Rémisol, lors d'une seconde visite, lui annonce son mariage.

Et lorsque Pierre, ivre de bonheur, apparaît devant son père il lui brosse, ignorant le malheur qui accable son père, un tableau de son bonheur à lui qui est immense — un bonheur un instant entrevu par Haudecoeur, mais qu'il ne connaîtra jamais — avec une dignité indulgente, ce père de cinquante ans écoute, comprend et pardonne. Comment pourrait-il en être autrement puisque lui-même dans la minute présente, a tant de mal à chasser de son coeur meutri ce qui n'est qu'un grand et beau souvenir.

Or, il faudra voir Harry Baur jouer cela ... avec son propre fils!

COMMENT S'HABILLAIENT LES JEUNES GENS DE LA SOCIÉTÉ EN 1810



LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Notre roman complet

CRUELLE VEANGEANCE

par JEANNETTE LAPOINTE

●

FRANCINE RIVERS se prit à chantonner avec une douceur particulière dans la voix:

"Si vous croyez que je vais vous dire,
"Qui j'ose aimer,
"Je ne saurais pour un empire,
"Vous . . .

Elle s'arrêta lançant une oeillade malicieuse à son image reflétée dans la glace. D'un vif coup de brosse elle renvoya ensuite ses cheveux sur la nuque, passa la houppette sur son visage, le crayon rouge sur ses lèvres entr'ouvertes, puis s'adressant au miroir comme à un témoin interrogateur tout en plantant son chapeau-véritable merveille d'équilibre sur sa tête—

—Eh bien! oui je l'aime là, je l'aime, je l'aime!

Ses cils battirent longuement, voilant ainsi l'éclat pur de son regard tandis qu'elle demeurait saisie du secret volé dont elle goûtait dans une plénitude absolue, l'ivresse exquise.

Mais brusquement ses yeux s'ouvrirent, et s'agrandirent sous le choc d'une pensée puissante qui venait de surgir en son cerveau et s'extériorisait en chaque trait de sa physionomie tendue.

—Yolande", murmura-t-elle, cependant qu'un pli mauvais relevait le coin de sa bouche "Yolande aussi l'aime, j'en suis convaincue".

Elle s'assit sur le bord de son lit en une attitude d'accablement qui contrastait avec celle de tantôt, et réfléchit profondément. La demie de huit heures sonnant à la pendulette du salon l'arracha à sa douloureuse rêverie. Elle se releva en hâte, rectifia sa coiffure devant le miroir qu'elle ne gratifia d'aucun sourire, cette fois, prit ses gants, sa sacoche et sortit.

Dès le seuil, un soleil éblouissant la frappa au front, un soleil torride mais lumineux qui donnait aux choses les plus ternes, un éclat de beauté; les maisons placides en étaient égayées, mais plus encore les gens se rendant, ce matin-là, au travail ou au plaisir. Le firmament était si bleu, et si vert le feuillage des arbres, enfin l'air si bon que ne pouvant résister à cet appel de la nature, Francine sentit une poussée d'optimisme l'envahir toute. Elle allait d'un pas allègre vers le tramway qui apparaissait au bout de l'avenue roulant son transport d'humains en une marche de bête de somme. Un verbiage effervescent animait les voyageurs pressés les uns sur les autres, la plupart pendus aux lanières de cuir. On étouffait littéralement dedans; ce fut donc avec une réelle satisfaction que, un quart-d'heure plus tard, la jeune fille se retrouva sur la chaussée. Il lui restait a accomplir un trajet de six à huit minutes pour atteindre la Banque où elle était employée depuis trois ans. Là travaillaient aussi cette Yolande Lanctôt dont elle semblait redouter la rivalité en amour, ainsi que celui qui en était l'objet Raymond Gingras dont le nom seul suffisait à la troubler.

Elle se hâtait, moins par crainte d'arriver en retard que par habitude, jouissant quand même de chaque détail de la rue, respirant avec volupté l'air humide des ormes gigantesques bordant le trottoir, s'intéressant aux personnes rencontrées comme à autant de visages connus, aux enfants surtout dont les joyeux ébats l'amusaient. Ah! ces gentils, ces délicieux bambins que les vacances rendaient aux jeux, elle les aurait, ce matin-là, embrassés tant leur simplicité la charmait.

Un sourire indéfinissable aux lèvres elle allait très vite curieuse de ce que son regard accrochait au passage; de menus faits quotidiens remarqués cent fois mais qui aujourd'hui la réjouissaient de façon nouvelle: telle vieille femme, par exemple, soucieuse de balayer le devant du trottoir avant d'avoir seulement nettoyé l'intérieur de son logis, telle autre guettant avec une anxiété évidente, l'arrivée du tracteur; ce boulanger rangeant avec soin pains et gâteaux, dans un panier percé duquel s'échappait une pluie de miettes; des portes s'ouvraient et se fermaient sous la poigne vigoureuse des livreurs pressés, enjambant *les escaliers*, marches quatre à quatre; des parterres surgissaient parfois un chat ou un chien qui, après s'être étiré paresseusement, passait la tête au-dessus des haies fleuries et la franchissait d'un bond leste. L'un d'entre eux vint en courant se jeter sur les pieds de Francine et farouche ne savait où diriger sa course, quand la jeune fille, amis des bêtes, se pencha vers lui et l'attira dans ses bras; un moment apeuré, le petit animal chercha à fuir mais bientôt mis en confiance il se blottit contre sa protectrice qui le caressa, en riant de son expression de contentement. Une interpellation la fit soudain se retourner:

—Bonjour Francine!

—Ah! c'est vous Raymond, répliqua-t-elle, un peu rougissante, ça va?

—A merveille, je vous remercie. Vous de même, j'espère?

—En effet, comme vous pouvez constater" répondit-elle tout en continuant de flatter le minet, et s'adressant encore au jeune homme sans cependant le regarder:

—On croirait bien que j'ai décidé de l'amener au bureau n'est-ce pas?

—J'allais précisément vous en faire la remarque.

—Il est si gentil avec son poil fauve et son minois espiègle que j'en ai fort envie.

—Hum! reste à savoir ce qu'en dirait le patron. Mais savez-vous que vous agissez là très mal, Francine?

—De quelle façon s'il-vous-plaît?

—Vous écartez cet innocent animal de son domaine à mesure que vous continuez votre route; c'est cruel permettez-moi de vous le dire.

—La belle histoire: un chat reconnaît toujours son chemin je vous assure.

—Non lorsqu'il est tout jeune comme celui-ci; voyez ses yeux ne sont qu'a demi-ouverts.

Francine hésita l'espace d'une seconde, considérant tour à tour son compagnon et le petit chat, pelotonné contre elle.

—Vous avez raison, fit-elle à la fin, et en un geste de douceur mêlé de regret, elle retira une à une les pattes agriffées à sa robe et les posant par terre:

—Allons file, pauvre minou!

Puis se retournant vers Raymond:

—Vous voici content, Monsieur le Don Quichotte?" interrogea-t-elle avec une moue qui se termina dans un sourire.

Il hocha la tête, allant répliquer lorsqu'au détour de la rue suivante, à quelques pas, ils aperçurent Mlle Lanctôt qui se lançait vers eux.

Francine Rivers épia à la dérobée, la physionomie de son compagnon, qui révélerait à coup sûr, l'impression produite par sa rivale: celle-ci de beauté incontestable portait en outre la toilette avec un chic soucieux du moindre détail, ce qui ajoutait encore à ses charmes réels. Elle ne *pourait* manquer de provoquer une très vive admiration chez les hommes sensibles pardessus tout aux attraits physiques. Elle sentait donc battre, plus rapide, son coeur, appréhendant jusqu'à la voix d'Yolande qui romprait leur charmant tête-à-tête, cette voix insupportable et insidieuse.

—Yolande Lanctôt! jeta alors froidement le jeune homme que cette rencontre ne semblait nullement émouvoir, Francine se sentit alléguée et redressant la tête, elle scruta bien en face la figure de Raymond. Aucun sentiment ne s'y lisait: ni joie, ni ennui mais une indifférence faite pour rassurer. Toutes les craintes de la jeune fille s'évanouirent alors, et il lui fut ainsi possible de saluer, sans amertume, l'arrivante qui leur souhaita "Bonjour" mais en affectant de s'adresser surtout a M. Gingras qui dit aussitôt:

—Excusez-moi, je vais me chercher des cigarettes.

Jusqu'à ce qu'il eût disparu dans le restaurant, Yolande le suivit de son regard glauque qu'elle reporta ensuite sur Francine: une telle haine en débordait que celle-ci en frissonna malgré elle. Sans alors une parole, toutes deux s'engouffrèrent dans l'imposant édifice de la Banque.

* * *

Francine et Raymond ne se séparaient plus: hors du bureau, ils se rencontraient plusieurs soirs, la semaine. Leur amour ne devenait un secret pour personne et bien qu'un peu hâtive la nouvelle de leurs fiancailles prochaines circulait parmi les employés de la Banque et le cercle de leurs amis. Le bonheur de Francine ne se gâtait que de la jalousie de Mlle Lanctôt, qui se traduisait de mille façons, aussi mesquines que méchantes.

—Cette personne me paraît dangereuse, méfiez-vous, ma chérie," ne cessait de lui recommander Raymond que cette malveillance soutenue irrita...

—Je ne comprends pas" disait Francine "qu'elle m'en veuille à ce point, car enfin je n'ai rien fait, moi, pour lui nuire auprès de tous.

—Ce n'est pas de vous qu'elle est précisément jalouse mais de notre amour dont le spectacle la jette en une sorte de fureur.

—Je crois pourtant qu'elle vous aime" fit la jeune fille d'une voix sourde, savez-vous même que j'ai craint, un jour, que vous ne la préfériez à moi; elle est si jolie, si . . .

—La beauté seule ne me touche pas; j'y veux le reflet de la bonté, de l'intelligence et surtout de la compréhension, toutes choses réunies en vous" ajouta-t-il tendrement en enveloppant son amie du chaud regard de son amour. "Vous préferer à elle jamais!

—Seulement" poursuivit Francine "si vous l'avez fait, je me serais alors simplement retirée, ne cherchant pas je vous le jure, en matière de vengeance, à tourmenter ma rivale.

* * *

Au lendemain soir de cette conversation, Francine Rivers rentrait chez-elle lorsque passant près du cabinet de son père, il lui parut percevoir une plainte au travers de la porte entrebaillée. S'approchant, elle prêta l'oreille une minute et allait continuer, quand à nouveau, une sorte de sanglot lui parvint. Elle n'hésita plus alors, frappa un coup léger mais n'obtenant aucune réponse, elle pénétra sans plus tarder dans la pièce plongée dans une demi-obscurité. Ses yeux ne distinguèrent absolument rien tout d'abord, puis s'habituant peu à peu à la pénombre, découvrirent tête renversée sur sa table de travail, M. Rivers qui ne broncha pas aux approches de sa fille. Celle-ci questionna vite inquiète:

—Que se passe-t-il, voyons papa?

Elle le tira doucement par la manche de son veston mais il s'obstina dans son attitude accablée.

—Dites quelque chose, je vous en prie!

Il voulut parler mais sa voix n'émit qu'un son rauque, Francine s'agenouilla près du fauteuil et scrutant par en-dessous le visage paternel:

—Quel malheur vous est-il arrivé, car il faut que ce soit un malheur n'est-ce pas, un très grand?

M. Rivers se redressa et relevant ses paupières alourdies d'angoisse, il laissa tomber d'un timbre éteint:

—La maison Lanctôt et Guénette m'a congédié, ce soir.

Un mouvement automatique remit Francine sur pied, tandis que ses traits se couvraient d'une rougeur violente, pour redevenir livides sitôt après. Son coeur s'arrêta de battre, puis reprit sa course en pulsations accélérées et douloureuses.

—Ce n'est pas possible" cria-t-elle le regard stupéfié "Qu'est-il survenu!

—Rien absolument rien, je te jure. On me chasse, ni plus ni moins, tel un vulgaire voleur, avec cette différence que j'en ignore totalement la raison.

—Pourtant on a dû vous fournir une explication quelconque?

—Aucune te dis-je sinon qu'à l'avenir je ne ferais plus partie du personnel de la maison. Des explications, j'en ai demandées; on me les a refusées ou on les a plutôt éludées se contentant a dire que c'était fâcheux mais qu'on était forcé d'agir de la sorte, toujours qu'un certificat de recommandation me serait accordé si je le désirais. Tu vois l'injustice? Ah! les traîtres! ils me paieront cet affront! Me traiter ainsi, moi, un vieil employé d'au-delà vingt années de loyaux services!

NOTRE PROCHAIN ROMAN

"L'impulsion du coeur"

par Germain Cayer

▼

Il s'irritait de plus en plus, blessé à vif dans son orgueil d'homme impeccable, conscient d'avoir toujours scrupuleusement accompli son devoir.

Francine gardait silence, ne fatiguant pas son cerveau en d'inutiles recherches. D'emblée, elle avait compris, reconnaissant en cette épreuve, la main de sa vile rivale dont le père était directeur de la firme en question. Il avait suffi à Yolande d'un peu d'influence pour en venir à une action sans doute depuis longtemps préméditée par elle. . .

Considérant alors son père avec une infinie compassion, Francine chercha à le calmer:

—Il y a là certainement une odieuse machination que nous tirerons au clair. L'essentiel, toutefois est que vous n'ayez pas mérité votre congé et surtout que j'en sois convaincue.

Il leva vers elle son visage ravagé par le chagrin.

—Il ne faut pas désespérer" continua-t-elle "en cherchant bien, vous trouverez sûrement une autre situation que vous serez apte à remplir autant que celle-ci.

—A mon âge" soupira-t-il douloureusement "on n'embauche plus maintenant que les jeunes pour se donner le droit de payer des salaires de famine. Et puis je crois qu'il me serait très difficile de m'adapter ailleurs. Là-bas, le travail, c'était ma vie, comme mes camarades et l'ambiance du bureau me constituaient une sorte de chez-moi.

Il se leva nerveux, pliant comme sous un poids immense; il arpenta la pièce à pas incertains et brisés puis à nouveau se laissa choir absolument découragé, sur son fauteuil de cuir. Sans larme, son visage se figeait en une crispation de douleur intense, d'une acuité infinie. Il apparut ainsi à Francine presque devenu un vieil homme.

—Autant en mourir!" murmura-t-il d'un ton sourd mais si excédé qu'elle fut saisie d'une crainte terrible. Le tempérament de M. Rivers ne savait pas résister à l'épreuve: il était de ceux qui sombrent au début de la lutte.

—Il ne faut pas parler comme cela" dit sa fille avec une énergie soudaine" il faut avoir plus de courage, allons; d'ailleurs, vous n'êtes pas seul, je travaille, moi, et s'il le faut je tâcherai de le faire pour deux, en accomplissant quelque besogne supplémentaire.

—Ma pauvre chère petite" fit-il faiblement en pressant sa joue flétrie contre le frais visage, puis il inclina profondément la tête selon son habitude dans ses mauvais moments.

Francine se sentait atterrée, comprenant très bien la force du coup atteignant son infortuné père, se rendant surtout compte qu'il ne résisterait guère à pareille secousse: la vengeance de Mlle Lanctôt était bien choisie.

Tout à coup, M. Rivers leva vers elle un visage illuminé:

—Il me vient là une inspiration subite" dit-il "si tu allais, petite, plaider ma cause auprès de ta camarade Yolande? Qui sait si son influencce ne pourrait rien pour moi.

Francine songea avec amertume qu'en effet, cette influence pouvait s'exercer mais non à bon escient comme l'espérait son père qui ignorait les mauvais termes où elles en étaient toutes les deux. Francine se racontait très peu à son père qui ne prêtait d'ailleurs qu'une oreille souvent distraite à ses propos.

—Si tu allais n'est-ce pas?" répéta-t-il devant son silence.

—Je crois que cette démarche ne mènerait à rien" répondit-elle d'un ton bref.

—Peut-être pas" s'obstina-t-il, accroché à cette lueur d'espérance comme à son unique planche de salut." Essaie tout de même!

—Je ne saurai jamais faire une chose semblable" dit-elle avec une involontaire brusquerie.

Tout son orgueil se rebiffait à la seule pensée d'une requête qui l'humilierait d'autant plus qu'elle s'adressait à une ennemie.

—A quoi bon! continua-t-elle tristement on se moquerait de nous, vous savez bien, ces gens-là n'ont pas de coeur.

—Si tu essayais quand même" s'entêta M. Rivers et devant un nouveau silence, il reprit la voix haletante:" Alors tu refuses?

—Je refuse, car j'ai la certitude de l'inanité de cette démarche. Si j'avais l'assurance du contraire, j'irais malgré . . .

Elle s'arrêta net voyant la tête grise retomber avec accablement contre la poitrine secouée de sanglots.

—Soit!" s'écria-t-elle "j'obéirai, mais je vous jure que si on me reçoit mal, je le ferai payer chèrement.

—Pourquoi te recevraient-ils mal? demanda M. Rivers avec étonnement.

Francine ne répondit pas, et comme il sonnait deux heures:

—Il se fait affreusement tard" reprit-elle "il faut aller nous coucher. Reposez en paix: je me rendrai là-bas, dès demain.

Elle l'embrassa sur le front comme chaque soir et sortit de la pièce, songeant avec amertume à l'humiliation qui l'attendait, maintenant, elle en avait l'intuition. La figure d'Yolande Lanctôt lui apparaissait dans sa beauté hautaine, avec un sourire de triomphe qui relevait ses lèvres carminées.

Puis elle, Francine reviendrait sans avoir rien obtenu, sinon la honte d'un refus.

* * *

—Je t'en conjure, Yolande, pour mon père.

La voix de Francine se faisait suppliante et s'efforçant de dominer le tumulte qui grondait en elle à mesure que l'insensibilité de son interlocutrice lui apparaissait évidente, elle s'appliqua à conserver malgré tout son sang-froid.

Demeurée tout près de la porte, dans le but insultant d'écourter l'entretien, Yolande Lanctôt toisa sa rivale d'un regard si haineux que celle-ci en frémit comme cet autre matin devant la Banque. Elle répéta dans un effort de volonté:

—Pour mon père, je t'en prie. Quant à moi, je sais bien que tu me détestes.

—Tu as raison" répondit cyniquement Mlle Lanctôt " je te déteste au suprême degré car tu as toujours agi dans le but, dans le dessein voulu de me nuire.

—Oh, protesta Francine" jamais je n'ai sciemment désiré te faire le moindre mal, bien que nos caractères ne puissent sympathiser.

—Allons donc! Et Raymond que j'aime.

Francine l'interrompit vivement:

—Il ne se peut pas que tu l'aimes aussi.

—Et pourquoi, je te prie? cria presque Yolande en frappant du pied.

—Parce que, parce que, enfin je ne sais pas mais il me semble que vos deux caractères ne peuvent s'attirer l'un vers l'autre.

—Qu'en sais-tu? D'ailleurs toi-même es-tu bien sûre de l'aimer?

—Je ne saurais en douter à présent.

—Non, tu ne t'es appliquée qu'à me nuire je le répète, à t'attirer l'intérêt de Raymond du moment où tu as remarqué la préférence que je marquais pour lui.

—Tu me calomnies" et passant une main lassée sur son front Francine continua:

—Ecartons ce sujet si tu veux, il n'y a qu'un seul juge des sentiments de Raymond et je pense que c'est lui-même; si c'est toi qu'il préfère, un jour, je saurai bien me retirer, va! cependant . . .

—Cependant? interrogea Yolande avec aigreur en lui lançant un oeil méchant" tu as n'est-ce pas la conviction du contraire. Oui je comprends. Crois-tu que je ne sache rien et crois-tu surtout, après cela que je vais supplier mon père en faveur du tien: d'ailleurs je t'avouerai une chose: la situation de ton père c'est moi qui la lui ai fait perdre, c'est moi qui ai prié papa de...

—Ne va pas plus loin" interrompit Francine dans une indignation vibrante". J'ai bien vite compris que c'était la basse vengeance de ta part. Pourquoi cependant atteindre mon père?

—Tant pis!

—Tu es infâme!

—Je m'en moque, ma chère.

—Papa souffre à un point qui m'effraie.

—C'est ce que j'ai voulu.

—Ce n'est pas possible, Yolande, que tu sois dépourvue de toute sensibilité.

—Je ne me laisse pas attendrir, tu es payée pour le savoir.

Désespérée, Francine retomba sur sa chaise, cachant son visage en ses deux mains crispées.

Alors Yolande s'approcha d'elle: ..

—A moins d'un marché" proposa-t-elle de sa voix sifflante.

—Un marché?" répéta Francine sans comprendre, et sans relever la tête.

—Oui, un marché.

—Je ne saisis pas.

—Je te l'expose en deux mots voici: J'obtiens de mon père qu'il rende à M. Rivers sa situation première mais en retour...

—En retour?

Soudain inquiète d'une condition qu'elle pressentait terrible, Francine attendit les prunelles agrandies, répétant:

—En retour?

—Tu disparais," laissa tomber Mlle Lanctôt "oui, tu disparais absolument de la vie de Raymond, tu me laisses en un mot le champ libre, enfin pour préciser tu quittes la Banque, et tu...

Francine s'était levée d'un élan et le visage empourpré:

—Que me proposes-tu là? s'écria-t-elle.

Fermant à demi les yeux Francine murmura dans un accent d'angoisse inexprimable:

—Renoncer à Raymond! Maintenant, je ne saurais plus, non.

Relevant les paupières, elle planta droit son regard dans celui d'Yolande, qui ne broncha pas d'un pouce, devant ce mépris qu'elle lui jetait en face:

—Lâche! vile créature sans coeur, ah: c'était ton plan de me mettre en cette impasse, entre mon amour et mon affection filiale, je reconnais bien là tes procédés hypocrites. et tu as cru que je sacrifierais de la sorte, mon bonheur, que ton chantage aurait raison de moi que tu considères comme une rivale?

—Ainsi tu refuses. C'est définitif?

—Oui, je refuse. Je raisonnerai bien mon père pour arriver à se trouver une autre situation et à oublier l'injustice dont on l'accable aujourd'hui.

—Nous n'avons donc plus rien à nous dire" trancha Yolande avec un air de suprême arrogance.

—Plus rien, en effet," fit Francine en redressant la tête et à son tour, toisant son interlocutrice, elle enfila ses gants et passa sans un mot de plus le seuil de la maison.

Dans la rue, elle marcha nerveusement, le cerveau en ébullition, côtoyant sans les voir les promeneurs nombreux, en ce clair dimanche d'août. Un âpre dégoût lui restait de sa courte entrevue avec Mlle Lanctôt, un dégoût à constater qu'il est sur terre, des êtres totalement dénuées de sentiments nobles et pour lesquels rien ne compte, si ce n'est leur marche ambitieuse vers le succès tant sentimental que financier; pour eux, le prochain, n'est qu'une entrave qu'il faut bousculer à l'occasion sans se préoccuper de ses moindres réactions. S'il résiste, on lui propose les plus odieux marchandages, et voilà! Cependant, il ne sera pas dit que cette fois, on aurait immédiatement courbé l'échine. Elle, Francine Rivers s'en tirerait le front haut! Dut-elle travailler pour gagner la vie de deux s'il le fallait mais elle sauvegarderait leur amour-propre et surtout son amour à elle. Son père éprouverait certainement une déception terrible en apprenant l'insuccès d'une démarche en laquelle il avait placé son dernier mais ardent espoir. Francine devrait s'appliquer à atténuer ce coup.

Elle marchait très vite dans le crépuscule envahissant la métropole turbulente: là-bas tout au bout de l'avenue, s'étcignaient les feux d'un soleil énorme qui éblouissait la vue. Il se faisait tard et sans doute son père inquiet de son retour comptait-il les secondes pour connaître *le résultat* de son après-midi. Quelle désillusion, elle lui réservait! Il lui sembla voir le visage tendu, qui l'interrogerait dès son arrivée. Aurait-elle le courage de lui avouer aussitôt la vérité. La souffrance lui étouffait le coeur, en même temps que l'amertume. Elle songea pourtant que si elle avait consenti elle eût pu être messagère de bonheur, oui mais de quelle rançon l'aurait-elle payé! La tête lui faisait horriblement mal et elle accélera encore son pas jusque chez-elle.

M. Rivers guettait en effet, son retour et se précipita à sa rencontre en l'entendant entrer.

—Enfin te voilà! J'ai cru que tu n'arriverais jamais. Les heures me semblaient si longues.

—J'ai été retenue plus longtemps que je n'aurais cru.

Elle articulait avec peine, cachant mal une agitation qui s'accentuait en considérant le visage paternel.

—Eh bien! risqua M. Rivers Tu ne sembles pas très réjouie? Est-ce que . . . Pourtant en te voyant tant retarder, j'imaginais que . . . mais enfin, parle, dis quelque chose.

Les lèvres de la jeune fille s'entr'ouvrirent mais sans réussir à émettre aucun son.

—Alors . . . c'est non? reprit M. Rivers, en inclinant son front fatigué. Un profond soupir ressemblant à un pleur souleva sa poitrine et une buée noya son regard dont la pure bonté ne pouvait admettre l'ignominie chez les autres pas plus qu'elle n'existait en lui.

Il demeurait là près du mur, si pitoyable dans son chagrin désespéré que Francine eut un mouvement vers lui:

—Ce n'est pas tout à fait non," mentit-elle alors, sans comprendre la portée de ses paroles et surtout sans en peser toutes les conséquences" je dois téléphoner à Yolande plus tard seulement . . .

—Seulement, ce sera encore non?

Elle éluda une réponse directe pour l'amener à comprendre qu'il ne fallait pas se désespérer de la sorte, que d'autres possibilités de travail lucratif et intéressant pouvaient se trouver ailleurs. Il ne voulait rien entendre, obstiné dans son idée.

—Je suis trop âgé pour m'adapter à un nouvel emploi et puis malgré tout je reste trop attaché à cette maison d'affaires pour m'en séparer à jamais sans en mourir.

—A n'importe quelles conditions vous désirez y retourner? questionna sa fille, tremblante.

—Je ne saurais vivre ailleurs" répéta-t-il sourdement.

Hésitante, Francine le regarda longuement et à la fin:

—Je n'attendrai pas l'appel d'Yolande dit-elle "je retourne chez-elle à l'instant même.

—Tu crois que cette fois elle consentira? interrogea-t-il ardemment en posant sa main sur l'épaule de son enfant.

—Peut-être dit-elle avec un accent de douleur qu'il ne perçut pas, abîmé dans sa propre peine.

—Alors, retourne vite et revient aussitôt.

Se retrouvant au dehors à l'air frais, Francine se prit le front à deux mains:

—Que lui ai-je laissé croire' murmura-t-elle angoissée.

Machinalement, elle refit le même chemin de tantôt, décidée à un sacrifice qui lui apparaissait tellement héroique que pour l'accepter, elle ne devait point en soupeser, les misères futures. Sans plus de résistance comme à une fatalité reconnue elle s'abandonnait à la destinée qui la tirait du bonheur, un moment entrevu: finies les luttes, finies, les révoltes de son âme amoureuse, elle renonçait à tout.

Sonnant à nouveau chez les Lanctôt, il lui vint à deux reprises, en attendant qu'on lui ouvrît, l'envie de fuir, sentant que le *courage* allait lui manquer devant le triomphe blessant de sa rivale. Son orgueil se cabrait aux mortifications prévues et cependant il n'eut pas raison d'elle. Francine était au fond bien résolue et coûte que coûte elle accomplirait jusqu'au bout son acte héroique.

On la fit pénétrer dans le salon où Yolande ne tarda pas à la rejoindre. Apercevant Francine qui se tenait raide et immobile contre la tenture, celle-ci eut un rapide sourire de satisfaction et comprenant d'emblée la signification de ce prompt retour, elle sourit davantage encore. La physionomie de Francine, par contre, se renfrognait et rougissait sous une poussée de sang qui en avivait la carnation mate.

—J'étais certaine que tu reviendrais, mais je n'avais pas espéré si tôt dit Yolande méchamment. Ainsi tu acceptes? Mais assieds-toi, je te prie.

Francine se laissa choir sur le divan près de la fenêtre:

—Je dois accepter par amour filial" dit-elle la voix rauque "je ne puis supporter le spectacle d'une telle douleur.

—Bon! fit simplement Yolande sans s'attendrir" l'important est maintenant de nous entendre.

—Parle, je t'écoute. En quoi consiste au juste . . . ton marché?

Ce disant, Francine leva vers celle qu'elle considérait comme une ennemie, un regard de mépris souverain, de rancune immense.

—Ta rupture avec Raymond Gingras, rupture nette et définitive.

Francine pencha la tête comme si ce coup moral l'atteignait aussi physiquement: des paroles de révolte lui revinrent aux lèvres, que par un grand effort de volonté, elle réussit à taire.

—L'abandonner ainsi, sans motif plausible? Il n'y comprendrait rien" répliqua-t-elle douloureusement.

—On peut à la rigueur inventer une raison" dit Yolande imperturbable "et quand tu auras quitté la Banque . . .

—Mais tu n'exigeras pas Yolande" s'écria Francine "que j'abandonne ma situation. Je suis obligée de travailler, moi tu ne l'ignores pas.

Yolande leva vers elle son petit visage empreint de scepticisme.

—Crois-tu que je supporterais de vous voir travailler ensemble Raymond et toi en admettant même que . . . enfin, non ce n'est pas possible.

Elle se leva et vint rageuse se placer en face de Francine:

—Tu ne comprendras donc jamais que mon désir est que tu t'éclipses tout à fait, toi qui ne cesse de me nuire, de porter ombre à mes succès. Toi partie, j'ai la conviction absolue, tu entends, de conquérir Raymond, de m'en faire aimer et je n'y mets pas trois mois.

Après une pause de quelques secondes, elle reprit:

—En retour, j'accède à tes prières: j'obtiens de mon père qu'il donne au tien sa place première et en plus, tu vois au fond, je suis généreuse, je m'arrange pour te trouver un emploi quelconque chez papa.

Une souffrance désespérée envahissait l'âme de Francine à mesure que pénétrée des paroles de Mlle Lanctôt, elle comprenait que toute possibilité de tergiverser était un leurre.

Le dégoût la saisissait à nouveau d'avoir à traiter avec un être aussi perfide que celui devant ses yeux.

—Quitter Raymond! renoncer à lui pour la vie!" se prit-elle à murmurer dans un souffle tout en couvrant son visage de ses paumes moites, tandis qu'inflexible tout à coté Yolande ne bronchait pas.

—Allons, il faut en finir" dit celle-ci impatiente" j'ai horreur qu'on me fasse languir vainement.

Francine alors se leva et en un mouvement aussi spontané que suppliant elle s'empara des deux mains de la jeune fille:

—Ecoute-moi, Yolande pria-t-elle, la regardant droit dans les yeux " ne sois pas à ce point cruelle; il n'est pas possible que tu sois à ce point insensible. Songe qu'à ma place . . .

—S'il vous plaît" protesta Mlle Lanctôt en se dégageant vite de cette ardente pression je ne puis souffrir de scènes aussi ridicules.

—Venons-en à un compromis" poursuivit Francine "je partirai quelque temps et alors si Raymond veut se prononcer en ta faveur . . .

L'impatience d'Yolande augmentait visiblement et se traduisit de façon significative:

—Inutile, ma chère, les conditions sont établies et resteront telles. Hâte-toi, je te prie maintenant; libre à toi de refuser seulement . . .

De lourdes larmes apparurent aux paupières de Francine mais qu'aussitôt l'indignation sécha:

—Coeur d'acier va! Vile créature.

—Pas d'injures, ma chère, donne-moi ta réponse c'est tout.

—Ma réponse, tu la connais, lâche!

—Alors, c'est oui? demanda Yolande sans se départir de son calme froid.

Francine inclina la tête simplement puis après une légère réflexion:

—Quand papa recouvrera-t-il son emploi? interrogea-t-elle d'un ton glacial.

—Dès demain à condition que demain toi-même tu quittes la Banque.

—Je donnerai ma démission seulement tu permettras de laisser un mot à Raymond, une explication quelconque.

—Je n'en vois pas la nécessité.

—Je ne puis tout de même partir ainsi.

—Je lui parlerai, moi.

—Que lui diras-tu?

—Pour le moment, je l'ignore mais j'y songerai: de toutes façons je veux ta parole d'honneur que tu ne laisseras pas une ligne autrement, rien à faire.

Elle eût un geste large démontrant que tout tomberait alors de leur accord.

La colère s'emparait de Francine qui s'écria avec une véhémence inattendue:

—Voilà ce qu'on appelle abuser de la situation, mais finissons-en, par grâce ou je n'aurai plus la force voulue.

—Oui, finissons-en car moi aussi, je suis excédée de cette affaire. Alors, tu me donnes ta parole d'honneur?

—Oui, soupira Francine qui n'en pouvait plus.

—Celle aussi de ne parler à qui que ce soit de cette entente entre nous.

—Evidemment railla Mlle Rivers, il ne te sourirait guère d'être jugée comme tu le mérites.

—Ceci me regarde. Donc c'est promis.

—C'est promis.

—Très bien. Tu peux constater que malgré tout je suis chic de ne me fier qu'à ta parole.

—Ce n'est pas tant délicatesse de ta part que certitude que la parole donnée est pour moi chose sacrée.

—Si tu veux. Ainsi, tout est convenu.

Francine ne fit aucune réplique.

—Je vais m'occuper de ton père" ajouta Yolande Lanctôt "et aussi de toi.

—De moi . . .

Orgueilleusement, elle repoussa l'offre. Pour ce qui est de moi, laisse faire, je me trouverai bien seule quelque travail".

—A ton aise et maintenant. . . Elle tendit sa main que Mlle Rivers contempla d'un air dédaigneux et ne voulut pas effleurer:

—Adieu dit-elle sèchement et puisse le Ciel ne te rendre jamais un atome du mal que tu me fais aujourd'hui.

Elle reprit la route du logis paternel avec l'inconscience des êtres que la douleur torture.

Au su de l'heureuse nouvelle son père éprouva une joie délirante qui fut une légère compensation pour Francine: il pressa celle-ci contre sa poitrine, l'embrassa avec fougue mais sans remarquer dans son égoïsme naturel que sa fille était si pâle et tremblante qu'un étranger en aurait fait l'observation.

—Quoiqu'on dise, ces gens-là ont du coeur tout de même conclut-il de bonne foi, je ne sache pas que personne au monde veuille sciemment faire souffrir son prochain, n'est-ce pas, petite fille?

Incapable d'approuver, Francine Rivers se blottit tout contre le coeur paternel, se faisant si menue qu'éclatant de rire M. Rivers remarqua:

—Si cela continue, tu disparaîtras tout à fait, petite chérie.

—Si la chose devenait possible: songea la jeune fille en fermant les yeux douloureusement.

* * *

Saint-Adolphe demeure dans les Laurentides, un des rares coins que la main du Progrès n'a pas encore totalement gâché, où par conséquent la nature dans sa pleine sauvagerie, se déploie en d'infinies éten-

dues de montagnes, de rochers, d'arbres et de lacs: ces derniers tantôt perdus dans les endroits les plus ignorés, tantôt s'écoulent en toute franchise devant les maisons et les villas éparpillées au bord de la route. Ce village ne possédant pas même une petite gare à soi, se garantit ainsi du flot envahissant des touristes tapageurs; sinon à l'écart, il devient une sorte d'Eden peu connu mais fort goûté de ceux qui ont eu la bonne fortune de le dénicher et qui aiment trouver à la campagne d'autres plaisirs que ceux de la ville.

Francine Rivers avait été conquise par l'endroit, cinq années auparavant et depuis ce temps elle y faisait chaque été, un court mais agréable séjour, où elle appréciait de plus en plus le charme farouche des horizons illimités, dispensateurs de sérénité et de paix.

C'est là qu'elle avait voulu enfouir durant quelques jours, la grande souffrance de son âme, certaine d'y gagner sinon la guérison, du moins l'apaisement de résignation qu'il lui faudrait pour l'organisation de sa nouvelle existence.

Un tel besoin de solitude la commandait qu'à l'encontre des autres années, elle avait loué sa chambre dans une simple maison de pension fort éloignée du chemin, plutôt que de résider à l'hôtel toujours achalandé. Son appartement n'offrait rien de bien sélect, ni un grand confort, mais en revanche il donnait vue sur l'immense lac Saint-Joseph, et plus loin sur deux hautes montagnes escarpées, et cela constituait pour la jeune fille éprouvée, une richesse incomparable. Appuyée sur le bord de sa fenêtre, ou étendue sur la berge, elle poursuivait des songeries sans fin, à regarder couler l'eau, en vagues grisâtres, qu'affolait parfois, le passage d'un yatch et elle goûtait un contentement inexprimable à sentir cette fraîcheur marine qui lui montait au nez agréablement. Là, Francine vivait durant le jour, dans un oubli illusoire comme si les jours passés s'étaient à jamais en se détachant d'elle, détachés également de son esprit, comme si la première partie de sa vie, avait pu se démembrer d'elle-même pour se reprendre intacte; mais aussitôt que tombait la nuit, lui revenait dans une acuité accrue, toute son immense détresse morale. Elle montait alors rapidement à sa chambre, évitant toute conversation et incapable de lire un paragraphe de son livre, elle se livrait à un désespoir intense: toute velléité de vivre davantage l'abandonnait peu à peu et voici que cinq jours seulement après son arrivée, elle entrevit même l'idée du suicide, sans révolte et sans peur. L'eau si proche où elle n'aurait qu'à pencher un peu le corps pour engloutir de tout temps une vie néfaste ne lui causait aucun vertige d'épouvante, mais au contraire, semblait l'appeler, l'appeler de sa voix mielleuse, de sa voix de sirène et de plus en plus médusée, Francine comprenait que fatalement elle répondrait à l'appel. Puisque tout lui manquait, à quoi bon traîner des jours lamentables dénués de la moindre espérance. Le souvenir de Raymond Gingras ne la quittait pas; sans cesse, son souvenir s'imposait à elle. Elle revoyait le cher visage loyal penché vers elle, les yeux francs, illuminés de belle intelligence, chercher à lire une pensée que parfois elle tentait de lui dérober, elle entendait surtout le timbre chaud, lui parler de bonheur futur, de joies partagées et alors son coeur se brisait à songer que tout n'était qu'un passé irrévocable que de sa propre volonté elle avait dû rendre tel. Il lui arrivait aussi de regretter cette folie d'héroisme qui avait sauvé son père mais allait la tuer elle. Puis non, son père devait être épargné, avant tout. Au chevet du lit de mort de sa mère, il y a cinq années, elle en avait pris l'engagement solennel et elle le tiendrait! La seule grande criminelle était Yolande Lanctôt dont elle se ne rémémorait pas la conduite sans une profonde indignation. Si elle pouvait seulement en mourir mais hélas! on ne meurt pas de souffrir moralement. Alors elle en finirait! Cette résolution s'ancra dans sa tête douloureuse. L'idée de religion qui la rendait quelque peu hésitante encore, devenait avec les heures plus vague, moins importante et se nourrissait maintenant de doutes amers. "Bah! savait-on où se trouvait au juste, la vérité". Et lasse, Francine Rivers, sans plus de courage en venait à tabler, non sur la crainte de sa fin mais sur une absolue certitude de mort volontaire: elle voulait éluder à tout prix les peines qui seraient siennes à son retour à la ville, celle surtout de savoir Raymond Gingras, si près d'elle, sans possibilité cependant de le revoir. Que valait donc la vie sans lui auquel elle s'était à jamais donné. Quant à son père, repris par ses affaires il se consolerait vite de cette enfant, à condition que sa mort lui parut naturelle et qu'il n'en devinât jamais la cause, ce dont elle lui éviterait soigneusement.

Elle était résolue, à présent. Tournant avec précaution le bouton de sa porte, Francine descendit à pas feutrés, le rude escalier de bois donnant de façon directe sur la galerie d'avant: il était dix heures du soir, et tout dormait déjà à la pension et aux environs dans le village où se l'on se couche très tôt.

En prenant l'étroit sentier qui aboutissait au lac, il lui sembla entendre remuer quelque chose dans l'herbe à ses pieds et un grand frisson parcourut son corps déjà transi par la fraîcheur nordique de cette nuit d'août: elle s'arrêta le coeur battant, puis atteignant une pierre énorme, elle s'y laissa tomber toute peletonnée sur elle-même, resserrant autour de sa taille, la mante de laine jetée sur ses épaules. Le froid la gagnait faisant grincer ses dents et gelant ses pieds enfouis dans le gazon humide. Ah! ces coins du Nord de Québec conservent en dépit de la saison chaude, des soirées fraîches comme l'automne. Il s'élevait en plus un vent qui rageait lugubrement sur le lac d'un noir d'encre. Francine ne bougeait plus, soudain terrifiée, n'osant avancer ni rebrousser chemin. Quelques pas la séparaient à peine du gouffre où sombrerait sa misère et néanmoins elle demeurait rivée à cette roche, retenant sans raison le souffle haletant qui oppressait sa poitrine, la bouche amèrement tordue par l'angoisse et les mains crispées au vêtement de lainage. La nuit sans étoile sans lune au-dessus d'elle lui donnait l'effet d'un immense oiseau de proie, aux ailes large déployées prêt à foncer sur son corps. Une panique alors la saisit et affollée elle se mit à courir à petits pas vite épuisés, jusqu'à la falaise où soudain son pied glissa dans l'obscurité et alla buter contre un tronc d'arbre coupé à la base et alors comme une masse, sans un cri mais un sourd gémissement, Francine roula par terre, donnant du front, sur les coquillages et les cailloux de la grève. Brisé de lassitude, le corps ne fit aucune réaction pour se relever, mais encore consciente, Francine sentit tout près le lac dont les rumeurs se prolongeaient à l'infini, et que deux ou trois mouvements suffiraient . . . et s'en serait fini de Francine Rivers! Ces mouvements elle ne les exécuta pas pourtant, n'ayant pas plus la force de mourir que celle de vivre. Ses tempes battaient à coups intempestifs couvrant pour elle ceux de l'eau et voilà que des ombres fantastiques arrivaient jusqu'à elle, murmurant des bribes de phrases puis la malheureuse sentit qu'un grand froid l'envahissait tandis qu'un liquide s'infiltrait insidieusement dans ses cheveux épars. Elle tenta vainement de rouvrir ses paupières alourdies. Alors elle pensa, impuissante à se remettre debout: "L'eau sans doute, l'eau qui venait, l'eau poussée par le vent!" prise de terreur elle essaya encore de se relever, mais sans y réusir. Elle s'abandonna au destin redoutable, n'analysant d'ailleurs plus très bien les faits, son cerveau étant affaibli par des nuits d'insomnie peuplées d'images tristes et d'idées sombres. Une bienheureuse inconscience s'emparait d'elle, l'entrainait irrésistiblement dans son néant d'oubli.

* * *

Au matin tout Saint-Adolphe fut alerté par cette nouvelle qu'on avait découvert, dès l'aube face à la pension Manning, sur la grève, une jeune femme toute trempée et bleuie par le froid et dont le front était ensanglanté à divers endroits. Le nom de Francine Rivers ne tarda pas à courir sur toutes les lèvres. Heureusement assurait-on celle-ci n'était pas morte toutefois on ne saurait prédire ce qui résulterait d'un choc pareil. Les gens avides de détails cherchaient surtout à connaître les circonstances qui avaient amené un tel accident, si accident il y avait. Les hypothèses allaient bon train d'autant que la maîtresse de pension insistait sur l'attitude pour le moins étrange de sa pensionnaire.

Dans la pièce que les volets clos plongeaient en une intime pénombre, la silhouette de Mlle Rivers se détachait mince et effilée sous la légèreté des draps.

—Je ne veux pas que vous préveniez personne "supplia-t-elle les yeux agrandis de stupeur, ce ne sera rien je vous assure. Je serai bien vite remise, croyez-moi.

—Tout de même, vaudrait mieux mander un de vos parents ou proches, s'obstinait Madame Manning, peu enchantée de cet évènement qui troublait la paix reconnue de sa maison.

—"Non, non vous dis-je. Je n'ai au monde que mon père et ne veux pas l'inquiéter inutilement.

—Comment donc cela s'est-il produit, questionna un des curieux postés auprès de son lit.

Gardant les yeux fermés, Francine expliqua très lentement faisant une pause à chaque bribe de phrase:

—Tout juste avant de me mettre au lit, hier soir, je me suis aperçue tout à coup que mon médaillon manquait à mon cou — il faut vous dire que c'est un souvenir très précieux —

—Souvenir de votre mère je suppose, interrompit Mme Manning d'un ton plus adouci.

La jeune fille eut un signe de tête affirmatif puis continua:

—J'ai voulu l'aller chercher sans plus attendre; il faisait affreusement sombre, je me suis heurtée à une pierre ou à un tronc d'arbre, je ne sais trop, j'ai roulé par terre et . . .

—Vous avez aussitôt perdu connaissance, oui, je comprends avec cette blessure au front.

—La douleur en a été si aiguë, renchérit Mlle Rivers pour rapprocher son histoire de

la vérité, que vraiment je n'y voyais plus à deux pas.

—Vous ne voulez vraiment pas, pauvre enfant que je prévienne votre père? ..

Francine roula sa tête sur l'oreiller et ouvrant ses prunelles alanguies:

—Personne s. v. p. Ce serait tout à fait inutile croyez-moi. Quelques heures de repos me remettront sur pied, j'en suis convaincue. Maintenant laissez-moi voulez-vous? ajouta-t-elle avec lassitude.

Mme Manning se pencha et posant sa main sur le front blafard:

—Vous avez la fièvre. Il serait 'l me semble beaucoup plus prudent de demander le médecin.

—Comme vous voudrez alors.

—Merci bien tout de même Mme Manning.

Celle-ci répondit au sourire que lui adressait la jeune fille, puis elle demeura quelques minutes, pensive, sans mot dire, une expression singulière sur sa physionomie et quitta enfin la chambre non sans se retourner encore pour observer une dernière fois la malade qui avait fermé les yeux comme pour s'endormir.

Sitôt que la porte se fut poussée derrière la maîtresse de pension, Francine se redressa sur son séant, reprit son souffle et lentement sortit du lit. Elle parvint à s'habiller.

Ses mouvements étaient indécis et vagues mais une énergie latente la saisissait soudain qui avait raison de son immense faiblesse. Elle réunit ensuite ses effets épars dans la commode et l'armoire du mur, les enfouit dans sa malle qu'elle boucla avec effort. Décidée à fuir de l'endroit avant d'être harcelée d'interrogatoires par les gens du village, elle voulait partir sans retard. Ses préparatifs terminés, elle dut cependant se jeter sur son lit car un vertige la prenait et la douleur à son front devenait d'une acuité lancinante.

Peu après on frappa à sa porte et de nouveau parut Mme Manning qui dès les premiers pas recula saisie:

—Mais quoi, vous partez, si je comprends bien? questionna-t-elle surprise.

Francine se souleva sur son coude et répondit sans sourciller:

—Je désire rentrer à Montréal au plus tard demain.

—C'est de la folie, ma pauvre petite. Vous avez peine à vous tenir . . .

—Qu'importe, j'irai si nécessaire voir un docteur en arrivant. Une bonne nuit de repos me remettra d'ailleurs en forme pour le voyage. Voulez-vous seulement avoir la bonté de me retenir un taxi pour me conduire jusqu'à la gare de Ste-Agathe.

—Je veux bien seulement . . .

Francine l'arrêta du geste:

—Ne vous alarmez pas Mme Manning! A tout hasard, si je ne me sentais pas la force voulue je différerai mon départ.

Mme Manning ne répliqua rien mais elle considéra longuement cette jeune fille qui lui apparaissait de plus en plus étrange.

* * *

Le lendemain matin lorsque Francine se leva, après une nuit de cauchemars, ses forces la trahirent aussitôt et elle comprit que ce serait témérité folle de s'aventurer à partir.

Elle se résigna à attendre au lundi ce qui n'était en somme qu'un délai de deux jours, Toute la journée du samedi, elle se reposa dans sa chambre mais le dimanche se sentant beaucoup mieux, elle voulut goûter l'air frais du matin.

Le ciel était d'un bleu pur sans nuage qui rappelait celui de ce jour déjà si lointain, semblait-il, où le petit chat blotti contre elle, la jeune fille avait fait rencontre de Raymond Gingras. Que d'évènements survenus depuis bouleversant sa vie! Par quelles offres n'avait-elle pas passé! Elle revivait mélancoliquement la série de ses malheurs, les yeux fixés sur cette eau aux reflets changeants, cette eau à laquelle, en une heure de démence, elle avait demandé l'ultime oubli. Un frisson lui en venait encore, et ses yeux à demi-ouverts sur ces vagues qui l'envoûtaient toujours, elle respirait avec une volupté presque charnelle la senteur marine et l'atmosphère chaude et odorante qui se dégageaient des alentours; elle embrassait d'un long regard qui était une muette adoration, les monts aux cimes bleutées qui jalonnaient le lac limpide et la route qui l'encerclait en lacis gracieux, tout cela fait de jeux d'ombres et de lumières, et voici qu'elle se prit à murmurer. "C'est affreux de n'être pas heureuse quand il fait si bon et si beau. Des larmes emplirent ses paupières, si lourdes qu'elles éclatèrent aux bords des cils épais et longèrent les joues pâles, jusqu'aux commissures des lèvres qui les burent en un goût amer. Francine sanglotait tout autant sur la nature trop belle en désaccord avec son âme que sur l'âpreté de la vie et de ses multiples difficultés. Mais elle essuya vite son visage, entendant tout à coup des pas sur le chemin: on venait en effet du côté du village; une silhouette se détachait bientôt dans le soleil qui plombait dru maintenant tandis qu'à mesure que cette silhouette masculine accusait sa personnalité, Francine le coeur battant, demeurait sidérée se croyant l'objet d'une hallucination.

Comment Raymond Gingras pouvait-il venir la retrouver alors qu'il devait à l'instar de ses amis de la ville, ignorer le lieu de sa retraite? Elle repoussa l'idée de hasard providentiel n'y croyant pas plus qu'au miracle. Et lorsque le jeune homme approcha, la main tendue, elle eut un instinctif recul malgré la joie débordante qu'elle ne contenait que difficilement. Raymond l'observait, devenu sévère, toute sa physionomie exprimant le reproche avant même qu'il eut desserré les lèvres:

—J'avais cru, dit-il à la fin, qu'en vous donnant ma confiance et mon coeur, j'étais en proportion égale, payé de retour. Je m'abusais sans aucun doute. Tout de même, à présent que je vous ai retrouvée, j'exige une explication qui d'ailleurs m'était due.

—Comment m'avez-vous retrouvée, qui vous a dit...? questionna la jeune fille d'un timbre étouffé, ne répondant pas à sa demande directe.

Pour toute réponse, il tira de sa poche, une découpure de journal qu'il lui mit devant les yeux. Elle n'en déchiffra que les premières lignes: "On retrouve inconsciente sur la grève, une jeune fille du nom de Francine Rivers..."

—Vous ne dites rien: fit-il consterné.

—Pardonnez-moi, Raymond, mais je ne puis vous fournir aucune explication. Ne me torturez pas en vain, surtout. Rien n'est plus possible entre nous.

Elle voulut partir mais lui la retenant par le bras:

—Ecoutez, Francine, dit-il, si vous renoncez à moi, avec autant de facilité, moi, par contre je ne me résigne pas à vous perdre. Il ne se peut pas que vous ayez cessé subitement de m'aimer. Répondez-moi: vous m'aimez encore, n'est-ce pas?

—Par grâce, ne me tourmentez pas à ce point.

Obstiné, il dit pour la seconde fois:

—Vous m'aimez encore, répondez-moi. Si c'est non, dites-le moi franchement. Je vous sais trop loyale pour me mentir.

Le mutisme de la jeune fille le jetait en une irritation qui se contenait à peine.

—Parlez, je vous en prie!

—Laissez-moi, Raymond, par pitié, supplia-t-elle excédée.

—Francine, il y a certainement quelque chose que vous ne voulez ou ne pouvez me révéler: votre départ subit de la Banque, votre rupture inattendue avec moi, autant de choses que je ne puis expliquer mais que j'arriverai bien à comprendre, allez! J'irai, si nécessaire, questionner cette Yolande Lanctôt, cette femme qui depuis votre fuite, cherche sans y réussir à vous remplacer dans mon coeur.

Un tressaillement parcourut tout le corps de Francine à ce seul nom, évocateur de tant de souffrances, ce qui fut remarqué de M. Gingras qui reprit plus fougueux:

—Je la questionnerai tant qu'elle finira bien par avouer, car je la soupçonne d'être toute la cause... Il s'arrêta puis comme à la lumière d'une inspiration nouvelle:

—Est-ce que par hasard, celle-ci ne vous aurait pas fait des racontars, sans fondement du reste, qui auraient motivé votre éloignement?

D'une voix défaillante, Francine répondit:

—Je ne dirai rien, inutile de m'interroger.

—Parce que vous ne voulez ou ne pouvez parler?

Elle hésitait avant de répondre:

—Parce que je ne puis pas.

—Très bien, en ce cas, je n'insiste pas davantage.

—Promettez-moi, supplia Francine de garder silence sur tout ceci à Mlle Lanctôt.

—Ah! vous la redoutez! C'est donc que j'ai raison. Je ne promets rien.

—S. v. p. Raymond.

—Non, fit-il fermement.

Mais aussitôt redevenant aimable:

—Permettez-moi de vous accompagner jusque chez-vous.

Elle déclina l'offre tentante, alors il reprit:

—Il est de toute évidence, Francine, que vous souffrez, c'est pourquoi je garde la certitude de vous reprendre. Nous nous reverrons.

Et avant même qu'elle eût deviné son geste, il l'attira vers lui contre sa forte poitrine et l'embrassa avec une passion d'autant plus violente qu'elle était éprouvée. Il s'enfuit laissant la jeune fille étreinte d'une émotion sans pareille, qui la suivit longtemps de son regard fiévreux, ardent.

Tandis qu'à grandes enjambées, il s'éloignait. Francine baillonnait sa bouche de ses deux mains fermées pour ne pas le rappeler d'un grand cri et le retenir à jamais.

Et le lendemain soir, dans le train qui la ramenait vers la métropole, elle eut

l'impression que pour la deuxième fois, Raymond Gingras lui était ravi.

* * *

En amour comme en affaires, c'était un expéditif que ce M. Gingras, un être aimant les situations nettes, claires, bien tranchées. L'amour qu'il vouait à Francine Rivers était de ceux qui sortent victorieux de toutes les embuches dressées sur son chemin; le jeune homme, selon sa résolution, avait interrogé Mlle Lanctôt avec tant de diplomatie et d'habileté que sans un aveu direct, celle-ci s'était à diverses reprises, trahie, au point que Raymond avait pu facilement rétablir les faits. Comprenant à demi-mot, que la situation de M. Rivers avait été en jeu, il était ensuite allé trouver ce dernier au bureau de sorte que la pleine lumière s'était bientôt faite en son cerveau... Le soir même, il accourait vers Francine et voici qu'après l'avoir mise au courant de tout il devait la rassurer maintenant.

—Soyez sans crainte, ma chérie, votre père conservera toujours sa situation. Avez-vous oublié que M. Lanctôt n'était pas seul dans cette entreprise maintenant?

—Il y a aussi son associé M. Guénette.

—Plus qu'un associé à présent, le propriétaire de tous les droits et ce qui est mieux encore M. Guénette est un de mes amis très sincères. Il m'a assuré de la protection qu'en dépit de toute influence pernicieuse, il couvrerait toujours votre père.

Un immense soupir de satisfaction souleva la poitrine de Mlle Rivers.

—Si j'avais su cela plutôt, murmura-t-elle dans un regret. Que de temps perdu, quel mal involontaire surtout vous ai-je causé, vous mon seul ami.

—Nous nous reprendrons vous verrez!

Il inclina vers elle sa haute taille et demanda mi-badin, mi sérieux:

—Je puis donc vous demander maintenant si vous m'aimez encore?

Elle se haussa sur la pointe des pieds et posant ses deux mains sur les épaules carrées:

"Si vous croyez que je vais vous dire" chanta-t-elle doucement.

"Qui j'ose aimer.

"Je ne saurais pour un empire.

"Vous "le" nommer.

Et appuyant sur le jeune homme heureux sa tête aux cheveux bouclés et fermant selon une habitude, à demi les yeux:

—Ah! j'ai trop souffert, pour ne pas savoir que vous serez pour moi toujours l'unique, le cher bien-aimé entre tous.

Il amena jusqu'au sien le fin visage et à son tour très bas:

—On ne souffre qu'en proportion de son amour".

Fin.

■ ■ ■

—Charles Spaak et Léonide Moguy sont à Antibes où ils travaillent au découpage du roman de Maxence Van der Meersch, «L'Empreinte du Dieu». Ce titre, nous l'avons dit, sera dorénavant précédé du nom d'une des héroïnes du film: «Karelina». La distribution réunit autour de Pierre Blanchar et Dita Parlo, Blanchette Brunoy, Jacques Dumesnil, Mila Parély, Hélen Manson, Maximilienne, Arthur Devère, Marguerite Pierry, Pierre Larquey.

QUAND ON TOURNE SANS TRUQUAGE

Une "doublure" de Jean Galland voit la mort de près dans un accident non truqué.

▼

ON tournait récemment sur l'autodrome de Montlhéry, seule cette piste routière permettant la réalisation de scènes assez périlleuses. Il y a là, en effet, des virages extraordinaires qui ne peuvent être pris, en vitesse, que par des chauffeurs de première habileté. Les quelques journalistes invités à assister à ces prises de vues purent se rendre compte de l'effort fourni par chacun, et ne doutèrent pas de l'effet saisissant que tout cela donnera sur l'écran. De plus en plus, le cinéma exige la vérité.

On aurait "truqué" autrefois une telle poursuite automobile; mais, pour *l'Ombre du IIe Bureau*, nous vîmes exactement, dans un beau plein-air, la voiture de Pierre Renoir, poursuivre à toute allure celle dans laquelle fuyaient Mireille Perrey, Roger Duchesne et Pierre Stephen. Suivant les deux autos, à quelques secondes près, une troisième, dans laquelle était Jean Galland luttait de rapidité. Sur le point d'être distancé, Pierre Renoir stoppait brusquement et, froidement, d'une bonne balle de revolver crevait une des roues de cette troisième voiture.

Se doutera-t-on, quand le film sortira, que cette scène a été reprise plusieurs fois?

ELLE faillit même se terminer de façon tragique. Deux des puissantes voitures se poursuivant à une allure folle, l'une devait se rabattre vivement sur celle-ci et la coincer dans le fossé: l'un des conducteurs mit trop de zèle dans l'exécution de sa tâche. Après avoir dépassé la voiture de Pierre Renoir, on vit donc celle de Jean Galland dans laquelle se trouvait "sa doublure" et un autre acteur, déraper, amorcer une terrible embardée et, au milieu d'un fracas épouvantable de vitres brisées, faire plusieurs fois le "tonneau" pour s'arrêter enfin dans le talus au bas du virage. Tout le monde se précipita et l'on sortit de leur fâcheuse position les trois occupants qui, heureusement, s'en tirèrent sans blessures graves.

Pour remettre chacun de ses émotions, un champagne suivit qui groupa, outre le personnel technique, Pierre Renoir, Mireille Percey, Roger Duchesne, Pierre Stephen, Jean Galland et au cours duquel celui qui était au début de la journée simple "doublure" fut sacré "stuntmen".

★ ★ ★

—Jacques Feyder achève «La Loi du Nord»

• RELLYS •

▼

Ce comédien est appelé à la gloire de Fernandel. On ne sait si on pourra le voir dans "Narcisse". Une affaire de droits d'auteur et d'exploitation n'est pas encore réglée. Tout s'arrangera, nous l'espérons.

UNE ABONDANTE MOISSON DE FILMS NOUVEAUX

Gaby Sylvia et Paul Cambo dans "Le Ruisseau".

Dans ces pages nous avons dérogé ce mois-ci à notre habitude de les consacrer exclusivement à un seul grand succès de l'écran français.

Au lieu d'un film nous en illustrons neuf, choisis parmi la production courante. Notre but est de répondre par un document incontestable à certaines craintes formulées à l'endroit de la production parisienne du fait du présent conflit européen. Ces photos prouvent que la production française a été plus féconde que jamais ces derniers temps. Les beaux sujets abondent et la lecture des légendes de nos photographies exclusives prouvera aussi que les plus grands artistes sont plus en demande que jamais. Dans ces pages... nous avons illustré toute la gamme des sujets. Drame, comédie, étude de mœurs, fantaisie aventures, satire, bref, tous les genres sont en faveur. C'est dire que la production française n'a pas été retardée par les menaces de guerre qui, depuis le coup d'éclat de Munich, pesaient sur toute l'Europe.

— Que les amateurs de films français se rassurent donc! Dans notre page éditoriale nous expliquons la situation actuelle de la production française. On peut y référer. Ici, nous prouvons par la photographie que les films ne manquent pas et que pour *plus de deux ans* nos écrans sont assurés contre tout risque

Ceux qui croient que la France se décourage facilement sont dans l'erreur! Aux pires moments de son existence, elle a opéré un redressement d'une vigueur inouïe. En 1914, ce fut la Marne! Aujourd'hui, la lutte doit être faite sur le terrain économique. Or, l'industrie française du cinéma... a vu venir le coup de loin. Toutes les précautions sont prises. Le marché mondial du cinéma français sera, dans la mesure des événements du conflit, alimenté en films de choix. Il y aura peut-être quelques retards mais nous avons l'impression que la production demeurera stable, régulière et suffisante. Pour le moment, nous offrons à nos lecteurs cette gerbe de beaux films dont la distribution ne compte que des favoris du public.

En outre, la saison 1939-40 sera celle des nouvelles vedettes! De plus en plus, le film français s'ingénie à renouveler ses cadres. Des jeunes, surtout des jeunes montent rapidement au zénith de la gloire. Jean-Pierre Aumont, par exemple; Janine Darcey Geneviève Callix aussi sont très en demande et reçoivent du public un accueil de plus en plus chaleureux. Ce simple fait affirme la vitalité de la production. Le sang jeune mêlé à celui des vétérans Vanel, Francen, Baur et tant d'autres, ne peut que nous valoir une moisson merveilleuse.

Parmi les films illustrés ici il convient de mentionner surtout l'"Esclave Blanche", (photo à droite), avec Viviane Romance et John Lodge. Cette production sera l'un des plus beaux succès de la production française et devrait valoir à Viviane Romance la première place parmi toutes les vedettes de Paris. Actuellement cette artiste est, avec Danielle Darrieux l'une des plus appréciées du public. Danielle nous reviendra dans "Battement de Coeur' et Viviane continuera son ascension avec "La Maison du Maltais" et "La Tradition de minuit". Un jeune couple prend aussi de plus en plus d'importance. Il s'agit de Michèle Morgan et de Gilbert Gil qu'on applaudira dans "La Dame de Coeur". Michèle Morgan est en marche vers les hauts sommets et, dans "Remorques" auprès de Jean Gabin, on nous assure qu'elle fait une création qui étonnera les cinéphiles. Chez les hommes il faut souligner René Dary qui se révèlera vraiment dans "Le Révolté". Ce film fera sûrement sensation tant pour la présence de Dary que pour l'originalité du scénario.

Nous verrons Raimu dans un rôle dramatique celui du père aveugle dans "Le Héros de la Marne". Film d'actualité . . . puisse-t-il nous dire une fois de plus l'inanité des guerres et leur inutile cruauté. Fernandel continuera à nous faire rire avec "Les Cinq sous de Lavarède", comédie absolument différente de tout ce que le grand comédien nous a donné jusqu'ici. Un autre succès sera "Mon Curé chez les Riches" avec Bach qui campe un curé nature du meilleur aloi. Enfin signalons le couple sympathique de Gaby Sylvia et de Paul Cambo qui dans "Le Ruisseau" auprès de la grande Françoise Rosay, s'affirmera comme l'espoir brillant de la génération nouvelle.

Bref, une moisson de très beaux films. Autant de succès pour l'écran français.

Michèle Morgan et Gilbert Gil dans "La Dame de Coeur"

Raimu et Germaine Dermoz dans "Le Héros de la Marne"

Annie Ducaux et Jean Max dans "Voleur de Femmes"

Geneviève Callix, Marcel Vallée, Jeanne Boitel et Henri Rollan dans une scène finement typique du film "Petite Peste"

Viviane Romance et John Lodge dans "L'Esclave Blanche"

Aimos et Bach dans un moment hilarant de "Mon Curé chez les Riches

Katia Lova et René Dary dans "Le Révolté"

Fernandel au cours de l'une des mille aventures dont il est le héros dans "Les cinq sous de Lavarède"

Sobre en tout-
la bière
me suffit

Notre roman feuilleton

(Numéro trois)

LA CHIMERE DU BONHEUR

par Madelon

A propos Marthe, Jacques t'a-t-il dit que nous sommes de bons amis maintenant? A-t-il accepté, l'invitation, de Jacqueline "Ma Chère"? Je reçois d'elle, ce matin un billet ainsi conçu: "Amitiés de Mad. et de moi— Garde bon souvenir de notre dernière soirée, et surtout de Jacques Ferron. Ecris-moi bientôt. Le carnaval bat son plein. Combien tu nous manques! Reviens vite" Jac.".

Elle pourrait bien dire "Monsieur Ferron" au moins... ne trouves-tu pas?

Le seul petit plaisir que m'a causé ce billet, c'est une illusion brève que j'ai eue en lisant la signature, le diminutif: "Jac." et maintenant, ris de moi, Marthe, ça ne me fâchera pas.

Je suis très fatiguée, tu sais, de cette grande grande lettre écrite à la dérobée tandis que Thérèse prépare le dîner et que Jean est à son bureau. — Il me faudra des ruses de peaux-rouges pour faire maller cette épitre sans attraper des gronderies, vu la pesanteur de l'enveloppe qui va me trahir.

Bonjours Marthe: écris-moi longuement veux-tu? Et dis moi tout, tout, tout...

On ne refuse rien à une malade... N'oublie pas de saluer les tiens, et si tu vois Jacques, de lui dire que... Non, rien: c'est à lui le premier geste.

Je t'embrasse un quart de fois,

France.

La lecture terminée, Marthe regarda son compagnon qui n'avait pas bougé.

A la fin; elle demanda:

—"Jacques, à quoi pensez-vous?"

Il la regarda, enfin, et les yeux un peu durs, la voix quelque peu amère, prononça:

—"Je pense... à ce que répondrait Françoise, si je lui demandais d'être l'homme pour qui elle irait satisfaite et heureuse dans la petite robe pauvre dont elle parlait tantôt... et je trouve ça très drôle..."

Marthe reprocha:

—"Vous doutez déjà d'elle?... Jacques, ce n'est pas bien cela..."

—"Et oui" fit-il violemment" c'est ainsi de nos jours, avouez: on aime... on croit aimer... on dit aimer exclusivement, quelqu'un, *exclusivement* entendez-vous? Alors que neuf fois sur dix, c'est *inclusivement*... Marthe" finit-il brusquement "est-ce que Françoise vous a dit qu'elle m'aimait? Non, n'est-ce pas?" fit-il devant l'hésitation de la jeune fille..." alors pourquoi me reprochezvous de me faire du chagrin tant que cet aveu que je veux spontané, cet aveu qui comportera avec lui l'admirable et idéale réponse de Thérèse: "Mon Dieu... si tu savais combien Jean comble toutes les absences..." tant que cet aveu là dis-je, ne sera pas venu? Le premier geste est à moi, c'est vrai... mais ce premier geste qu'elle réclame, ce n'est qu'un geste d'amitié, pas plus. — Me voyez-vous lui écrivant les seules lignes qui viennent sous ma plume en ce moment: "Ma petite Françoise... Mon amour... mon premier amour.. si vous saviez..." Non: je la sais trop franche pour ne pas craindre mourir de la réponse si elle n'était pas à l'unisson de ma déclaration" et un peu d'ironie trembla dans les dernières paroles.

—"Mon Dieu, Jacques... je ne vous reconnais plus. Si d'être en amour, vous rend si injuste, je prie le ciel que vous guérissiez très vite," fit Marthe amicalement taquine.

Il se calma et plus tranquille continua:

—"C'est vrai... je ne suis plus moi-même... Ce n'est pas étonnant pourtant, un tel bouleversement chez-moi! Voyez-vous, Marthe, c'est ainsi que je pense moi. — L'amour d'un homme, quand cet amour est sincère, est une preuve indiscutable d'un amour désintéressé: il va de soi que quand il aime une femme au point de lui demander: "voulez-vous être ma femme?" qu'il renonce à sa vie égoiste et facile d'homme libre, pour se créer un foyer, qu'il accepte de lutter dix fois plus, et cela uniquement pour une femme, et une femme pauvre surtout, c'est qu'il l'aime réellement, éperdument. Avez-vous besoin d'autres preuves? Tandis qu'une femme... une femme Marthe, peut plus facilement allier à ses sentiments des questions d'intérêt, et c'est ce doute qui torture, voyez-vous?..."

—"Jacques, c'est mal ce que vous dites là... Songez donc, combien il nous faut aimer à nous, femmes, pour se donner toute aussi.... Vous dites que c'est une preuve d'amour indiscutable que le sacrifice de sa liberté pour l'homme; ne trouvez-vous pas, Jacques, qu'une preuve des plus grandes aussi pour la femme, ne soit pas "le sacrifice souvent de ce que Dieu lui a donné d'irréparable, sa première beauté, sa santé, et ce pouvoir d'aimer que les femmes n'ont qu'une fois", ainsi qu'écrivait Ozanam en parlant du mariage chrétien? Pour Françoise qui fut toujours très gâtée, à qui rien n'a jamais manqué, qui a goûté à l'encens des triomphes mondains, pour Françoise enfin, qui jouit de tout ce qu'une jeune fille peut désirer chez-elle, douteriez vous que son amour fut équivalent au vôtre, si elle acceptait de devenir votre femme, sans même un seul sacrifice du côté matériel?

—"J'en douterais encore plus que si elle venait à moi, me sachant pauvre" fit-il obstinément.

Marthe sourit affectueusement et murmura:

—"Je ne puis pas réaliser que c'est bien vous Jacques, qui parle d'amour... vous sembliez si vieux garçon convaincu jusqu'ici...!

Si vous saviez combien je l'aime malgré mes rêves anciens qui me défilent sous les yeux avec des mines narquoises, malgré ma fierté qui proteste contre ce pas à faire. Vous savez Marthe, à quel point je suis orgueilleux et j'entends déjà les mauvais chuchottements de ces "5 o'clock" que j'ai en horreur: "Françoise épouse le secrétaire de son père...? Il sait où le bon vent souffle, Jacques Ferron." "Marthe, si vous saviez comme je me sens angoissé... je ne sais pas quoi faire..." et le jeune homme de nouveau enfouit sa tête dans ses deux mains. —

Maternelle, elle lui parla longtemps, presque bas, essayant d'endormir ces scrupules de délicatesse qui menaçaient de tuer leur bonheur à tous deux, car elle savait pour n'en pas douter que Françoise aimait Jacques.

A la fin, il leva sur la jeune fille un regard lourd de reconnaissance et s'emparant de la main de Marthe, près de lui, il y posa son front brûlant en disant:

—"Vous avez été une maman ce soir pour le sauvage que je suis... sauvage parce qu'il a perdu trop vite la seule femme qui fut dans sa vie, sa vraie maman. On a raison de dire que les hommes doivent aux femmes ce qu'ils ont de bon..." Puis naïvement, il demanda, en admirant les grands yeux purs de Marthe:

—"Pourquoi n'est-ce pas vous que j'aime, Marthe — vous qui remplissez en tout point mon idéal?"

Elle se mit à rire à cette pittoresque réflexion, puis plus grave répondit:

—"Parce que le Bon Dieu n'a pas voulu de rival, mon ami:

Elle se leva toute droite et marquant:

—"Il est bien chanceux le Bon Dieu...

Sur le seuil, il demanda:

—"Vais-je écrire à Françoise?"

—"Oui... si vous voulez, Jacques mais attendez son retour pour lui dire votre secret".

Il murmura avec un sourire.

—"Merci petite maman."

Dans la demi-obscurité de la chambre de Françoise, Thérèse et la jeune fille causaient tranquillement lorsque Jean fit irruption dans la pièce, et tenant obstinément ses mains derrière son dos, demanda:

—"Quelle main prends-tu, Françoise?

Elle se leva toute droite dans son lit et avec une impatience infantine, répondit:

—"Toutes les deux!"

Avec un grand calme, son cousin répondit:

—"Dommage, mademoiselle la paresseuse: il n'y a rien pour vour. Toi Thérèse?

—"Gauche, mon grand".

Son mari lui tendit une enveloppe au timbre de Québec, et lui murmura tout bas en lui baisant le front:

—"Tu as dit "gauche" parce que c'est le côté du cœur, ma chérie?..."

Elle sourit sans lever les yeux tandis que Françoise interpela son cousin, avec un petit ton triste:

"Certain, Jean, il n'y a pas de lettres pour moi?"

Il vint à elle et posant sa main sur le front blanc qui reposait sur l'oreiller, il répondit:

—"Certain France; ne te fais pas de chagrin pour ça, tu en auras certainement demain matin, tu verras et puis, tu en as eu deux ce matin... faut être raisonnable tu sais."

Elle protesta faiblement, les yeux mi-clos:

—"Celles de ce matin, je n'y tenais pas".

Il se pencha affectueusement vers le petit visage encore pâle de Françoise et demanda tout bas:

—"Tu as du chagrin?"

Elle allait répondre lorsqu'une exclamation de Thérèse les interrompit; celle-ci, levant la tête de dessus la lettre qu'elle achevait de lire appela son mari, avec de la joie sur tout son joli visage:

—"Jean... Jean... Papa m'écrit pour m'annoncer qu'il m'envoie mon piano aujourd'hui même; il donne comme excuse à cette générosité, qu'il n'y a rien qui détériore un instrument, comme de ne s'en point servir. Oh, Jean, ça ne peut retarder plus de quatre jours, dans le plus. dit?"

Distraite de son chagrin Françoise se joignant à l'enthousiasme de Thérèse, se mit à parler avec volubilité sur ce nouveau sujet, jusqu'à ce que Thérèse remarquant tout à coup l'absence de Jean, s'excusa auprès de son amie:

—"Où donc est passé Jean? Attends moi un instant, je reviens."

Légère, elle glisa hors de la chambre, et se rendit directement au vivoir où elle croyait retrouver son mari, perdu dans quelque bouquin, comme il lui arrivait souvent de faire après le souper, tandis que Thérèse causait avec Françoise. — A son étonnement, la pièce était dans l'obscurité complète; elle allait retourner sur ses pas quand il lui sembla distinguer une silhouette près d'une des fenêtres. Elle fit de la lumière pour s'assurer que la chambre était bien déserte lorsqu'elle aperçut en effet debout près de la fenêtre son mari qui ne bougea même pas quand il se vit découvert.

Tout de suite inquiète, elle vint vers lui et demanda:

—"Que faisais-tu en pleine obscurité."

Laconique il répondit:

—"Rien."

Angoissée sans savoir pourquoi, la jeune femme força son mari à la regarder et insista:

—"Jean... qu'as-tu?"

Il la prit dans ses bras, et murmura d'une voix étouffée:

—"Tu m'as fait mal, tantôt."

Eperdue elle s'écria?"

—"Moi?"

La voyant si bouleversée, il la consola avant même de lui dire la cause de son chagrin.

Il l'attira vers leur grand fauteuil préféré, près de la cheminée et la retenant blottie contre lui, il expliqua tout en baisant la trace encore visible des larmes sur le visage tant aimé:

—"Ta joie m'a fait mal au coeur tantôt, tu sais? pour ton piano... Comme tu l'as manqué, pour que cette nouvelle te causât tant de joie!... C'est ça mon chagrin, mon amour..."

Elle se redressa vivement, toute droite, et plongeant son regard si franc dans les yeux encore tristes de son mari, elle dit lentement:

—"Jean... c'est toi qui me fais mal, maintenant..."

Il voulut la reprendre contre lui pour effacer la tristesse qu'il avait mise dans les prunelles bleues qui le fixaient avec détresse, mais elle protesta:

—"Non... écoute moi avant... Jean... tu as douté de ta femme...? Oh... Jean, crois-tu que si je l'avais manqué, mon piano, si j'y avais songé, si je l'avais désiré ardemment, comme tu l'as pensé, crois-tu que j'aurais éprouvé cette joie exhubérante qui t'a fait mal? ou ne crois-tu pas plutôt que ma joie aurait été alors, plus calme, plus profonde, sans mots, parce que les grands bonheurs sont muets? Ne vois-tu pas, n'as-tu pas senti, Jean... oh... Jean que la cause de cette démonstration extérieure n'était que la surprise, entends-tu? *la surprise* parce que je l'avais presque oublié mon piano, dans le grand bonheur qui est mien, depuis que je suis tienne"... et de gros sanglots lui venaient malgré elle. Maintenant, elle laissa retomber sa tête sur l'épaule de son mari qui murmura d'une voix que l'émotion et la tendresse faisaient trembler:

—"Pardonne-moi... pardonne-moi, mon petit... je te crois, va et si tu savais comme tu viens de me faire heureux..."

Après un silence, il demanda selon son habitude, en baisant les paupières encore humides de Thérèse:

—"Tu m'aimes?"

Avant de répondre, elle sourit malicieusement et taquine, affirma:

—"Oui... mais après mon piano..."

Il la pressa plus étroitement contre son coeur et dit entre deux baisers:

—"Méchante!..."

Le lendemain, Françoise obtint la permission de se lever. — Perdue sous une avalanche de couvertures, dans un des grands fauteuils du vivoir devant la cheminée qui flambait, son joli petit visage encore pâle paraissait plus enfantin à cause des cheveux dénoués qui formaient deux longues nattes retombant sur ses épaules.

En ce moment, elle causait avec animation avec Thérèse qui brodait près de la fenêtre. A tout moment elle demandait:

—"Crois-tu que Jean va rentrer bientôt? ce à quoi Thérèse répondait invariablement:

—"Il ne devrait pas tarder; pourquoi?"

Mais Françoise ne répondait pas, elle, à ce petit "pourquoi".

Enfin le pas du jeune homme retentit dans le hall; mais il n'était pas seul. Il s'avança vivement dans le vivoir suivi d'un homme aux cheveux grisonnants, à la figure étrangement douce et ferme tout à la fois. A la vue des deux amies, Jean eut une exclamation de surprise:

—"Comment... debout, France?"

Consciente du portrait pittoresque qu'elle devait présenter, Françoise un peu confuse à cause de cet étranger qui la regardait d'un air quelque peu ahuri, répondit pour attirer l'attention ailleurs que sur elle:

—"Grondez Thérèse: c'est mon infirmière."

La jeune femme s'avançant vers le compagnon de son mari, lui tendit spontanément la main en remarquant:

—"Inutile de faire des phrases, n'est-ce pas, pour vous dire combien vous êtes le bienvenu." Puis se tournant vers Françoise qui faisait des gros yeux à son cousin, derrière le dos de Thérèse, elle dit:

—"Monsieur Desbiens, je vous présente ma petite cousine — amie, Mademoiselle DesRoches, une Québecoise, actuellement ma patiente."

—"Très impatiente..." conclut Jean.

Le nouvel arrivant s'inclina devant la jeune fille qui protestait en riant contre la taquinerie de son cousin:

—"Je connaissais déjà Mademoiselle DesRoches par une indiscrétion... très permise, je crois, de mon associé", fit Marc Desbiens de sa voix grave.

Avec cette assurance d'enfant gâtée, qui ne lui faisait jamais défaut, Françoise répondit:

—"Il avait pourtant peu à se vanter de cette possession d'une sauvagesse comme cousine..." faisant allusion aux longues tresses d'ébène qui retombaient sur le rouge vif du peignoir de crêpe de chine.

—"Les petites "indiennes" ont de la vogue tout de même, à ce que je puis voir par cette volumineuse correspondance à ton adresse, et que j'ai dû porter tout le long du chemin, de mon bureau à ta "tente", acheva Jean, tendant à la jeune fille un paquet de lettres dont la vue amena du rose aux joues de Françoise. Thérèse avait approché des sièges près de la cheminée et tous quatre formaient un cercle devant le feu clair.

—"Tu peux lire" fit Jean, se retournant vers sa cousine, "nous sommes tous sourds".

—"Peut-être, mais moi je ne suis pas curieuse" et elle glisa sous ses couvertures les lettres qu'elle grillait de lire. La conversation devint bientôt générale. Jean et son associé rappelaient quelques souvenirs qui leur étaient communs; à un certain moment, l'avocat Desbiens se tournant vers la jeune femme qui avait repris sa broderie, demanda:

—"Et vous ne m'en voulez pas encore, Madame, d'avoir été la cause de votre installation dans ce coin perdu? Vous ne regrettez pas d'avoir si tôt acquiescé à cette formule "La femme doit obéissance à son mari?"

Thérèse eut un sourire heureux, et répondit en regardant Jean affectueusement:

—"Oh... pardon... ça été le contraire dans ce cas ci: n'est-ce pas Monsieur mon mari?"

—"C'est vrai..." fit Jean, essayant d'avoir l'air confus, tandis que son associé riait malicieusement," c'est Thérèse qui a tout décidé: moi... j'ai obéi".

Françoise s'exclama:

—"Comment? — et tu t'en vantes? — Moi, je n'aurais jamais cru qu'un homme de ton calibre put condescendre à prendre l'avis d'une femme".

—"Pourtant Mademoiselle," protesta doucement Marc Desbiens "ils sont légion les hommes qui doivent d'avoir bien agi, à leur femme. Vous n'êtes pas sans savoir que vous possédez, vous mesdames, ce sixième sens que nous n'avons pas l'honneur d'avoir, nous: l'intuition. Je me rappelle même un certain article à ce propos, de la plume d'une de nos meilleures femmes de lettres à mon avis: *Fadette* disait: "Là où les hommes ergotent les femmes devinent..." Voyons, est-ce que cela n'est pas sans vous faire un brin de plaisir, Mademoiselle"?

—"J'ai la confusion d'avoir à confesser que j'ai fort négligé la compagnie des femmes de lettres depuis ma sortie du couvent; je n'ai vu de temps à autre que la "docte Thérèse" ici présente."

—"Vous avez l'air de vouloir être affectueusement moqueuse en vous servant de ce qualificatif à l'égard de Madame Bernard ... ne seriez-vous pas en faveur des femmes de lettres?"

—"Oh, si... Monsieur, je les admire de toute mon admiration; mais comme cela nécessite d'être très sérieuse pour être une femme de lettres, et que je suis tout le contraire, l'admiration manque d'enthousiasme précisément à cause des diversités de caractère entre elles et moi."

—"Comment? — Selon vous on ne pourrait apprécier vraiment que ce qu'on se sent capable d'accomplir? Pour ma part, il n'y a rien qui m'enthousiasme plus qu'une oeuvre qui m'est supérieure. J'admire énormément un homme doux parce que je suis extrêmement violent; je me pâme presque devant un tableau de maître et pourtant je suis incapable de tenir un pinceau; mon admiration la plus fervente va au romancier psychologue parce que je n'ai jamais eu le génie de l'intrigue, et..." fit-il malicieux", il n'y a rien qui me plaise autant que la société des jeunes, malgré mes cheveux gris." A cette dernière remarque, Jean protesta:

—"Vous m'avez vous-même confié Marc, que vous aviez des cheveux gris à vingt

(*Tournez s. v. p. page* 26)

Edwige Feuillère et Jean Murat

Un moment poignant du film "J'étais une aventurière" où ces deux artistes sont remarquables de versatilité. Un beau succès déjà en marche.

ans: ça ne prouve rien ce dernier argument."

Thérèse intervint doucement:

—"Jean, tu vas faire dévier le sujet: laisse la parole à Françoise" —

Cette dernière, un peu prise au dépourvu par cette brusque sortie à laquelle elle ne s'attendait guère, s'excusa avec coquetterie:

—"Ca m'embête mes nattes pour discuter. Je vous laisse la victoire aujourd'hui, mais attendez que je sois redevenue mon vrai moi, vous ne triompherez pas si aisément..."

Thérèse remarquant le teint animé de son amie qui dénotait un peu de fièvre réclama une "suspension d'armes" en disant:

—"C'est vrai, Monsieur Desbiens, remettez la partie à plus tard; vous allez compromettre mes capacités comme infirmière si vous taquinez ma patiente..."

—"C'est que s'il attend que France soit sur pied, il risque fort rester sur le carreau", fit Jean taquin.

Ce fut un rire général, puis Marc Desbiens se leva pour prendre congé.

—"Moi qui ne faisais qu'entrer" s'excusa-t-il; "on a raison de dire: "Avant d'entrer chez d'aimables gens il ne faut jamais jurer de rien".

Jean reconduisit son associé, tandis que Françoise demandait:

—"Thérèse, vite, fais de la lumière que je lise mes lettres. On n'y voit plus déjà, et seulement quatre heures" fit-elle en consultant sa montre.

Thérèse tourna le commutateur en remarquant:

—"On dirait que mes petits abat-jour rouges ont été choisis exprès pour ajouter à ta beauté de brune".

Brusquement Françoise demanda:

—"Vrai, vrai Thérèse, tu me trouves jolie? Je ne te demande pas cela par vanité tu sais, mais je te dirai franchement que le seul homme de qui ce compliment m'eut fait plaisir, ne me l'a jamais fait, et vois-tu... c'est le seul en qui j'ai réellement confiance".

—"Le seul?" protesta Thérèse, prenant entre ses doigts une des nattes de la jeune fille.

—"Ah... tu sais, je veux dire un jeune garçon, pas un mari... si tu questionnes à cause de Jean. Un mari, ça n'est plus comme un autre homme; il n'a plus de besoin de faire de compliments à sa femme, puisqu'il est marié, et..."

—"Pardon, Françoise, mais où as-tu pris cela que parce qu'un homme est marié, sa femme n'a plus besoin qu'il soit galant, ou tendre ou affectueux comme auparavant?"

Mon Dieu... fit-elle très franche il n'a plus à faire d'efforts pour la conquérir puisqu'il la possède maintenant..."

—"Aimerais-tu toi que ton mari ne te fît jamais le moindre compliment, ne te donnât jamais la moindre tendresse, parce que le fait de t'avoir fait sa femme fut une preuve suffisante qu'il t'aime et que tu dois te contenter de cette preuve à l'exclusion de toutes les autres?"

—"Ah, non..." répondit-elle avec véhémence "je veux que mon mari me répète cent fois par jour qu'il m'aime, même après notre mariage; et s'il s'avisait de ne jamais me servir de compliments, j'aurais vite fait de les susciter en me fagotant tellement qu'il n'oublierait pas d'apprécier la différence quand je me mettrais tout à fait bien ensuite!..."

Thérèse, tout en riant, posa sa tête sur le bras du fauteuil en remarquant:

—"Que tu es originale!"

Jean qui rentrait, vit d'un coup d'oeil la position peu confortable de sa femme et cueillant un coussin au passage, il s'approcha du fauteuil, puis soulevant doucement la tête de la jeune femme, il y glissa l'oreiller en protestant:

—"Si c'est possible de se fatiguer ainsi pour une simple paresse..." et attirant à lui le petit tabouret de Thérèse, il s'y assit et se mit à contempler silencieusement le visage si doux de sa femme. Celle-ci s'adressant à Françoise, dit simplement avec un sourire:

—"N'avais-je pas raison Françoise de discuter tes théories?"

Un peu brusquement, parce qu'elle était émue, la jeune fille répondit:

—"Pour l'amour du ciel laissez-moi lire mes lettres".

—"Vas-y, nous n'y sommes pas" conclut Jean en s'emparant d'une des mains de Thérèse pour y appuyer sa joue en un geste affectueux.

Après un silence Françoise s'exclama:

—"Ma foi... une lettre de Jacques Ferron".

—"Qu'y a-t-il de si surprenant dans cela? demanda Jean.

—"Rien, seulement... j'avoue que je ne m'y attendais pas".

—"Que dit-il, sans indiscrétion?"

—"Il se rappelle à votre souvenir, et forme des voeux pour mon prompt rétablissement" répondit froidement Françoise en repliant le laconique billet.

Un instant après elle remarqua agressive:

—"Trois lettres d'invitation pour des bals; est-ce stupide quand je suis à..."

—"Le regrettes-tu, France?" questionna amicalement Thérèse.

—"Ah, grand Dieu! Trois fois non!"

Elle poursuivit, décachetant toujours avec impatience:

—"Une sérénade d'Arlequin, maintenant, il ne manquait plus que cela! Ecoutez vous autres, comme il y a des hommes qui sont profonds!"

—"Délicieuse exilée".

"Dans votre égoisme inconscient, pour-"suivant votre caprice, avez-vous songé aux "désespoirs que votre départ suscitait? Le "vide causé par l'absence de votre beauté "d'Andalouse dans nos salons québécois, ne "saurait être comblé. E[illegible]mage gracieuse "de la "dame en noir", dernière vision que "j'eus de vous lors de votre soirée d'adieu, "persiste en mon imagination rêveuse... "Quand nous revenez-vous donc?... Je solli-"cite le premier pas de valse dès que vous "aurez mis pied sur le sol québecois. Et "attendant, je vous baise les mains avec ma "respectueuse et inébranlable admiration."

PIERRE VALLEE, E.E.M.

—"Est-ce assez sot, pour la peine? Et je t'assure Thérèse que son titre y est en majuscules fleuries "E.E.M." Ce qui me fait plus rire encore, c'est qu'il m'a à peine remarquée en cette dernière soirée chez-nous, car il l'a passée toute entière à flirter outrageusement avec Jacqueline Legrand".

Jean remarqua avec un sérieux comique:

—"Au moins son billet est plus long que celui de Jacques..."

Glaciale, Françoise rétorqua:

—"Ton rapprochement est sacrilège"?... tandis que son cousin riait tout en regardant malicieusement sa jeune femme.

Après un silence plus ou moins long, Thérèse inquiète du mutisme de Françoise, souleva sa tête pour regarder son amie et à sa grande surprise l'aperçut, la figure enfouie dans son oreiller, sanglottant éperduement. Dégageant vivement sa main, elle se leva et s'approchant de la jeune fille, elle l'entoura de ses bras et questionna, inquiète:

—"Ma petite Françoise, qu'est-ce que tu as?" Jean se levant à son tour, vint, tout ému, se placer devant elle et demanda:

—"France, est-ce que je t'aurais fait du chagrin involontairement?"

Elle secoua la tête en un geste négatif et murmura à l'oreille de Thérèse:

—"C'est la lettre de Marthe qui m'a toute bouleversée"; puis tendant la lettre en question au jeune homme, tandis que Thérèse la retenait contre elle, elle ordonna:

—"Lis Jean."

Il prit la lettre qu'elle lui offrait, et commença:

"Ma chère Françoise:

"Ainsi tu te permets d'être malade en "promenade? Mais je suis un peu rassurée "tout de même en constatant que tu n'as "pas perdu ta langue... ou plutôt ta plu-"me. Ta longue lettre m'a, je l'avoue, sur-"prise, car en visite on a si peu le temps "d'écrire: je le sais par expérience person-"nelle. J'y réponds ce soir avec toute mon "amitié et ma franchise: c'est un gage d'ab-"solution assurée, dis?

Le portrait pittoresque de "ton" médecin, m'a bien amusée: méchante petite caricaturiste, va!

"Je passe à un sujet plus sérieux, là où tu "parles du bonheur de Thérèse et de Jean, "tout en remarquant: "toi qui as choisi un "bonheur tout différent, comprendras-tu". "Mais, oui Françoise, Marthe comprend aus-"si bien que Françoise, elle sent même aussi "vivement que Françoise toute la douceur "qui doit venir d'une tendresse comme la "leur, une tendresse chrétienne faite d'Idéal "parce que je l'ai trouvée ailleurs, moi, faut-"il pour cela que je ne la comprenne pas? "Non, non! La vocation ne change pas la "manière de voir ce qui n'est pas sa voca-"tion. Veux-tu que je te dise comment m'est "venu ce projet de me donner toute au bon "Dieu, simplement, totalement?

"C'était par un mauvais soir de pluie; "j'avais le cafard comme on l'a souvent "quand la température est maussade, un ca-"fard sans cause, mais lourd, oppressant. "Pour l'endormir, je feuilletais un volume "de poésie quand tout à coup, mes yeux "tombèrent sur une pièce de vers qui est "maintenant gravée profondément dans "mon coeur;

"Un bouleversement complet s'est opéré "dans mon âme. On a beau dire qu'en notre "siècle, les enthousiasmes religieux sont dé-"modés, j'ai senti profondément jusqu'au "plus intime de moi-même, une soif d'im-"molation, de renoncement: j'ai dit spon-"tanément au Seigneur: Me voici... Et je "vais à Lui avec un enthousiasme complet.

"Si j'ai trouvé mon bonheur, là, ne crois "pas que je nie tout autre bonheur possible, "et si tu savais comme je le comprends bien "le bonheur de Thérèse et de Jean. Crois-tu "donc que le coeur cesse de battre parce "qu'il s'est donné?...

"Le jour où tu le donneras tout entier à "quelqu'un digne de le posséder, tu verras "qu'il accélèrera ses battements, ton coeur, "qu'il sera bien loin de s'atrophier...

"Pour un instant, je t'ai imaginée dans "ta petite "robe de batiste démodée", ar-"pentant la rue St-Jean... et j'ai bien ri "tout en monologuant: "Faudra qu'elle l'ai-"me fameusement, ma petite coquette Fran-"çoise, celui qui doit venir, pour se résou-"dre à de tels expédients!"

"Jacques s'informe régulièrement de son "ex-bras droit", et ne tarit pas d'éloges sur "la façon dont tu t'es acquittée de ta tâche "au bureau de ton père. Sais-tu qu'il t'a "profondément en estime, notre ermite?

"André se rappelle à ton bon souvenir. "'Maman grille de t'envoyer une recette mer-"veilleuse pour te rendre tes jolies cou-"leurs... moi je m'y oppose. Devines-tu...

"Embrasse Thérèse pour moi, et salue "cordialement ton cousin que je n'ai eu le "plaisir de rencontrer qu'une fois.

"Ecris moi encore longuement,

Marthe.

Jean avait à peine fini de lire que Françoise s'exclama:

—"N'est-ce pas qu'on se sent lâche devant un tel renoncement? N'est-ce pas que c'est grand, que c'est beau d'être capable d'offrir toute sa vie, comme ça, sans grands mots, sans grandes phrases, simplement..."

Jean s'approchant de la jeune fille, lui remit la lettre de Marthe et entourant de son bras les épaules de Thérèse, il répondit gravement en fixant obstinément le feu clair qui continuait de flamber:

—"Oui, c'est beau... bien beau. Mais je n'ai pas conscience d'être lâche, parce que je n'ai pas choisi cette part là; bien au contraire, cela me stimule à faire mon devoir intégralement, sans devier, pour lutter en perfection avec ceux qui ont pris une autre route pour atteindre le même but. N'est-ce pas Thérèse?" finit-il en interrogeant des yeux, la jeune femme qui n'avait pas encore parlé.

Elle acquiesca seulement avec son regard si doux où tout son amour semblait tenir.

Le lendemain il faisait un soleil magnifique.

Vers midi, Jean entra précipitamment dans le vivoir où Françoise lisait.

—"Françoise, une aubaine! Marc m'a remis une pellicule intacte pour mon camera; avant que tu ne te départisses de tes nattes à l'indienne, je te croque sur le vif."

—"Jamais de la vie! Veux-tu annuler toutes mes chances d'avenir?"

Sans tenir compte des protestations de Françoise, il attira son fauteuil près d'une des fenêtres, et la mit sur ses gardes:

—"Attention. A "trois", je croque"...

—"Jean, je vais bouger tout le temps et tu vas en être quitte pour tes frais si tu ne me donnes un quart d'heure de grâce pour réparer le désordre de ma coiffure!"

—"Je te dis que c'est parfait, ainsi. Seulement, dégage ta natte à droite, on ne le voit qu'à demi".

Thérèse, attirée par la discussion, apparut sur le seuil du vivoir et s'informa de la cause de tout ce tapage.

—"C'est ton cher mari qui veut absolument prendre un instantané de sa "cousine à l'indienne", expliqua Françoise.

—"Mais c'est une vraie bonne idée cela. Ca te fera des souvenirs pour tes vieux jours."

—"Que vouliez-vous qu'elle fit contre deux? "demanda Françoise d'un air de résignation comique.

L'instantané fut donc pris.

—"Quand vais-je voir l'épreuve?" réclama la jeune fille déjà impatiente.

Jean se mit à rire et narquois:

—"Tiens, tiens, mademoiselle qui grille déjà de se voir "en nattes" alors qu'elle protestait si fort tantôt... Je ne t'ai pas dit d'ailleurs, que c'était pour toi que je me dérangeais ainsi. Tu n'as pas besoin de ces photos là, toi: tu n'as qu'à consulter la glace autant de fois qu'il te plaît, si tu veux voir la tête que tu as "en indienne"...

Tout indignée, la jeune fille reprit:

—"Jean, je te scalpe, si tu montres cet instantané à qui que ce soit!"

Il répondit d'un ton satisfait:

—"Un malade qui se fâche, est un malade sauvé" et s'esquiva dans la direction de la cuisine en riant très fort de l'impuissance de sa cousine à donner libre cours à ses velleités de vengeance. A son entrée, Thérèse levant la tête de dessus l'omelette dorée qui rôtissait dans la poêle, aux intentions de Françoise, lui sourit.

Il vint à elle, et posa doucement ses lèvres sur la nuque de la jeune femme en murmurant:

—"Je t'adore..."

Elle riposta gaiement:

—"Au-dessus d'une omelette, comme ça?"

—"Oui, parce que tu es essentiellement ma "petite femme" dans ce rôle de cordon-bleu; vois-tu, il y a une certaine différence entre "amie" et "femme". Toi, tu es bien la plus exquise amie qu'on puisse rêver, tu es aussi "ma femme"; mais ton rôle de "petite femme aimée" ma Thérèse, tient encore plus dans ces détails domestiques, si intimes, que dans cette parfaite union d'idées et de principes qui existe entre nous. Une étrangère pourrait peut-être réaliser pour moi le type parfait de ce qu'on appelle une bonne amie; mais jamais elle ne saurait me donner cette douceur incomparable que je goûte à te réaliser ma "femme"; la "femme" complète "l'amie", comprends-tu, mon amour?"

—"Jean... Ca grille..." s'exclama Thérèse en revenant précipitamment à son omelette.

—"Moi... ça brûle" fit-il d'un air tragique, une main sur son coeur.

Il revint vers Françoise qui lisait toujours. Il attira un siège près du fauteuil de la jeune fille, et lui enlevant tranquillement son livre, il dit:

—"Causons".

Elle eut un sursaut:

—"Tu y vas cavalièrement, monsieur mon cousin... Crois-tu pouvoir remplacer avantageusement mon livre?"

Il consulta le titre:

—"L'Ame Solitaire" de Lozeau? — France, tu es en amour".

Franchement, elle répondit le fixant droit dans les yeux:

—"J'en ai bien peur."

Il sourit:

—"Pourquoi craindrais-tu?"

Véhémente, elle expliqua:

—"Jean... est-ce que tu ne craindrais pas, toi, de constater que tu aimes quelqu'un avec la conviction que ce quelqu'un ne t'aime pas, ne t'aimera jamais?"

—"Voyons, Françoise qu'est-ce qui te fait supposer que Jacques ne t'aime pas?" demanda-t-il innocemment.

Prise au piège, elle répondit:

—"Il a trop clairement insisté sur l'amitié qu'il m'offrait". Puis se rendant compte que son secret venait de lui échapper, elle rougit et détournant les yeux du regard inquisiteur de son cousin, elle protesta:

—"Oh... Jean..."

Il répéta d'un ton amicalement grondeur:

—"Oh... Jean. Voyons, me crois-tu aveugle? Cela saute aux yeux que tu l'aimes éperduement Jacques Ferron, et que vous êtes tous deux trop orgueilleux pour en convenir. Si j'avais attendu que Thérèse fit le premier pas" continua-t-il ému "j'attendrais encore, car je l'ai prise... d'assaut, pendant qu'elle discutait encore avec cet encombrant orgeuil... Françoise, si Jacques vient à toi aujourd'hui ou demain, ne sois pas agressive, ne fusse que par coquetterie, car lorsqu'on aime comme il aimera, qu'a-t-on besoin de stimulant à cet amour qui, dès la première minute, est total, exclusif? Je ne te parle pas souvent sérieusement comme cela, dis Françoise? Mais vois-tu, ton bonheur est en jeu, et moi j'ai toute mon expérience affectueuse à t'offrir: elle ne devrait pas t'effrayer mon expérience... nous sommes si heureux Thérèse et moi... Dis-moi franchement: tu l'aimes Jacques?"

Elle cacha son visage dans ses mains, tout comme Jacques avait fait le soir où il avouait à Marthe qu'il aimait Françoise:

—"Oui..."

Il continua:

—"Assez pour t'exiler comme Thérèse, s'il le fallait?"

—"Oui."

—"Assez pour mépriser les "papottages" qui ne manqueront pas de pulluler dans vos chers "five o'clock" sur ce qu'on pourrait qualifier comme une "dégringolade sociale" pour toi?"

—"Oui."

—"Assez pour tenter un effort réel pour te détacher complètement de tout ce qui a, jusqu'aujourd'hui, rempli ta vie? Car quand on se marie, Françoise, si tu savais ce qu'il faut en abdiquer de choses, de goûts personnels, de vieilles habitudes; c'est par ce renoncement mutuel qui doit exister dans le mariage, que cette vocation se rapproche de celle qu'a choisie Marthe. Serais-tu capable de te dire, dix fois par jour: J'aurais le goût de faire ceci, cela, d'aller ici où là, mais... ce serait au détriment de mon devoir. Serais-tu capable, France? L'aimes-tu assez pour envisager tous ces renoncements avec joie?"

—"Oui."

—"Françoise, regarde moi."

—"Non" fit-elle obstinément, confuse de cette confession qu'il lui avait arrachée malgré elle.

Il se mit à rire, et se levant, posa sa main sur la tête courbée, et murmura à son oreille:

—"Vous aurez tout un choeur de chérubins blonds et bruns, et le Paradis à la fin de vos jours"!

Elle leva vivement vers lui sa figure rosée et lui adressa un regard lourd de reproche en reconnaissant la finale de sa lettre à Thérèse.

Il rit encore et remarqua:

—"Tiens... où as-tu retrouvé tes joues roses?" puis, plus sérieux, conclut:

—"C'est égal, France... je n'aurais jamais cru que tu aimerais un type d'homme comme Jacques Ferron; non pas que je te croyais une tête de linotte, incapable d'apprécier un homme vraiment sérieux; mais combien de jeunes filles, susceptibles de faire des femmes d'élite dans un milieu opportun, se sont laissé prendre dans l'engrenage mondain où s'atrophient immanquablement les qualités natives d'une personne; combien de jeunes filles ont préféré le "titre" à l'individu? Tu le sais toi-même, d'ailleurs? J'en ai vu mettre dans la balance en faveur d'un prétendant: "Il danse bien, ma chère..." C'est absurde, mais ça existe. Avoue que tu étais dans un milieu pour raisonner ainsi."

—"Ca n'est pas beaucoup mieux aujourd'hui... je ne raisonne plus du tout..." répondit-elle pensive.

—"Peut-être, mais tu as raisonné avant... pas vrai? Tu peux bien te permettre une petite vacance... va..."

A ce moment là, Thérèse fit son apparition sur le seuil de la pièce:

—"J'étais inquiète, je n'entendais pas de disputes" fit-elle malicieusement". Françoise, devine ce que je t'ai préparé pour le dîner".

Jean répondit avec emphase:

—"C'est ça... je passe en second lieu, moi."

La jeune femme reprocha tendrement:

—"Jaloux!"

—"Gourmand"! compléta Françoise, toute gaie.

—"Voyons, tu ne devines pas?" insista Thérèse. Elle reprit mystérieusement: "Des macarons..."

—"Peuh..." fit Jean dédaigneux "on va loin sur des macarons d'un pouce de diamètre..."

—"Je n'ai pas dit que c'était le plat de résistance, non plus, riposta-t-elle.

—"Puisque tu as si peu de respect pour les macarons" conclut Françoise" tu auras beau tirer la langue deux verges de long, tu n'y goûteras pas.

—"C'est ça... rends le mal pour le bien "fit Jean avec signification.

Contrite, la jeune fille reprit:

—"Ton sermon ne se payerait pas avec des macarons, d'ailleurs; il n'a pas de prix", dit-elle tout bas en passant à la salle à manger.

Quelques jours après l'incident de l'instantané, le père de Françoise appela son secrétaire:

—"Voulez-vous voir la dernière photo de notre ex-première sténographe?" dit-il, tendant à Jacques le petit portrait en question.

Le jeune homme contempla un instant le petit visage mutin encadré des longues nattes brunes et impulsivement, il demanda:

—"Puis-je le garder?"

—"Cela vous donnerait si peu pour ce que cela me coûterait à moi" remarqua l'ingénieur avec une feinte bonhomie.

L'autre sursauta:

—"Comment le savez-vous?... Monsieur DesRoches, quand j'aurai passé mon brevet d'ingénieur, c'est-à-dire dans un mois, j'aurai l'honneur de vous demander la main de Mademoiselle Françoise... si toutefois elle me le permet", fit-il.

—"Vous y avez mis le temps" riposta tranquillement l'ingénieur en lui tendant la main. Puis malicieusement il conclut:

—"Il faudra bien que je m'incline, car, ce qu'elle s'en passerait de mon consentement,

De retour dans son bureau particulier, Jacques reprit la petite photo de Françoise et la détailla munitieusement.

Il nota avec comme un serrement de coeur, l'éclair de gaité dans les yeux de la jeune fille et s'en faisant intérieurement du chagrin:

—"Dieu que je suis sot de penser qu'elle puisse s'ennuyer!"

Il resta longtemps ainsi le front dans ses mains, en contemplation devant elle. Puis résolument, il attira à lui une feuille de papier blanc et commença:

"Françoise:

"Malgré votre mutisme succédant au billet que je vous ai envoyé là-bas, je reviens "tout de même causer avec vous (une cau"serie... monologue, puisque jusqu'ici j'en "fais seul les frais.)

"Le gai soleil qui est nôtre depuis une se"maine, pénètre-t-il jusqu'à ce coin perdu "où vous êtes, pour aider à votre convales"cence que je souhaite hâtive?

"Ne riez pas... mais si vous saviez com"bien de fois je le députe vers vous, ce mes"sager de résurrection!...

"J'ai longuement parlé de vous l'autre "soir chez Marthe: ce fut comme une chère "illusion de votre présence, Françoise... Ne "grondez pas si on vous nomme ainsi'..; "rappelez-vous que nous sommes de vrais "bons amis maintenant et j'exige tyranique"ment que vous m'appeliez: "Jacques" tout "court, comme vous dites: "André". Est-ce "entendu?

"Vous savez que le carnaval "bat son "plein" selon la vieille expression. Mesde"moiselles Legrand m'ont fait l'insigne hon"neur d'une invitation pour leur bal du 7 "courant. Vous devinez sans peine que j'ai "décliné "presto". J'aurais plus vite accep "té une invitation au Témiscamingue pour "bâtir un pont de chemin de fer, même en "cette saison. Cette dernière supposition "n'est pas tout à fait aussi absurde qu'elle "en a l'air au premier abord; il se pourrait "fort bien que dans un mois le plus tard, "j'y fasse une fugue pour une entreprise for"midable. Tout dépend des évènements.

"Vous ai-je dit que Jean Bernard fut mon "compagnon de collège, il y a de cela dix "bonnes années? Son père et le mien ont "été très intimes. Vous devinez le plaisir "que j'aurais à le revoir après trois ans de "séparation... Cependant... j'aurais enco"re plus de plaisir à vous revoir, vous, après "ces quelques semaines d'absence, Françoi"se.

"Françoise, je vous devine monologuant: "Tiens... l'ami Jacques deviendrait-il flat"teur?... "Non... seulement un peu brave.

"Je viens de relire ces lignes ou je vou"drais que vous sentiez vibrer ma grande "amitié pour vous, et je trouve cela si in"complet, si boiteux, que j'hésite à vous les "envoyer ces lignes... Petite "France", si "vous saviez comme il y a longtemps que "je n'ai pris la plume pour causer avec une "petite femme"! Vite, envoyez moi une, de "ces jolies lettres mauves dont vous com"blez Marthe, de qui je suis férocément ja"loux... Dites moi bien tout ce qui passe "dans votre jolie tête. Dites moi tout, com"me vous dites tout à Marthe et je vous ré"pondrai dans le même sens.

"Amicalement et affectueusement.

"Jacques.

Sa lettre terminée, le jeune homme la relut avec un petit sourire narquois et remarqua intérieurement, tout en la glissant sous enveloppe: "Il était donc écrit qu'un jour viendrait où j'écrirais des sérénades, moi aussi..."

Il quitta le bureau plus à bonne heure que d'habitude; au lieu de prendre le tramway comme à l'ordinaire, il s'engagea dans la rue St-Pierre et se mit à marcher vivement, tête basse, jusqu'au tournant de la côte de la Montagne. Le froid était très vif; une petite glace traîtresse rendait l'ascension de la côte assez difficile. Jacques croisait continuellement des couples joyeux dont les rires gais le rendaient encore plus morose; il entendit tout à coup près de lui comme un piétinement tandis qu'une petite voix lançait, suppliante:

—"Jacques... je tombe".

Se retournant vivement, il eut juste le temps d'apercevoir, un minois tout rose et deux grands yeux noirs pétillant de malice, levés vers le visage anxieux de son compagnon, un grand jeune homme brun, qui s'était jeté au secours de sa compagne en remarquant:

—"Je t'avais avertie, petite imprudente!"

Pour un instant, il eut l'illusion brève que c'était Françoise qui lui lançait cet appel: "Jacques... je tombe", et avec une douceur infinie, il s'amusa à caresser cette illusion, à se représenter le geste de Françoise lui tendant les bras, à imaginer la griserie de sentir près du sien le petit visage tant aimé... et pour un quart d'heure, il oublia que sa petite amie était si loin...

Il atteignit l'Hotel-des-Postes par l'escalier de la Côte-de-la-Montagne; arrivé sur le balcon de droite, qui donne sur le jardin du Fort, il s'arrêta un instant pour embrasser d'un coup d'oeil le paysage! le Parc Montmorency avec sa toilette d'hiver, les arbres ployant sous leurs garnitures de cristaux qui miraient au soleil avec des scintillements de diamants; les remparts de pierre grise que la dernière giboulée avait couverts de petits monticules de duvet, ici et là; loin, le fleuve encore prisonnier dans ses glaces, au milieu desquelles deux étroits sillons bleus indiquaient visiblement la marche des deux vapeurs faisant le service de la traverse entre Lévis et Québec; enfin les campagnes environnantes que dame Nature avait coquettement blanchies à la chaux dès la mi-décembre. Avec mélancolie, Jacques détacha ses yeux du paysage familier si souvent admiré avec Françoise, pendant les trois mois d'intimité où ils avaient travaillé de concert et songea:

—"C'est moins joli, quand on est seul à admirer!"

Il pénétra dans l'édifice pour jeter sa lettre à la poste; distraitement il se rendait au guichet des timbres-postes quand une exclamation l'arracha à ses rêveries.

—"Monsieur Ferron!... Quelle aubaine.... et Jacqueline Legrand, presque perdue sous un immense chapeau de tulle noir, qui semblait lancer un défi à la température rigoureuse de ce jour de février, s'avança vers le jeune homme avec un sourire qu'elle croyait irrésistible.

Avec une courtoisie qu'il accentua à dessein, Jacques s'inclina profondément en soulevant son chapeau.

—"Savez-vous pourquoi j'ai dit quelle aubaine" en vous apercevant?" demanda-t-elle sur ce ton chantant dont elle ne se départait jamais.

Il eut un sourire narquois:

—"Vous me faites trop d'honneur de croire ma perspicacité aussi grande...

—"C'est que je n'accepte pas votre refus pour notre bal.. et que je bénis le hasard de m'avoir favorisée de cette occasion pour plaider verbalement ma cause..."

Tandis qu'elle multipliait ses "roucoulements" le jeune homme nota avec amusement les détails de sa toilette de sortie, correspondant en tout point avec l'excentrique toilette de soirée qui l'avait tant intrigué chez Françoise.

—"Et puis vous savez... il y aura les X... les Y..., les Z..."

Il interrompit:

—"S'il m'était possible d'accepter, Mademoiselle, veuillez croire que ce ne serait ni pour les X... ou les Y... ou les Z..., je vous assure."

Radieuse, à cause du compliment qu'elle croyait deviner à son adresse, elle céda:

—"Alors, je n'insisterai plus pour mardi; mais je vous retiens pour la première "intime", comme chez Françoise, c'est dit?"

Il esquiva une promesse définitive en offrant à la jeune fille d'aller la reconduire, ce qu'elle accepta en hésitant coquettement:

—"Je ne voudrais pas vous imposer cette corvée..."

Il répondit moqueur:

—"J'empiète sur ma pénitence de carême".

Incrédule, forte de la bonne opinion qu'elle avait d'elle même. Jacqueline se mit à rire follement de ce qu'elle considérait comme une très spirituelle replique, alors que la réponse était plus que sincère.

Tout le long du chemin, Jacques se retint pour faire de vertes ripostes aux remarques banales et affectées de sa compagne. Ce fut avec un réel soulagement qu'il la laissa à la porte de l'élégante demeure des Legrand sur la Grande-Allée.

En enlevant son paletot, chez lui, un quart d'heure plus tard, il s'aperçut avec stupéfaction qu'il avait oublié de maller sa lettre à Françoise. Le premier mouvement d'impatience passé, il en eut un de satisfaction, et décachetant nerveusement la missive, il relut les lignes écrites le matin: la lecture terminée, il s'assit devant sa table de travail et s'emparant d'un feuillet blanc ajouta ce poste-scriptum:

P.S. "Je me permets un nouveau quart "d'heure de causerie pour vous annoncer "que je viens d'avoir l'honneur de faire rou-"te avec Mademoiselle Jacqueline Legrand.

"Oh! Françoise.. qu'elle est nulle votre "petite amie... Que j'aurais du chagrin si "elle s'appelait Françoise...

—"Quelle jeune fille sans réserve, superficielle et flirt!"

—"Françoise... vous vous demandez peut-être de quel droit je vous parle ainsi...

Françoise, tôt ou tard, il faudra bien que je vous dise ce que vous êtes à cent lieues de penser... que je vous aime plus qu'aucun homme n'a jamais aimé une femme, que je vous aime avec tout ce qu'il y a de meilleur en moi, que je vous aime.... mon Dieu! tout simplement.

Comprenez-vous maintenant, petite France, cette angoisse qui m'étreint en doutant, avec injustice peut-être, que vous ne soyez encore mondaine, moi qui vous aime tant, et qui le suis si peu...!

Je vous l'ai donc dit mon secret... et savez-vous que je suis triste? — C'est fou peut être... mais voyez-vous, quand j'ai réalisé combien vous m'étiez chère, quand je me suis dit avec stupéfaction: je l'aime, quelque chose de très doux, de mystique s'est glissé dans ma vie; inconsciemment je répétais les premières strophes du sonnet d'Arvers:

"Mon âme a son secret, ma vie a son mystère

"Un amour éternel en un moment conçu.. et ce secret, Françoise, il me semblait que c'était un trésor, une source de joie très pure; que l'aveu amoindrirait peut-être. Voilà pourquoi je me suis tû si longtemps, voulant vivre pleinement chaque phase de cette vie nouvelle qui s'ouvrait à moi...

Françoise, il avait raison le philosophe qui disait: "La vie du corps est basse et vile; la vie de l'esprit est froide et sèche; la vie du coeur seule vaut la peine d'être vécue!"

Et puis Françoise... je vous avoue que je connais si peu ou si mal la femme... et puis je suis si orgueilleux... et puis je vous aimais tant!...

Vous souvenez-vous du jour où je vous ai si profondément froissée quand je vous ai demandé pourquoi vous jouiiez ce rôle? Quand vous avez envoyé promener ce pauvre fauteuil sur le parquet, je ne sais ce qui m'a retenu de vous prendre dans mes bras, de calmer cette tempête avec toute ma tendresse, de vous dire tout bas: "Petite France, faisons la paix!" Vous avez si vite fui, que plus tard, analysant cette impulsion qui m'était venue, je n'ai pas même songé, pauvre naif que je vous aimais alors...

Françoise, ma lettre est un volume... je vous demande pardon... je vous aime tant!

Jacques.

—"France, viens-tu au train?" et Thérèse s'approchant de la jeune fille immobile à la fenêtre, lui mit affectueusement la main sur l'épaule. Celle-ci se retourna lentement et d'une voix indifférente répondit:

—"Si tu veux..."

Il y avait un mois que Françoise avait reçu la lettre où Jacques lui avouait qu'il l'aimait. Depuis ce jour, une correspondance presque journalière s'était établie entre eux. Jacques n'avait plus à jalouser Marthe... car les lettres mauves se succédaient pleines de tendresse, de taquineries affectueuses, débordantes de sincérité. Et c'était pour Françoise, toute une révélation que "Jacques amoureux". Poète, il sentait profondément les moindres petites choses, et sa plume facile les rendait, avec une fidélité rare. Un jour c'était un sonnet sur elle qu'il glissait sous enveloppe, sans signature aucune. Françoise émue avait répondu: "Jacques... de tout mon coeur, merci pour "l'envoi discret du joli sonnet. "Croyant "vous dérober, vous n'avez pas mis votre "nom... mais vous aviez signé de votre "âme... Jacques...: c'est la suprême signa-"ture!"

Ce soir, c'était à toutes ces choses que la jeune fille songeait, immobile à la fenêtre.

—"Si tu préfères paresser au "home" Françoise, ne te gêne pas tu sais... j'irai seule, c'est tout" remarqua Thérèse.

—"Ne me crois pas égoiste, Thérèse, mais je me sens si peu d'énergie ce soir que la seule pensée de me jeter dans le froid du dehors, me fait grelotter!"...

—"Allons, allons" conclut la jeune femme en riant "va retrouver ton copain, le canapé du boudoir, et causez tous deux jusqu'à mon retour."

De son pas glissant, Thérèse s'éloigna, tandis que la jeune fille laissant à regret la croisée, vint s'étendre sur le grand sofa moëlleux du boudoir, auquel son amie venait de faire allusion.

Depuis combien de temps était-elle là quand un bruit de voix dans le hall la réveilla brusquement, Françoise n'eut pu le dire.

Elle était encore à moitié endormie, quand Jean entra vivement dans le boudoir et que Thérèse faisait de la lumière.

—"France... ne me dis pas que tu dormais, .. sept heures et demie" s'exclama son cousin, s'assevant près de la jeune fille. Elle se redressa avec un geste frileux:

—"Jean.... va-t-en! Tu me gêles avec ton paletot plein de froid!"

—"Hum... si c'était Jacques, tu ne protesterais pas, j'en suis sûr..."

—"Pareillement, grand taquin."

—"Ah... vrai? Prise au mot alors, Mademoiselle ma cousine... Tiens, Jacques, je te cède ma place, quitte à subir le même sort" fit Jean se levant, et devant Françoise stupéfaite, Jacques Ferron s'avança la main tendue.

Trop surprise, la jeune fille restait là sans un geste quand Jean, brisant ce silence qui s'éternisait taquina affectueusement:

—"Voyons, Jacques, c'est à toi l'offensive..."

Le jeune homme s'inclinant vers Françoise s'empara doucement des petites mains inertes, tandis que Thérèse murmurait tout bas à Jean en l'entraînant hors de la pièce: "Je crois qu'ils s'arrangeront bien sans nous pour un quart d'heure..."

—"Françoise ne voulez-vous pas me souhaiter la bienvenue?" et les yeux profonds de Jacques, les chers yeux gris si pleins de tendresse, imploraient.

Incapable d'articuler un mot, elle se leva, doucement attirée vers lui par ses deux mains qu'il n'avait pas laissées. Comme elle sentait peu le froid tandis que son visage rougissant se dérobait dans le collet fourré du paletot de Jacques...

—"Ma petite Françoise" murmura-t-il enfin" ne voulez-vous pas m'embrasser?" Dégageant sa figure, puis fermant les yeux, elle tendit ses lèvres:

—"Oh... France... cela vous coûte-t-il tant que vous baissez vos chères paupières pour ne pas voir?...

Elle leva sur lui des yeux éperdus où tout son amour si longtemps refoulé, montait jusqu'aux yeux anxieux qui scrutaient les siens:

—"Jacques..."

—"Mon amour..."

—"Je voudrais vous dire... quelque chose... avant..."

Avec une infinie tendresse, il arrêta sur les lèvres de sa petite amie, les mots qui allaient venir, en disant:

—"Non... après... je pourrai tout écouter ensuite..."

Vaincue, parce que d'être vaincue lui était si doux... elle eut un sourire ému qu'il cueillit aussitôt en posant pour la première fois, ses lèvres sur celles qui s'offraient.

Après un instant, il questionna, notant l'éclair de malice qui venait de s'allumer dans les yeux de Françoise:

—"Qu'est-ce qui vous amuse, ma "petite France?"

D'un de ces mouvements vifs qui la caractérisaient, elle se dégagea de l'étreinte affectueuse qui la faisait prisonnière volontaire et ordonna:

—"Enlevez vite votre paletot, et venez vous asseoir sur mon canapé de prédilection, là, tout près de moi... j'ai tant de choses à vous dire."

Docile, il obéit. Quand ils furent l'un près de l'autre, il demanda:

—"Donnez-moi vos chers doigts, tandis que vous allez me dire "toutes ces choses", voulez-vous?"

Elle riposta, les yeux baissés, les lèvres rieuses:

—"Vous les demandez..."

Il ne comprit pas tout de suite ce qu'elle voulait dire: puis tout à coup la lumière se faisant, il l'attira vers lui et baisa à plusieurs reprises les cheveux noirs, en murmurant:

—"Ca c'est bien vous, Françoise, cette remarque... Mais... vous savez bien que l'ami Jacques est novice...?"

—"Pas tant que cela" fit-elle toute gaie, en réparant de ses doigts blancs, le désordre de sa coiffure.

Sans y penser il dit soudainement:

—"Si vous aviez encore vos nattes, je craindrais moins de faire tempête en vos cheveux..."

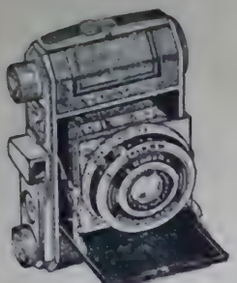
Elle sursauta:

—"Mes nattes?... Mes nattes?..."

Il prit un air confus, se ressouvenant trop tard de la recommandation du père de Françoise.

—"Jacques... vous ne me direz pas que Jean a commis cette indiscrétion de me députer vers vous, sans mon consentement, et en "sauvagesse" par-dessus le marché?"

—"France... ne soyez pas méchante... n'accusez pas Jean; vous auriez tort d'ailleurs... et puis, vous eut-il députée vers



Films 35mm
36 poses . 1.05
18 poses . .65
Films Kodachrome .. 3.00
au
rez-de-chaussée

KODAK RETINA 1...

le géant des appareils photographiques par ce qu'il peut réaliser . . .

TYPE 35MM objectif anastigmat Ektar F.3.5 — obturateur Compur rapide (9 vitesses) 1 à 1—500e déclic à même l'appareil. Echelle de mise au point posomètre. Dispositif permettant de mesurer le film. Porte-télémètre. On emploie les films *Kodachrome* en couleurs. $52

paiements faciles si désiré

Dupuis Frères LIMITÉE
MONTREAL

Dans la maison de campagne de MICHEL SIMON on achève "Circonstances atténuantes"

Pour achever *Circonstances atténuantes*, Jean Boyer cherchait une propriété séduisante où M. Le Sentencier, alias Michel Simon, pourrait se remettre de ses ennuis avec les "affranchis".

La, conformément aux principes inculqués par ses nouveaux amis, Arletty, Andrex, Georges Lannes, le héros du film se reposerait tout en surveillant le labeur de Suzanne Dantes, son épouse.

—Venez donc chez moi! proposa Michel Simon, heureux propriétaire d'un charmant domaine.

Sitôt dit, sitôt fait. Le lendemain une troupe d'une cinquantaine de personnes débarquait sous les frais ombrages du parc tourner les dernières scènes de *Circonstances atténuantes* — ce scénario follement gai de Marcel Arnac est doté cependant d'un titre sévère.

Un compliment menace la vie de Viviane Romance

IL n'y a pas bien longtemps, Viviane Romance avait passé avec succès son permis de conduire, mais ne se sentant pas encore très sûre d'elle dans ce Paris tumultueux, elle prit quelques leçons supplémentaires. Sans aucune difficulté, elle avait traversé la Concorde, puis monté les Champs-Elysées, tout en écoutant les sages conseils de son professeur. Arrivée à l'Etoile en pleine heure d'affluence, son compagnon soudain se pencha vers elle:

—Je vous adore, ma belle enfant.

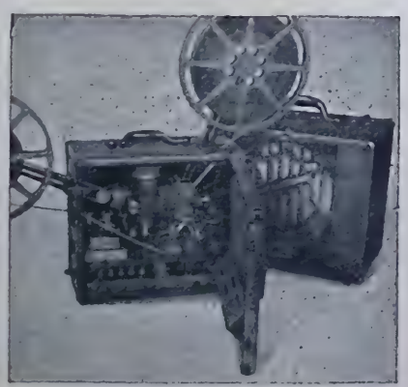
Viviane Romance, furieuse, faillit pénétrer dans un autobus.

Le professeur, alors, d'un ton très digne:

—Retenez ceci, chère mademoiselle, il faut que vous arriviez à maîtriser votre voiture, quoi qu'on vous chuchote à l'oreille!

La charmante Viviane n'en est pas encore revenue!

Projecteurs Filmosound et Films Parlant Français



Voulez-vous un moyen facile d'augmenter vos revenus tout en occupant vos loisirs?

Pourquoi ne pas donner des représentations cinématographiques dans votre localité et dans les paroisses environnantes?

Nous avons à votre disposition une librairie de plus de 80 programmes complets en film parlant français 16mm. Tous les plus gros succès de la production française.

Nous vendons également les fameux projecteurs Filmosound" qui sont d'un fonctionnement facile, d'une robustesse à toute épreuve, et qui vous assureront un rendement parfait.

Les prix très modérés des différents modèles et les facilités de paiement que nous accordons les rendent accessibles à toutes les bourses.

Ecrivez-nous et nous nous ferons un plaisir de vous envoyer nos catalogues et tous les renseignements voulus.

FRANCE-FILM
Service du 16mm ininflammable.
637 OUEST, RUE CRAIG, MONTREAL

L'ORIGNAL

La chasse à l'orignal, le plus gros membre de la famille des cervidés, réclame toute l'habileté et les ressources du chasseur. Plutôt disgracieux, l'orignal a quand même l'ouïe fine et le flair encore plus développé. Les forêts du Québec offrent quelques-unes des plus belles chasses de l'Amérique du Nord, puisque l'on y a déjà tuer certains spécimens de ces animaux qui pesaient 1400 livres et dont les bois avaient une envergure de 72½ pouces. L'on trouve ce monarque des forêts des deux côtés du Saint-Laurent. La saison au nord du fleuve s'ouvre le 10 septembre; dans les régions de Gaspé et de la rive sud, elle s'ouvre le 20 septembre et se clôt le 30 novembre.

40 ONCES $3.80
26 ONCES $2.65
10 ONCES $1.15

Cette Réelle Saveur de Hollande

Gin de Kuyper
EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande—Maison fondée en 1695.
196FR

Une vieille romance sera "recréée" par Arletty

Une complainte amoureuse d'autrefois que la belle artiste remettra d'actualité.

▼

TEMPETE SUR PARIS est le film que réalise en ce moment Bernard Deschamps. Il n'est question ni de politique ni de météorologie: le cataclysme est purement financier . . . On en tant vu de cet ordre depuis quelques années qu'à l'idée qu'il ne s'agit "que de ça" on se sent rassuré malgré la présence toujours inquiétante d'Eric von Stroheim. Cette fois, pas de béquilles, pas de mentonnière, pas de masque dissimulant des traits ravagés par la mitraille et la poudre; le visage dur de Stroheim, tout simplement, qui, en dehors des prises de vues sourit volontiers.

—Mais non, tout n'est pas dramatique dans cette "tempête", dit-il. Venez voir...

Il nous conduit devant un tableau où des vers sont inscrits à la craie.

—C'est Arletty qui les chante, dit Stroheim.

—C'est moi qui les ai choisis, précise André Caytte.

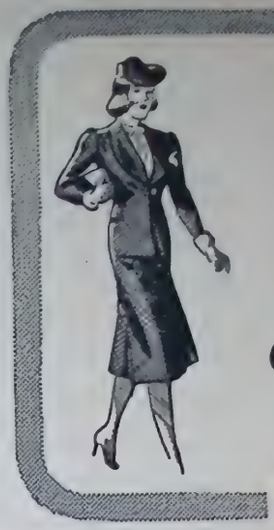
—Et c'est moi qui ai retrouvé la partition exacte, ajoute André Luguet.

C'est une romance du Second Empire qui mettra dans un film assez âpre la plus cocasse note de sentimentalité... surtout chantée par Arletty, qui a la manière...

Voici l'aimable et tendre romance:

Mon coeur est faible et craint votre pouvoir.
Je vous aimais, et par coquetterie
J'ai trop souvent méconnu mon devoir!
Auprès de vous, je pouvais être heureuse,
De mon bonheur vous vous montrez jaloux...
Si vous m'aimez, laissez-moi vertueuse:
Eloignez-vous, Ernest, éloignez-vous!

Et, sur la pointe des pieds, très sobrement élégant, très joyeusement sérieux, André Luguet, directeur des recherches criminelles, époux de la blonde Annie Ducaux, que voilà tout de mauve vêtue, André Luguet s'éloigne...



Présentation de nos manteaux et costumes tailleurs pour l'automne!

Coupés à la main
et exécutés individuellement
à vos mesures

892, rue Ste-Catherine-Ouest
310, rue Ste-Catherine-Est
Près St-Denis

MAGASINS
ET
VENDEURS
PARTOUT

TIP TOP
TAILORS
Limited

CELOTEX
Fournitures d'Acoustiques

Accousti-Celotex -- Calistone
Heerwagen Tile--Calicel
Calicel Castone -- Absorbex

Pour tous vos problèmes d'acoustique

Chaque cinéma pose des problèmes d'acoustique spéciaux. Les matériaux modernes fabriqués pour répondre au besoin d'une parfaite distribution sonore exigent d'être traités par des ingénieurs experts dans leur application aux salles, tant anciennes que nouvelles, si l'on veut qu'ils donnent satisfaction. Dominion Sound Equipments Ltd a à son service le personnel d'ingénieurs en acoustique le plus compétent qui soit au Canada. Leur travail vous permettra de construire sans crainte d'erreur.

DOMINION SOUND EQUIPMENTS
LIMITED

BUREAU CHEF: 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES

moi, en hindoue, en chinoise ou en négresse que je vous aurais quand même accueillie avec allégresse! Françoise, petite fille impatiente, oubliez-vous que je vous aime?..." et de nouveau les yeux profonds du jeune homme, les yeux pleins de tendresse imploraient les yeux sombres d'indignation, fixés sur les siens. Elle abaissa en un mouvement coquet ses longs cils bruns et répondit:

—"Jacques... savez-vous ce que je voulais vous dire tantôt?... vous savez, avant avant..."

A cause de l'hésitation il se prit à rire:
—"Oui... je sais... puis?"

—"Et bien, vous savez, un jour... le premier jour de mon arrivée au bureau de papa, vous m'agaciez tellement avec vos yeux inquisiteurs que je me suis écriée sans y songer une seule fois, après: cela je vous le jure, Jacques...: je me suis écriée, en écrivant à Thérèse:" je vais les faire me regarder de telle sorte ces yeux là, qu'ils ne m'agaceront plus..." et voilà, Jacques... Etes-vous fâché?" questionna-t-elle un peu anxieuse:

—"France que m'importe ce qui fût, ce qui aurait pu être, ce qui sera... je vous aime... vous..." il s'arrêta brusquement puis reprit:

—"Au fait... petite France, vous ne m'avez pas encore dit si vous m'aimiez..."

—"Jacques... je vous aime, "un peu"... "beaucoup"... "passionnément"... "pas
—"Oh... non... N'effeuillez pas la marguerite jusqu'au bout" protesta-t-il en baisant les deux petites mains qu'il s'était appropriétées" au besoin... on triche un peu, vous savez... et les marguerites sont discrètes..."

Plus tard, elle remarqua:

—"C'est drôle... il me semblait tantôt avoir beaucoup de choses à vous dire... et je reste là, muette, les idées en grève... mais le coeur content..." et câline elle appuya sa tête contre l'épaule protectrice.

Il répondit avec une certaine angoisse dans la voix:

—"Ne laisse pas tes idées partir au galop" mon petit "j'ai tant de choses à te demander moi, avant d'être tout à fait heureux!"

Elle sursauta et se levant vivement s'exclama avec un rire joyeux:

—"Jacques, j'ai gagné. Trois vivats pour Françoise..."

Ahuri de cette sortie à laquelle il ne comprenait rien, il ne put semnêcher de sourire tout de même. Avant qu'il n'eut le femps de demander la cause de cette exclamation, sa brune petite amie revint vers lui et cachant de nouveau son visage espiègle contre l'épaule de Jacques, elle expliqua tout bas:

—"J'avais pris un pari avec moi-même que ce serait toi qui me dirais "tu" le premier, et j'avais si peur de perdre... conclut-elle avec un gros soupir.

Il rit franchement cette fois et riposta:

—"Tu n'as pas retardé à suivre, mon petit, dis?... c'est ce qu'on appelle gagner un pari par la "peau de ses dents!"

Après un silence, il demanda:

—"France... irais-tu pour Jacques, dans une petite robe pauvre, en chapeau démodé; te passerais-tu pour lui d'un piano; te moquerais-tu avec lui des préjugés qui courent "eu égard" aux non-profesionnels, dans le monde social?"

Gaminement, elle répondit:

—"Je me fiche de tout ce qui n'est pas Jacques!"

Eperdu de joie, il l'attira vers lui et murmura:

—"Le prochain baiser que tu me permettras de prendre, mon amour, sera celui de nos fiançailles."

Elle lui tendit vivement ses lèvres en souriant; tendrement il y posa les siennes tandis que parvenaient à eux les premières notes d'une mélodie très douce.

Il se redressa, puis prêtant l'oreille, dit:

—"Ecoute, mon coeur... notre rêve qui s'harmonise..."

Longtemps, ils restèrent ainsi, sans rien dire, écoutant religieusement le célèbre "Rêve d'Amour" de Liszt que Thérèse jouait dans l'appartement voisin, tandis que debout près du piano, Jean contemplait sa femme avec la même admiration, la même tendresse que le premier jour de leur mariage.

Quand le silence se fit sous les doigts artistes de Thérèse, Françoise se leva comme à regret et tendant coquettement ses jolies mains vers son compagnon elle dit:

—"Levez-vous, égoiste paresseux... Nos hôtes doivent attendre avec impatience que nous donnions signe de vie: allons doucement les surprendre".

Il se leva et passant un bras autour de la taille de sa fiancée, il répondit:

—"J'y suis".

En taninois ils s'avancèrent dans le hall et s'arrêtèrent sur le seuil du vivoir avant de faire irruption dans la pièce; mais devant le spectacle qui s'offrit à leurs yeux, tous deux d'un commun accord rebroussèrent chemin tandis que moqueuse, Françoise remarquait. les yeux encore pleins de cette vision chaude de Thérèse, les bras passés autour du cou de son mari:

—"Nos hôtes n'ont pas l'air de trop s'impatienter, mon Jacques?"

Il constata logiquement:

—"C'est l'épilogue du "Rêve d'Amour" peut-être... "Puis ayant toussé pour avertir. ils s'avancèrent de nouveau vers le vivoir.

Devant l'air radieux des jeunes gens, Thérèse devina d'un coup d'oeil que la paix était signée. D'un petit ton cérémonieux, Francoise, avec une magistrale révérence annonca:

—"J'ai l'honneur de vous faire part que Jacques et moi avons décidé de suivre votre exemple, mon cher cousin, ma sainte cousine, et de nous épouser... réciproquement s'étend... le plus vite possible!"

Un fou rire irrésistible s'empara de Jean devant la mine drôlatique de Françoise, et tandis qu'il s'avançait vers Jacques, la main tendue pour le féliciter. Thérèse glissa vers son amie pour l'embrasser.

Les yeux pleins de lumière, Françoise, à mi-voix confia à la jeune femme:

—"Je ne jalouserai plus votre idéale tendresse: grâce à Jean et à toi, la nôtre se lève radieuse... C'est un retour vers jadis, du temps où l'on savait aimer..."

La jeune fille vint se placer devant son fiancé et levant sur lui ses grands yeux où toute sa joie chantait, elle répondit très bas:

—"Pour parler du Bonheur, mon grand..."

FIN

■ ■ ■

Le toutou imprudent

Un gros événement pour «Bibi» la petite chienne de Gaby Morlay.

Gaby Morlay a deux toutous: «elle», qui porte le nom de «Bibi», lui qui s'appelle «Félix».

«Bibi» tenait un jour un rôle très important dans un film que Gaby Morlay tournait à Joinville.

Un après-midi, en plein studio, la maîtresse de «Bibi» remarqua avec horreur la grosseur anormale du ventre de sa chienne.

—Mon Dieu! s'écria-t-elle, «Bibi» est enceinte!

Consternation générale. Gaby Morlay, les larmes aux yeux, essaya de s'expliquer cette infortune.

—Je la surveillais pourtant! Pas une minute, je ne la quittais des yeux!... Qui a pu faire ça? Mais qui?... Mais je parie que c'est «Félix»!

«Félix», en effet, terré dans un coin, semblait accablé de remords, cependant que le metteur en scène gémissait:

—Nous avons commencé le film avec une chienne swelte comme une levette; nous ne pouvons pourtant pas le terminer avec une espèce de bull-dog!

■ ■ ■

—«Terre d'angoisse», tiré du roman d'aventure 1937 marquera la rentrée à l'écran de Léon Mathot, qui y interprétera un double rôle entouré de Gabriel Gabrio, Junie Astor, Jean Max, Guillaume de Saxe, Roger Legris, Maurice Lagrenée, Lucien Dalsace, Henry Roussel, Hélène Pépée, Paul Azaïs.

■ ■ ■

C'est un mystère, avec Fernandel, Popesco, Jules Berry, Tramel, Ardisson, la jeune Gaby Andreu est terminé à Berlin. Elvire Popesco a trouvé le temps, depuis, d'épouser (pour les besoins des *Neuf célibataires*) Sacha Guitry.

■ ■ ■

Notre prochain numéro

Des confidences de Charles Boyer.

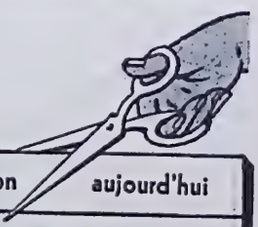
Le mari idéal par J.-P. Aumont.

L'amour ... et Jean Murat.

Résultat de notre concours de popularité chez les vedettes.

"L'impulsion du coeur" roman.

Le baiser de Marlène Dietrich à Raimu.



Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Comté* .....

L'abonnement au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année

Adressez ce coupon à

COURRIER DU CINEMA,

637 ouest Craig — Montréal.

NOTRE ROMAN FEUILLETON

(Numéro deux)

TELLE QU'ELLE ETAIT EN SON VIVANT

(réalisé en film sous le titre; "La loi du nord")

par MAURICE CONSTANTIN-WEYER

A l'entrée d'Athabasca Landing, je vis un petit homme basané, qui me héla joyeusement par mon petit nom.

—Hello, Louis!

—Hello Mac...

C'était MacDough, le courrier, le facteur du Nord, un métis écossais, qui n'avait pas son pareil pour mener les chiens.

—Louis, me cria-t-il, si vous passez avant moi à Fort Chamberlain, dites en passant au caporal Dalrymple que je suis sur vos talons avec le courrier. Je pars après-demain et il y a des chances pour que je vous double en route, quelque beaux que soient vos chiens... Mais le roi de la piste, c'est moi! Et selon toutes probabilités, c'est encore moi qui arriverai le premier à Chamberlain.

—Qu'est-ce que Chamberlain? me demanda Hearne.

—Chamberlain est un poste de police du Nord-Ouest, où nous nous chaufferons en passant. Vous y trouverez le caporal Dalrymple, Dal comme nous l'appelons familièrement, qui nous traitera d'un verre de punch chaud.

—Y a-t-il beaucoup de postes comme celui-ci? demanda encore Hearne.

—"Tolérablement" loin les uns des autres. Cependant, on peut dire que l'Athabasca et le Mackenzie sont effectivement surveillés. La loi du Nord est que la qualité y supplée à la quantité. C'est, si je puis dire, le pays le plus aristocratique du monde. Etymologiquement, vous savez, monsieur Hearne, aristocrate veut dire celui qui excelle...

—*The right man in the right place*, dit Hearne. J'avais cru jusqu'à présent que la formule était strictement réservée à la colonne des bobards politiques et sociaux des grands quotidiens.

—Ici, Hearne, vous trouverez tout changé. Dès que deux hommes sont ensemble, il faut qu'un des deux commande et que l'autre obéisse. La désobéissance est punie de mort et c'est la nature qui se charge d'appliquer elle-même la peine... L'homme seul, lui-même, doit s'imposer une discipline, faute de quoi ses pas blanchiront sur la piste. A partir de demain, il ne vous sera plus permis de sentir ni le froid, ni la faim, ni la fatigue. Du moment où l'on avoue qu'on souffre, on est mort. Cela ne vous fait pas peur, Hearne?

—Rien ne me fait peur, dit Hearne en souriant. Du moins, une seule chose, peut-être, mais elle est loin.

Il se tourna vers Elsie et ils échangèrent un sourire.

Je comptais passer la nuit à Athabasca, où, à vrai dire, nous n'avions pas grand'chose à faire. Hearne nous avait quittés, pour courir dans le village. Je promenai Elsie sur un terrain escarpé qui dominait la rivière. La plus grande partie de ce terrain était inhabitable. Et cependant des écriteaux annonçaient qu'il était acheté et loti. Je songeai que des hommes entreprenants et sans scrupules inutiles couraient les villes des provinces centrales, offrant ce terrain à vendre à de braves ouvriers, qui entendaient pour la première fois parler d'Athabasca Landing, mais qui, séduits par le boniment, n'hésitaient pas à cracher l'acompte demandé et à signer des traites contre un papier qui leur garantissait — sous certaines conditions — la possession de ce lopin de terre, et devenait entre leurs mains un billet de loterie. Car, ceux qui avaient acheté dans des conditions identiques, Saskatoon, avaient gagné... Mais, que d'autres avaient perdu!... Et j'expliquais à la souriante Elsie que l'espérance la plus folle est, au fond, le meilleur de notre vie.

—C'est que, dit-elle, plus on voit haut, plus on atteint un but élevé, même si ce but n'est pas celui qu'on a visé.

Le retour nous ménageait une surprise. Quand nous eûmes dîné — copieusement, mais vraiment mal! — dans la bicoque en planches vermoulues qui se décorait du nom immérité d'hôtel, Hearne nous emmena dehors. Le froid était vif et les étoiles scintillaient.

—Une belle nuit, n'est-ce pas, Walderfin? me dit-il.

—Vous en verrez beaucoup d'autres comme celle-ci, lui dis-je.

—Je le souhaite... Mais, ne trouvez-vous pas que ce serait une belle nuit pour voyager?

—Hearne! les gens qui sont infatigables au départ sont généralement claqués à l'arrivée. Mon avis est que nous allions nous coucher.

—Eh bien, non! Walterdin! Nous n'allons pas nous coucher. Nous allons partir, et tout de suite. Les traineaux sont chargés depuis le début de l'après-midi. Rien ne nous retient ici.

—Que le besoin de prendre du repos le plus régulièrement possible... Vous oubliez cela... Vous êtes cinéaste, Hearne, et il est naturel que vous vous emballiez sur l'aventure. Mais il n'y a pas de gens plus terre à terre que les voyageurs du Nord. Nous sommes préparés à l'aventure. Nous l'affrontons quand elle vient à nous. Mais notre grand souci est de l'éviter le plus possible. Elle se présente assez souvent d'elle-même sans être invitée... Je ne suis ni Américain, ni pasteur et je n'ai pas de texte biblique à vous offrir, mais je possède un vieux fond de sagesse paysanne française. Que dites-vous du proverbe: "Tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse."

—Vous avez parfaitement raison, dit Hearne. Mais j'ai *décidé* (il appuya sur le mot) que nous partirions cette nuit.

La colère me gagna.

—Ah! vous avez *décidé!* Et de quel droit avez-vous décidé?

—Ecoutez-moi, Walterdin. Vous avez vous-même parlé de la nécessité d'un chef et d'une discipline...

—Il ne me venait pas un seul instant à l'esprit, Hearne, que l'apprenti prétendrait commander au maître... Ce n'est plus de la discipline. C'est de l'anarchie pure. De quel droit prétendez-vous commander ici?

—Regardez-le, séria Elsie. Regardez-le, monsieur Walterdin, et dites-moi si M. Hearne n'est pas un chef né...

La voix d'Elsie me calma. La question ne se posait plus de savoir si j'obéirais à Hearne. Il y avait un fait. Un fait assez curieux!... J'étais en état d'obéissance passive devant la moindre parole d'Elsie. Et, bien qu'un dédoublement de moi-même me soufflât que ce manque de volonté de ma part ne pouvait nous mener qu'aux pires catastrophes, je me tournai vers elle, et je dis:

—Soit, je veux bien partir.

Hearne parla d'une voix singulièrement douce, et, il me sembla ému:

—Merci, Walterdin! Au surplus, j'ai des raisons que je vous expliquerai. Et si vous consentez à partir tout de suite, je suis prêt, de mon côté, à m'en remettre à vous comme un bon guide. Je dois vous dire aussi, Walterdin, que j'ai fait une affaire, cet après-midi. J'étais allé filmer des sauvages — (Je me rappelais qu'en effet, Hearne était parti avec son appareil) — et, pendant que je les tournais, j'ai entendu les métis, votre Mac-Je-ne-Sais-Quoi, le courrier du Nord enfin, vanter quelques-uns des chiens qui étaient là. J'ai fait affaire, et c'est neuf chiens magnifiques qui nous attendent. Cela nous en fait vingt-quatre, Walterdin! Vingt-quatre, c'est-à-dire deux relais de quatre chiens pour chaque traîneau. Nous pourrons marcher vite!

—Bonté du ciel, Hearne! c'est du gaspillage! Et comment les nourrirons-nous?...

Il me sembla qu'Hearne étouffait un soupir:

—Si nous en arrivons à la disette, Walterdin, on tuera les moins bons pour nourrir les meilleurs. Cela se fait, je crois.

—Oui, cela se fait, et cela m'est même arrivé une fois. Mais c'est une chose véritablement odieuse, quand on aime un tant soit peu les bêtes... Vous êtes cruel, Hearne.

Il eut, il me sembla, un frisson. Peut-être était-il causé par le froid. Il me répondit d'une voix un peu tremblante:

—La cruauté est quelquefois une affaire de point de vue...

—Eh bien, partons, dis-je.

Mais je me sentais, en ce moment, près de haïr Hearne, moi-même et jusqu'à Elsie.

La glace était bonne sur la rivière Athabasca, et, comme je l'ai dit, il n'y avait pas de neige, ou à peine. Au lieu de nous éreinter, les lourdes et longues raquettes aux pieds, à battre la neige devant les chiens, nous étions debout à l'arrière du traineau, nous retenant à une simple lanière de cuir, emportés par trois attelages fougueux. Et ces attelages étaient encore excités dans leur course par les relais qui couraient librement autour d'eux.

La folie de la course me gagnait. Les rivières gelées sont des pistes splendides, mais dangereuses, en ce sens que la glace y est crevassée par endroits. Les chiens sentent ce danger bien avant d'y arriver, et obliquent d'eux-mêmes. Mais ils le font à l'improviste, par de brusques écarts, qui éprouvent durement l'équilibre du conducteur. Selon toutes les règles de la physique, une course pareille, sous une température de moins 15, ou moins 20°, devrait glacer de froid l'homme immobile derrière son attelage. Mais les lois de la physique sont elles-mêmes très relatives. J'étais baigné de sueur et je savais que mes compagnons, derrière moi, devaient être dans le même état.

(*A suivre dans le prochain numero*)

Tous droits réservés 1939 *par la librairie des Champs-Elysées, Paris.*

L'Elégance règnera dans les Films français

Les grands couturiers ont collaboré aux principaux films de l'année

par Gilberte TURQUAN

Il semble que la longue campagne afin que les films français se distinguent par leur élégance et que les vedettes soient toujours habillées avec grand soin et le meilleur goût, commence à porter ses fruits. A l'heure actuelle, dans presque toutes les productions, on peut citer l'auteur des toilettes féminines qui est, le plus souvent, un des principaux représentants de la haute couture parisienne.

Nous possédons tous les éléments pour bien faire, Paris étant le centre d'où rayonne la mode. Utilisons donc nos richesses et que les deux industries du cinéma et de la haute couture collaborent enfin, d'une façon efficace, pour créer ensemble de la grâce et de la beauté.

Plusieurs films dont l'intrigue se déroule dans des maisons de couture viennent d'être réalisés

Un hasard curieux a voulu que depuis quelques semaines, trois films aient été réalisés se déroulant en partie dans des maisons de couture ou ayant comme personnages principaux des hommes ou des femmes travaillant dans ces maisons, ce qui a servi grandement la cause de l'élégance.

Cette robe d'une sobre élégance a été réalisée par Marcelle Dormoy pour Edwige Feuillère vedette de **L'Emigrante.**

Mila Parély a revêtu cet impeccable ensemble de sport, signé Chanel, pour tourner quelques scènes de **La Règle du Jeu.**

Marie Déa porte cette somptueuse toilette de Balenciaga dans Pièges

Pour *Pièges*, film dans lequel Maurice Chevalier a pour partenaire une débutante de grand avenir, Marie Déa, un très grand nombre de toilettes furent exécutées par Robert Piguet, Balenciaga et Madeleine de Rauch. Ces ensembles mettent en valeur la silhouette élégante et fine de la jeune artiste et se distinguent par une originalité de bon ton.

Montrant un dessinateur, créé par Fernand Gravey, qui fait une carrière glorieuse dans la mode *Paradis perdu*, que vient de réaliser Abel Gance, renferme de nombreux passages ayant trait à la couture. Ce film, s'étendant depuis l'avant-guerre jusqu'à l'époque moderne, a permis une sorte de rétrospective de la mode qui sera, n'en doutons pas, fort pittoresque. Karinsky a confectionné toutes les robes antérieures à l'époque actuelle. Quant aux modes de 1939, elles ont été traduites à l'écran par Marcelle Dormoy qui a créé toutes les robes que portent Micheline Presle et Elvire Popesco, tandis que Rosevienne habillait Monique Rolland.

Le début de *Face au Destin* se déroule dans une maison de couture où l'héroïne du film,

Gaby Sylvia est arpète. Un défilé de modèles a donc pu être de ce fait incorporé à l'action montrant de nombreuses toilettes signées Gaston, maison précédemment connue sous le nom de Philippe et Gaston.

Le grand film de Renoir, la *Règle du Jeu*, a été entièrement habillé par Chanel. Maggy Rouff a exécuté pour Renée Saint-Cyr des robes très jolies mettant en valeur la silhouette de l'artiste pour la *Nuit de Décembre*.

Paquin vient d'habiller Danielle Darrieux pour *Battement de Coeur*.

Pour la réalisation de *Tempête sur Paris*, Marcel Rochas a exécuté les toilettes portées par Annie Ducaux. De son côté pour cette réalisation, Arletty a fait appel à l'originale inspiration de Schiaparelli.

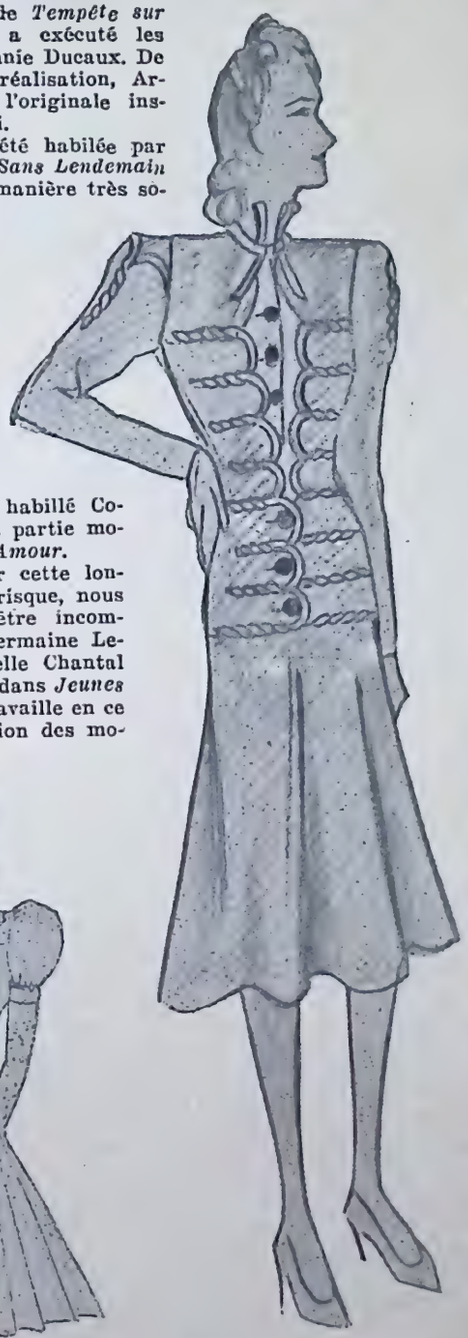
Edwige Feuillère a été habilée par Marcelle Dormoy pour *Sans Lendemain* et *L'Emigrante*, d'une manière très sobre et très photogénique à la fois.

Spécialisée par ses ensembles pleins de fraîcheur *Heim Jeunes Filles* vient d'exécuter pour Janine Darcey les toilettes qu'elle porte dans *Jeunes Filles en Détresse* parmi lesquelles se distingue Micheline Presle. Heim Jeunes Filles a habillé Corinne Luchaire dans la partie moderne de *Cavalcade d'Amour*.

Enfin, pour terminer cette longue énumération, qui risque, nous nous en excusons, d'être incomplète, signalons que Germaine Lecomte a habillé Marcelle Chantal avec beaucoup de chic, dans *Jeunes Filles en Détresse* et travaille en ce moment à la préparation des modèles que portera Mireille Perrey dans *Nadia*, Mentionnons également que les robes portées par Geneviève Callix dans *Moulin Rouge* sont de Germaine et Germaine.

Grâce aux importants efforts que nous venons de signaler les producteurs français étendront en France et à l'étranger le renom de l'élégance française.

Le cinéma devient donc du fait même l'agent de propagande de la mode parisienne. Est-il nécessaire de dire à nos lectrices que, plus que jamais, elles doivent fréquenter le film français, ne serait-ce que pour admirer les plus récentes créations de la Haute Couture de Paris qui demeure encore la seule créatrice de la mode au monde.



Une très jolie maquette d'Annenkoff une des toilettes portées par Simone Simon dans Cavalcade d'Amour (époque 1839)

Ce deux pièces élégantes, signé Germaine Lecomte, a été dessiné pour Mireille Percey qui le portera dans Nadia L'Ombre du 2e Bureau.

D'une grâce juvénile, cette toilette de Heim, Jeune Fille, a été exécutée à l'intention d'Annie Vernay.

Edwige Feuillère porte ce joli tailleur dans L'Emigrante et Elvire Popesco cette robe finement travaillée dans L'héritier des Mondésir. Ces deux modèles sont exécutés par Marcelle Dormoy.

Marcelle Chantal
ne veut pas se remarier

J'appartiens, dit-elle, au cinéma désormais et ne veux pas d'autre maître !

Paris. — Marcelle Chantal ne veut pas se remarier !

C'est du moins ce qu'elle aurait dit à des intimes, au cours d'une réunion chez elle. "Ma carrière toute consacrée désormais à l'art du cinéma et au théâtre est absolument incompatible avec le mariage. J'ai connu une première expérience et celle-ci est concluante. Une actrice appartient au public et à sa carrière. Les joies du mariage lui sont interdites si elle veut réellement se perfectionner dans la carrière théâtrale qui exige plus qu'on le croit, une abnégation quotidienne."

La décision de l'ex-Madame Jefferson-Cohn nous semble catégorique. Pour nous ce serait avec peine que nous verrions la si belle Marcelle Chantal, reine de la beauté et de l'élégance françaises abandonner le cinéma où depuis quelques années, elle triomphe avec une telle aisance et un si grand éclat.

Issue d'une des plus grandes familles de France, riche et belle, pianiste de talent et douée d'une voix bien cultivée elle se destinait surtout au concert. Elle avait même donné quelques récitals lorsqu'elle épousa le richissime magnat de courses M. Jefferson-Sohn.

C'est par hasard le sait-on, que Marcelle Chantal vint au cinéma !

Pola Negri devait jouer le rôle capital dans le film "Le Collier de la Reine". Trop maigre de poitrine pour porter les toilettes décolletées de l'époque Pola abandonna la partie. Amenée au studio par un intime Marcelle Chantal, dont on sait la taille superbe, se vit proposer le rôle. Elle accepta un peu pour rire. Puis, prise au jeu et constatant ses aptitudes, Mme Jefferson-Cohn décida de se consacrer entièrement au septième art. Cette décision fut-elle cause de la séparation? Nous n'en savons rien !

Aujourd'hui libre, plus belle et plus célèbre que jamais, Marcelle Chantal appartient au cinéma et ne veut plus avoir d'autre maître. Nous aurions tort de nous plaindre !

★ ★ ★

Dans cette page nous voyons Marcelle Chantal à son réveil, à son piano, à sa toilette et enfin au repos chez-elle.

▼

Le soleil fait des blagues aux artistes

Aventure typique de la réalisation d'un film comique intitulé "Le Plancher des Vaches". — Une partie de cache-cache fort originale.

(De notre correspondant parisien M. Emile Renney)

LE film "Le plancher des vaches" transporté sur le terrain d'aviation Morane a Villecoublay. Journalistes, interprètes et techniciens le foulaient tous ensemble; de véritables aviateurs, les uns en uniformes, les autres en civil, s'étaient mêlés aux profanes. Sur l'herbe s'étirait, au bout du pré, une longue file de blancs moutons, et, au bout de la file, un groupe de vaches paissaient paisiblement. On ne voit pas pourquoi elles n'auraient pas été de la partie puisqu'il s'agissait, en somme, de leur plancher...

A la cantine, on vide le stock de jus d'ananas. Et puis, comme le soleil continue de jouer à cache-cache au plafond des nuages, avec de légers moutons blancs et de grosses vaches noires, on passe à table... à la table dressée entre un hangar et un bosquet..'

Noël-Noël voisine avec Betty Stockfeld pour l'amour de qui il devient aviateur dans le *Plancher des Vaches*, et qui doit, tout à l'heure, si le temps le permet, se livrer à des acrobaties véritables. Jean-Pierre Ducis, Georges Péclet et Raymond Cordy leur font face. Vers la droite et la gauche, on rencontre les frais visages de Dallas Stockfeld fidèle compagne de sa soeur Betty, de Simone Mareuil et de Geneviève Soria. On remarque aussi la mâle et petite physionomie de Léon Bary, qui incarne un constructeur d'avions.

A table, on a sinon froid du moins frisquet. On emprunte des vestes, des cache-nez, des manteaux. Alors on pousse des clameurs: on a trop chaud on réclame des lunettes...

Au premier rayon de soleil, Jean-Pierre Ducis pousse un cri: "On y va?" L'opérateur Isnard répond! "On y va!" Noël Noël, Betty Stockfeld, Georges Péclet sont déjà debout Raymond Cordy et sa jeune amie (du film) Simone Mareuil suivent de près Léon Bary est déjà près de l'avion.

Si vite qu'on ait été, le vent est plus rapide, et déjà un nuage couvre le soleil. L'assistant évalue la masse nuageuse: il y a juste le temps de répéter la scène avant que la lumière soit. On repète. Un peu nerveusement, de peur de manquer le coche.

—Sans bafouillage, assure Ducis, ça ira!

Il n'a pas fini de le dire que le soleil est là.

—Juste le temps de tourner!

On tourne ce qui vient d'être répété, et cette fois le ciel est sombre pour un bon moment. Ruée joyeuse vers le saumon mayonnaise. Le soleil sera là avant le poulet aux petits pois, et c'est de la table vers l'avion que se précipitera l'allègre flot humain. Et, ma foi! par bribes et morceaux, la scène est dans la boîte.

■ ■ ■

—La réalisation de «Air pur», de René Clair, est prévue pour le mois prochain.

Huguette Duflos et Jean Max dans "Voleur de Femmes"... qui sera un film inoubliable.

Voici quels seront les nouveaux films de vos vedettes

En haut: Ray Ventura au milieu de ses collégiens dans "Feux de Joie", le premier film du célèbre chef d'orchestre. En bas, à gauche: Jean-Pierre Aumont et Jany Holt dans "Le Paradis de Satan". A droite: Dorville, Kérian et Rosita Monténegro dans "Le Dompteur", une réjouissante comédie.

Comment ! Vous priver d'un plaisir qui coûte si peu !

UNIQUE AU CANADA !

UN MAGAZINE DE 40 PAGES
ILLUSTRE
2 ROMANS
A 5 sous !

$1.00

VOUS ABONNE POUR DEUX ANS AU

COURRIER DU CINEMA

Le seul magazine de luxe de la Province consacré exclusivement au Film Français

■ ■ ■

Quatre bonnes raisons d'apprécier notre offre

Les habitués des cinémas français doivent se renseigner sur les films que l'on tourne à Paris. "Le Courrier du Cinéma" est le médium idéal pour ces informations. Ses nouvelles sont toujours inédites et très exactes en tout point.

■ ■ ■

Les illustrations du "Courrier du Cinéma", son roman, ses nouvelles, ses potins, ses informations générales vous conduisent à Paris. En lisant le "Courrier" c'est comme si vous aviez visité tous les studios de la Ville-Lumière.

Le correspondant parisien du "Courrier du Cinéma" chaque mois, lui adresse une lettre, des entrevues, des photographies le tout strictement exclusif à notre magazine. Pour être renseigné sur le film français lisez le "Courrier du Cinéma".

■ ■ ■

Bientôt il faudra songer aux cadeaux de la Noël. Offrez deux ans d'abonnement au "Courrier du Cinéma" et jamais vous n'aurez fait un cadeau-surprise plus agréable, mieux apprécié.

LISEZ
FAITES LIRE

LE COURRIER DU CINEMA

637 ouest, rue Craig - - MONTREAL

Très prochainement
Yvonne Printemps et Pierre Fresnay
dans "TROIS VALSES".

FRANCE - FILM
MONTRÉAL

FRANCE-FILM

COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE

PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANCAIS.

EDIFICE RAILWAY EXCHANGE. 637 OUEST RUE CRAIG. MONTREAL